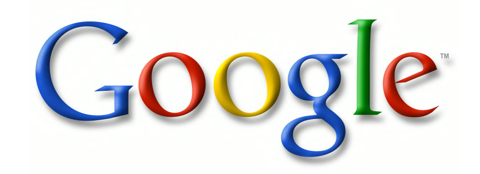






LA

PETITE GUERRE,

OU

TRAITÉ DU SERVICE

DES TROUPES LEGERES

EN CAMPAGNE.

LA

PETITE GUERRE,

OU

TRAITE DU SERVICE

DES TROUPES LEGERES

EN CAMPAGNE.

Par M. DE GRANDMAISON, *Capitaine, avec Commission de Lieutenant-Colonel de Cavalerie au Corps des Volontaires de Flandre.*

PREMIERE PARTIE.



M. DCC. LVI.

A MONSEIGNEUR

LE COMTE D'ARGENSON,

MINISTRE

ET

SECRETAIRE D'ÉTAT

DE LA GUERRE.

MONSEIGNEUR,

Je n'aurois jamais osé espérer que mes réflexions sur la petite Guerre, devinssent,

pour un inſtant, l'objet de votre attention. La bonté que vous avez eu de les lire, le jugement favorable que vous en avez porté, me donnent la ſatisfaction de penſer qu'elles peuvent être utiles pour ceux qui commencent ce métier, & m'inſpirent la confiance de les rendre publiques. Elles renferment l'image de la bonne volonté & du zele avec leſquels les Troupes legeres ont ſervi le ROI *dans les dernieres guerres. Ces Troupes vous doivent leur exiſtence, & les Armées leur tranquillité : c'eſt une raiſon de plus, pour oſer*

me flater, que l'hommage de ce Traité ne vous ſera pas déſagréable.

Je ſuis, avec un profond reſpect,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble
& très-obéiſſant
Serviteur,
GRANDMAISON.



TABLE DES CHAPITRES.

Fin de la Table.



LA PETITE GUERRE
OU
TRAITÉ
DU SERVICE
DE TROUPES LEGERES
EN CAMPAGNE.

CHAPITRE PREMIER.

De l'utilité & de la nécessité des Troupes Legeres.



I l'utilité des Troupes pour la petite Guerre, & des Chefs de Parti, a été reconnue si généralement

dans tous les tems & dans toutes les Nations, la néceſſité en eſt bien mieux prouvée dans le ſiécle où nous ſommes, par le torrent des Troupes legeres & irrégulieres de la Reine de Hongrie, qui a inondé la Bohême, la Baviere & l'Alſace, dans une circonſtance où la France ſe trouvoit dépourvuë de pareille eſpéce de Troupes.

Sans donc remonter aux tems les plus reculés, où la Cavalerie Numide rendit des ſervices très-grands à Annibal, ſur-tout à la fameuſe bataille de Cannes, & où les Parthes par leur vîteſſe & par leur agilité dans le combat, conſerverent leur liberté contre toute la puiſſance Romaine; les François ont formé en différens tems & ſous

différens noms, des Troupes pour aller en avant battre la campagne, sçavoir des nouvelles des Ennemis, intercepter leurs convois, enlever des postes & tomber sur les équipages pendant une action. C'est ce que firent les Stradiots (*) à la bataille de Fornouë, qui, par une charge imprévuë sur le bagage de l'armée de Charles VIII Roi de France, firent balancer la victoire entre lui & les Princes confédérés d'Italie, à qui cette irruption devint funeste, au lieu de leur être utile, par le trop grand acharnement de cette Cavalerie legere à butiner pendant toute l'action.

(*) *Stradiots*, Cavalerie legere Albanoise du mot Italien *Strada*, c'est-à-dire, chemin, parce que sa principale fonction étoit de battre l'estrade; ce qui se dit encore.

Dans le siécle suivant, les Capitaines Montluc & Bayard avec leurs Avanturiers, firent des actions surprenantes. Henri IV lui-même, aidé par la nécessité, dans quantité d'occasions, a fait des coups de Partisan.

Sous Louis le Grand, les fameux chefs Jacob-Pasteur, Lacroix, Dumoulin, Kleinholds, & quelques autres, ont rendu des services importans à l'Etat, par des entreprises hardies, & par des exécutions heureuses. Enfin la France n'ignore pas le mal que nous a fait dans la derniere guerre, la grande quantité de Nations sujettes de la Reine de Hongrie, équipées & montées lestement. Elles nous ont sans cesse harcélé, enlevé nos convois, nos hôpitaux, nos

bagages, nos fourageurs, nos détachemens & nos maraudeurs en grand nombre ; ce qui nous a ruiné les plus belles armées qui eussent jamais passé le Rhin, sans voir ni combattre d'autres troupes que des Hongrois, des Sclavons, des Waradins, des Licaniens, des Croates, des Rasciens, des Banalistes & des Pandours, auxquels nous n'avions à opposer que quelques Compagnies Franches & deux Regimens de Hussards, ruinés par la désertion, & par la grande supériorité de leurs adversaires. Les nôtres reprirent cette supériorité pendant la campagne du Mein, où ils firent un mal infini aux Anglois, par la prise d'une partie de leurs équipages. En Flandre, après la formation

des Régimens de Graſſin & de la Morliere, nous établîmes dans nos camps la même tranquillité dont jouiſſoient les Autrichiens en Bohême & en Baviere.

Il faut donc convenir de la néceſſité des Troupes legeres, contre un ennemi qui en a.

Si cette eſpéce de Troupes n'a jamais été ſi connuë & ſi néceſſaire en France qu'aujourd'hui, c'eſt que dans les guerres du dernier ſiécle, les Eſpagnols, les Anglois & les Hollandois, n'avoient que quelques Compagnies Franches Wallones; & les Impériaux un très-petit nombre de Huſſards enrégimenté, qui n'oſoit paroître devant nos Dragons, qui faiſoient pour lors le ſervice de notre Cavalerie

legere. Mais le preſſant beſoin de Troupes où s'eſt trouvé la Reine de Hongrie dans cette derniere guerre, l'a obligée de ſe ſervir de tout ce qu'elle a pû ramaſſer dans ſes Etats, même des Nations Barbares, qui n'avoient jamais eu de commerce qu'avec les Turcs, & qui dans les premieres campagnes de Bohême & de Baviere, nous traitoient de même. C'eſt donc cette multitude de gens diſtingués par des bonets & par des peliſſes de toutes eſpéces & de toutes couleurs, qui nous a forcé de lever en 1744, & les années ſuivantes, les Régimens de Graſſin, de la Morliere, des Cantabres, des Volontaires-Bretons, de Gantés, de Gueſreick, & pluſieurs Compagnies

Franches, outre une infinité de Partis qui ſortoient tous les jours de l'armée. Avec toutes ces Troupes, jointes à nos Huſſards, nous devînmes les maîtres de la campagne, & ſurtout en Flandre, où nous pouſſâmes nos Partis bien avant dans le païs Ennemi, & ſur les derrieres de l'armée des Alliés qui n'avoient pas la même quantité de Huſſards que dans les campagnes de 1742 & de 1743.

L'avantage d'une armée qui a beaucoup de Troupes legeres, eſt encore bien plus certain contre un Adverſaire qui n'en a point; à leur défaut, il eſt obligé de ſe fatiguer nuit & jour, pour couvrir ſes convois & ſes fourrages, éclairer ſes marches, pourvoir à la ſureté de ſes poſtes ex-

poſés à de continuelles allarmes. Dans une action, il eſt contraint, pour garder ſon bagage, de laiſſer une partie de ſes Troupes, qui lui ſerviroient utilement ailleurs, s'il n'avoit à garantir ſon camp d'une irruption, qui, outre le tort infini que cauſe à une armée la perte de ſes équipages, peut mettre le deſordre dans des Troupes qui voyent le feu à leur camp.

Comme la France eſt le plus ſouvent en guerre contre l'Empire, ſoit comme partie principale, ſoit comme alliée, pour maintenir l'équilibre entre les Puiſſances de l'Europe, il eſt très-avantageux à la Nation d'avoir toujours pendant la paix un fond de ces ſortes de Troupes, qu'on peut augmenter

en tems de guerre autant qu'il eſt néceſſaire, pour oppoſer au grand nombre de Hongrois, & d'autres Troupes de cette eſpéce, que l'Empereur eſt en état d'envoyer à ſes armées. Auſſi-tôt qu'ils ſont raſſemblés ils deviennent de parfaits cavaliers, par l'agilité propre à cette Nation, & par l'habitude qu'elle a dès l'enfance, à manier ſans ceſſe les chevaux; ce que n'ont pas la plupart des François, qui naturellement n'aiment le cheval que pour leurs beſoins, ſans vouloir s'aſſujettir à lui rendre tous les ſoins néceſſaires à ſon entretien. Auſſi leur faut il pluſieurs campagnes, & ſur tout dans notre Cavalerie legere, pour comprendre la néceſſité de s'attacher à leurs

chevaux; & encore n'arrivent-ils pas à ce dégré de perfection de les mener & de les gouverner comme la nation Hongroiſe, qui par l'adreſſe, par la force du corps & du tempérammment, par la ruſe & par la témérité de ſes Cavaliers, par la bonté & vîteſſe de ſes chevaux, doit être eſtimée la meilleure Cavalerie legere de l'Europe pour la petite guerre.

Le Huſſard a le plus ſouvent ſon cheval ſellé pendant la campagne, ſans lui donner un moment de repos; mais il en a autant de ſoin que de lui même: il partage ſon pain avec lui, & ne penſe jamais à manger, qu'il ne lui ait donné en abondance, tout ce qu'il lui faut. D'ailleurs, le Hongrois eſt inconſtant, &

paſſe à chaque inſtant d'un parti à l'autre ; ſur-tout du côté du plus fort, par l'eſpoir de butiner ſur le plus foible ; néanmoins il finit toujours par retourner chez les ſiens.

L'Allemand eſt encore très-propre pour former un Cavalier de Troupes legeres, par le grand ſoin qu'il a auſſi de ſon cheval, de ſes armes & de ſes équipages : mais en général, les Capitaines François qui recrûtent des Déſerteurs de ces deux Nations, s'expoſent à ruiner leurs Compagnies, ainſi qu'il eſt arrivé aux Regimens de Graſſin & des Volontaires-Bretons dans les deux premieres campagnes. Il eſt cependant bien vrai que ſi nos Regimens de Troupes legeres nationales, ſe recrûtoient

d'Etrangers, il en résulteroit un grand bien pour la Nation, à cause de la grande consommation d'hommes qu'ils font pendant la guerre, qui est au moins moitié par campagne ; ce qui contribue beaucoup à la difficulté de trouver des Sujets pour toute l'infanterie Françoise ; mais alors il faudroit que le Roi leur fît fournir tous les ans des chevaux, des habillemens, & des armes, ainsi que cela se pratique chez les Allemands. Pour se procurer cet avantage, il en coûteroit infiniment au Roi, par les mutations continuelles qu'il y a dans ces Corps, & qui se trouveroient multipliées dans le cas où ils n'admettroient que des Etrangers dans leurs Compagnies. D'ail-

leurs, aucune Nation n'eſt plus propre que la nôtre pour compoſer l'Infanterie des Troupes legeres, par ſa vivacité & par ſa bonne volonté ; or, cette Infanterie fait la force de nos Partis, de nos Détachemens, & la ſûreté de nos Poſtes en avant.

Il eſt néanmoins très utile de recevoir dans ces Corps un certain nombre d'Etrangers, Allemands, Flamans, Italiens, & autres, lorſque le théâtre de la guerre ſe trouve dans leur Païs ; car ils vous ſervent de guides, d'eſpions, & même d'interprêtes : cette derniere eſpéce eſt dangéreuſe ; il faudroit qu'un Chef pût s'en paſſer, ou du moins qu'il en eût un de confiance & d'une diſcrétion à toute épreu-

ve; car de-là dépend le plus ſouvent, le bonheur ou le malheur d'une entrepriſe.

CHAPITRE II.

Des qualités néceſſaires aux Fantaſſins & aux Cavaliers des Troupes legeres, de leur habillement & de leur armement.

LE Fantaſſin de Troupes legeres doit être fort & robuſte, autant que cela ſe peut trouver, ſans s'attacher à la taille, qui convient beaucoup mieux à la Cavalerie & aux Dragons. Un homme de cinq pieds, bien jambé & bien ramaſſé eſt donc préférable à ce-

lui de cinq & demi, qui n'a pas la même force & la même vigueur. L'âge doit être encore un objet d'attention ; car il faut attribuer la grande consommation d'hommes qui s'est faite dans les Regimens de Grassin, de la Morliere, & des Volontaires-Bretons, à la quantité de jeunes-gens qu'ils ont engagés, lesquels n'étoient pas encore en état de soûtenir la fatigue ; tous nos Hôpitaux s'en sont trouvés remplis pendant la guerre.

L'habillement court & leger de ces Regimens, peut avoir aussi contribué à toutes les maladies & à toutes les mortalités qui regnoient dans l'Infanterie de ces Corps, sur les fins de campagnes, & qui n'ont pas été si fréquentes dans le Régiment

de

de Graſſin, dont tous les Soldats étoient munis d'un manteau. Un habit d'une bonne longueur, & d'une bonne largeur a proportion, leur eſt bien plus utile que celui d'un Pruſſien, qui n'eſt pas aſſez ample ni aſſez long pour les garantir des injures de l'arriere ſaiſon, tems auquel les Troupes legeres fatiguent & ſouffrent le plus.

Le bleu, comme moins apparent, eſt la couleur la plus convenable à ces Troupes.

Des bonnets de différentes façons ſont preſque en général la coeffure des Regimens de Troupes legeres de France. Cette ſingularité qui plaît à la Nation, influë, à ce qu'on prétend, ſur la facilité de recrûter; cependant il eſt certain que le

chapeau va beaucoup mieux au François que tout autre efpéce de coeffure que nous pouvons emprunter des Etrangers ; il pare mieux la tête & n'écrafe point un homme comme certains bonnets de feutre ; de plus, on trouve par-tout des chapeaux ; il n'en eft pas de même de ces bonnets dont il faudroit toujours avoir un magafin pour fuppléer à ceux qui fe perdent de mille manieres pendant une campagne. D'ailleurs, l'expérience journaliere nous apprend que le chapeau eft d'une plus grande utilité pour fe garantir des pluies & des chaleurs ; les Soldats de nos Corps dans les campagnes dernieres, avoient prefque tous leurs bonnets pendus à leur havrefac, & des

chapeaux ſur leur tête. C'eſt alors, & à l'imitation des Etrangers ſortis de la Hongrie, que nous avons introduits en France toutes ces peliſſes & tous ces bonnets ; avant on n'en connoiſſoit que dans nos Regimens de Huſſards.

Le fuſil & la bayonnette ſont les ſeules armes néceſſaires à l'Infanterie, l'épée n'étant que pour la parade.

Il n'eſt pas beſoin de parler ici des munitions dont on ſçait qu'un Soldat doit être fourni en abondance, principalement dans nos Corps, ſelon l'exigence des cas ; il eſt indiſpenſable à toute l'Infanterie d'avoir des outils propres à remuer la terre, & d'autres à couper. Il faut de plus dans preſque toutes

les entreprifes, être muni de toutes les machines & de toutes les matieres qui peuvent en accélerer & en affurer le fuccès; ce qui regarde la prévoyance des Chefs.

Le Cavalier de Troupes legeres, doit avoir la force & l'agilité du corps; la taille depuis cinq pieds deux pouces, jufqu'à cinq pieds quatre, à proportion de celle de fon cheval.

Le moufqueton, les piftolets & le fabre, font les armes qui lui font propres, le fabre eft le plus néceffaire; le droit eft préférable, comme le plus meurtrier par fa pointe, dont les plaies font beaucoup plus dangereufes que celles d'un fabre courbe; cependant toute la Cavalerie des Troupes legeres,

même celle des Régimens étrangers en France, ne porte que de ces derniers.

Il eſt démontré par l'expérience, que le premier mouvement d'un Cavalier dans une mêlée, eſt de porter le ſabre haut, ſoit pour frapper, ſoit pour parer; il ne veut point connoître l'avantage de la pointe comme le Cavalier Eſpagnol, qui eſt armé d'une longue épée, par conſéquent, dans la néceſſité de frapper d'eſtoc. Un ſeul coup de pointe dans le corps tue un homme; ce que ne feront pas ſouvent vingt coups de tranchant. Depuis que l'uſage de la lance & des caſques a été aboli en France & chez les Etrangers, il eſt à remarquer que dans tous les combats de Cavalerie, la plus

grande partie des blessures ne vient que du tranchant de l'épée, & non de la pointe.

Un Cavalier ne doit faire usage de ses pistolets que dans un pressant besoin, pour sauver sa vie ou se tirer de quelque mauvais pas. Le feu de la Cavalerie, à moins qu'il ne soit à bout touchant, fait plus de peur aux chevaux, que de mal aux hommes.

Le mousqueton est très-nécessaire à la Cavalerie legere, pour harcéler, & pour se garder elle-même lorsqu'elle est détachée en avant, & qu'elle est obligée de mettre pied à terre pour laisser reposer ses chevaux & passer la nuit sans Infanterie,

CHAPITRE III.

De l'eſpéce & des qualités néceſſaires à un cheval de Troupes legeres, de ſa ſelle.

LEs chevaux Hongrois & Ardennois, comme les plus durs & les plus vîtes, ſont ceux qui conviennent le mieux pour monter un Cavalier de Troupes legeres; ils ſont cependant ſujets à bien des défauts: Au ſurplus, il n'eſt pas aiſé d'en avoir, principalement des Hongrois, parce que ceux des Déſerteurs ſont accordés à nos Régimens de Huſſards; nous ne pouvons nous en procurer que dans les rencontres où nous

avons le deſſus. A l'égard de ceux des Ardennes, il n'eſt pas poſſible que le Païs en produiſe aſſez pour remonter toutes les Troupes legeres de France, & même celles de l'Empereur qui ſont dans les Païs-Bas. Pour ſuppléer à ce défaut, nous avons la Normandie qui en fournit de très-beaux & de très-bons, dont nos Régimens ſe ſont bien trouvés pendant la derniere guerre. On peut encore en tirer de la baſſe-Navarre, & de l'Auvergne, mais en très-petite quantité; cette eſpéce de chevaux montagnards ne ſoutient pas ſi bien la fatigue que le cheval Normand, qui à la vérité, n'eſt pas ſi fin ni ſi leger.

La taille d'un cheval de Troupes legeres doit être de-

puis quatre pieds cinq pouces jusqu'à sept ; au-dessus il seroit trop haut, & au-dessous trop bas pour se tirer d'un mauvais pas ; Il doit être muni de toutes les qualités qui caractérisent un cheval vigoureux ; car il est très-certain que son Cavalier en est plus hardi & plus entreprenant : un César sur un mauvais cheval, seroit fort embarassé de sa valeur. La nécessité d'en avoir de bons pour le service des Troupes legeres, paroît encore plus évidemment dans les occasions où il faut harcéler & mener battant une Troupe sur laquelle on a le dessus, ou faire une retraite longue & précipitée devant un Ennemi supérieur.

Les selles Hongroises sont ce

qu'il y a de mieux pour notre Cavalerie legere ; cette eſpéce de ſelle, moyennant une bonne couverture pliée en quatre ſur le cheval, ne le bleſſe jamais quand il eſt bien ſanglé. On a vû même dans la derniere guerre des chevaux Hongrois qui étoient reſtés ſellés preſque toute la campagne, ſans ſe trouver que fort peu bleſſés. Cette ſelle en outre, eſt extrêmement legere, n'embraſſe que très-peu le cheval, ne ſe caſſe que bien rarement, & eſt peu ſujette à réparation ; elle éleve ſon Cavalier, le ſoutient par-devant, & le rend ferme à cheval, même quand il ſe dreſſe ſur ſes étriers pour allonger un coup de ſabre.

La ſelle Françoiſe eſt ſuſ-

ceptible de mille réparations pendant une campagne ; à chaque détachement, à chaque grand'garde qui rentrent, il y a toujours la moitié des ſelles hors d'état de ſervice. Les chevaux en ſe couchant & en ſe roulant, caſſent les arçons, les ſangles, les croupieres ; même au piquet, lorſqu'un Corps trop en avant eſt obligé de reſter ſellé nuit & jour pour ſa ſûreté ; quand il faut faire des détachemens, des patrouilles, monter des grands-gardes, les nouveaux Cavaliers remettent leurs ſelles caſſées, & reviennent de leurs courſes avec leurs chevaux bleſſés ou dégarotés, ce qui affoiblit & fatigue extrêmement un Corps, qui eſt obligé de fournir, à chaque inſtant,

des détachemens pour l'armée; indépendamment de ses Partis & de son service journalier pour sa garde. Voilà ce qui a obligé les Régimens de Graſſin & de la Morliere, à leur seconde campagne, à prendre des selles Hongroises.

CHAPITRE IV.

De la levée d'un Corps de Troupes legeres.

LA premiere opération d'un Colonel chargé de former un Corps de Troupes legeres, est la nomination de tous ses Officiers; si l'intérêt y préside, les Emplois se donnent aux plus offrans, & non à la capacité.

Si au contraire, le mérite eſt préféré, il ne regarde que les gens de réputation, d'expérience & de conduite. On ſent aiſément la différence qu'un Chef doit mettre entre les premiers & les derniers; ſon avancement, ſa gloire, ſa réputation, & celle de ſon Régiment, en dépendent. C'eſt en débutant à la premiere campagne par des coups hardis, & des entrepriſes bien conduites; qu'on établit cette réputation qui ne peut s'acquérir dans un Corps composé d'Officiers auſſi novices dans le métier que leurs Soldats.

Lorſqu'un Colonel a obtenu de la Cour des quartiers d'aſſemblée, pour former, armer, équiper, & monter les Com-

pagnies qui se forment dans les Provinces sous des Officiers destinés & envoyés pour cet effet, il ne doit épargner ni précautions ni soins pour presser cette besogne, & rassembler, le plutôt qu'il peut, tout son Corps dans un même lieu, afin d'avoir le tems de faire ses revûes, de renvoyer tout ce qui ne vaut rien en hommes & en chevaux, d'exercer, de discipliner, & enfin de se mettre en état d'entrer de bonne heure en campagne, & d'y paroître lestement; principalement s'il est assez heureux pour servir dans l'armée du Roi; les moindres actions y font beaucoup d'éclat & ne restent point sans récompense.

CHAPITRE V.

Du Colonel de Troupes legeres.

IL eſt abſolument néceſſaire qu'un Colonel de Troupes legeres ſoit homme de ſervice, & connoiſſe parfaitement la partie de la petite Guerre ; puiſqu'il eſt reſponſable d'un Corps que le Roi lui a confié, & qui par ſa poſition en avant ſur le païs Ennemi, eſt à chaque inſtant expoſé à être enlevé.

En ſuppoſant à un Chef de nos Corps tous les ſentimens qui doivent le guider, non-ſeulement dans ſes actions militaires, mais dans celles qui

concernent la justice & la police de son Regiment; il doit être prudent, vigilant & entreprenant ; avoir la connoissance parfaite de la Carte du Païs où il fait la guerre; avoir de bons Espions & ne mépriser aucun avis. De là dépend la sûreté de son Corps, & la tranquillité d'une armée, par les nouvelles qu'il peut donner à son Général de la position & des mouvemens de l'Ennemi.

Dans un poste fixe & hasardeux, un Colonel de Troupes legeres ne doit point marquer d'inquiétude en aucune façon, soit en tenant continuellement sa Troupe sous les armes, & son bagage chargé, soit en prêtant l'oreille à des représentations qui viennent souvent de

la timidité qu'inſpire le voiſinage de l'Ennemi, & qui ſe répand dans toute la Troupe; ſoit enfin par quantité de faux avis dont un Chef eſt aſſailli dans ces occaſions, & qui ſouvent le déterminent à abandonner un poſte, en oubliant ſon devoir, les regles de l'art, & toutes les précautions qui pouvoient le garantir d'une ſurpriſe.

Si un Colonel de Troupes legeres n'eſt point entreprenant dans les choſes qu'il exécute ou qu'il fait exécuter, il ne s'acquerrera jamais par des coups hardis & ſurprenans, cette grande réputation qui a élevé aux premiers honneurs dans les ſiécles paſſés, & principalement dans celui-ci, les Officiers qui ſe ſont diſtingués par des ſervices importans.

Il faut non-ſeulement qu'un Colonel, mais tous les Officiers qui menent des Partis à la guerre, donnent quelque choſe au hazard, ſelon l'exigence des cas, & avec toutes les précautions qu'ils ne doivent point ignorer: car, le plus ſouvent, ce n'eſt point dans les entrepriſes préméditées & les mieux concertées, qu'un Chef réuſſit; mais dans une occaſion que le hazard & la fortune lui préſentent. Enfin, la petite guerre eſt un métier d'avanture, & ceux qui la faiſoient dans le quinziéme ſiécle ſous les Bayard, ſous les Montluc & autres, ſe nommoient avanturiers. Il y a des poſitions où un Chef doit entendre les conſeils & les avis des Officiers de ſon Corps, &

s'en tenir à celui qui lui paroît le plus ſalutaire pour ſe tirer d'un mauvais pas, ou pour exécuter une commiſſion dangéreuſe; mais auſſi il doit garder un ſecret inviolable dans tous ſes projets : & s'il les confie à une perſonne ou deux tout au plus, il faut qu'il ait avant, bien éprouvé leur diſcrétion.

Lorſqu'il ſe trouve dans nos Corps des Officiers qui ſe diſtinguent par leur zéle & par leurs actions, le Colonel ne peut ſe diſpenſer ſans la plus grande injuſtice, d'en informer le Miniſtre de la Guerre & le Général de l'armée, afin de leur procurer les graces du Roi, & de mettre l'émulation dans ſon Corps; car ce ſont leurs actions qui lui donnent cette réputa-

tion qu'il doit partager avec eux. Il ſeroit donc de la derniere ingratitude à un Chef de rendre réverſible à lui ſeul, non-ſeulement tout l'honneur, mais tout le fruit des travaux de ſes Officiers ; il détruiroit la bonne volonté, l'eſpérance & le courage, pour faire place aux murmures & aux plaintes. Que de reproches & de mauvais propos n'occaſionne-t-il pas encore, lorſqu'il veut gérer les affaires de ſon Régiment, avoir la manutention des eſpéces & en faire l'emploi ? Cette conduite, fût-elle accompagnée de la probité la plus ſcrupuleuſe, laiſſe toujours de mauvaiſes impreſſions dans l'eſprit d'un Corps, & même des Etrangers ; d'où naiſſent les diſſentions,

qu'un Chef injuſte repréſente au Miniſtre ſous le voile de la cabale & de la mutinerie, lorſque ce n'eſt que l'effet d'un mécontentement général des Officiers de ſon Régiment, qu'il peut éviter en laiſſant aller les choſes ſelon l'uſage établi dans tous les autres Corps, & en ſe conduiſant par la juſtice & par les loix militaires.

Dans un Régiment de nouvelle levée, le Colonel ne ſçauroit trop marquer de fermeté pour y établir l'ordre, la diſcipline, & l'harmonie, qui ſe rencontre rarement dans un aſſemblage de gens qui ne ſe ſont jamais vûs ni connus. Il doit y faire faire le ſervice avec toute l'exactitude poſſible, n'y recevoir que des hommes & des

chevaux propres pour le métier ; & ainſi du reſte.

Comme il y a des Compagnies plus malheureuſes les unes que les autres, qui ſe trouvent ruinées à la fin d'une campagne ; on doit leur procurer, quand cela ſe peut, des aiſances pour ſe rétablir, & ſur-tout dans le cas où il n'y a point de la faute du Capitaine, mais que des accidens inſéparables de notre état en ſont la cauſe. Enfin c'eſt de la conduite d'un Chef que dépendent les bons ou les mauvais ſuccès d'un corps de Troupes legeres en campagne.

Il y auroit encore une infinité de choſes à dire ſur ſon article, dont on aura ſujet de parler à chaque inſtant dans ce Traité.

CHAPITRE VI.

Du Lieutenant-Colonel.

LE Lieutenant - Colonel eſt la ſeconde perſonne ſur laquelle roule le plus ſouvent en tems de guerre une partie du détail & du ſervice d'un Corps de Troupes legeres. Il eſt preſque toujours détaché, a ſes Eſpions, envoie des Partis à la guerre, rend compte directement au Général, qui lui donne des commiſſions particulieres. Enfin, il eſt quelquefois toute une campagne avec ſon Détachement, ſans rejoindre le Régiment. Il ne doit donc rien ignorer de ſon métier, puiſqu'il

partage avec ſon Chef, les actions & les mouvemens du Corps. Sa conduite dans ſes opérations militaires & dans la diſcipline de ſon Détachement, doit être telle que celle du Colonel dont on vient de parler ci-deſſus. Au ſurplus, il doit avoir l'attention de donner avis, autant qu'il eſt poſſible, à celui-ci, de ſa poſition, de celle des Ennemis, de ſes courſes, de la conduite de ſa Troupe, & de ſon ſervice journalier.

Lorſqu'un Lieutenant-Colonel n'eſt point détaché aux ordres d'un Général, mais que ſon Chef le place en avant pour la ſûreté ou la commodité du Corps, il ne doit rien entreprendre ni exécuter ſans lui faire

part préalablement de ſes projets, ſi ce n'eſt dans les circonſtances heureuſes où la fortune préſente une occaſion favorable & infaillible qu'il faut ſaiſir ſur le champ. Tous les Officiers particuliers, commandans des Détachemens, doivent en agir de même en pareille rencontre, & quoiqu'en poſte fixe, parce que c'eſt le métier des Troupes legeres, à moins qu'ils n'ayent des ordres contraires.

Il faut indiſpenſablement, pour l'union & la bonne harmonie d'un Corps, qu'un Lieutenant-Colonel ſoit attaché à ſon Chef; & quelque mécontentement qu'il puiſſe avoir de lui, il doit du moins ſe conduire de façon à faire croire à tout le monde, qu'ils vivent

dans une parfaite union ; autrement il ſe forme des partis, des diſſentions préjudiciables au ſervice. Il ne doit point donner chez lui accès aux murmures & aux plaintes contre ſon Colonel ; mais il doit prévenir par des repréſentations plus ou moins vives, tout ce qui eſt contre le bon droit & la juſtice ; une pareille conduite peut déterminer un Chef à faire des réfléxions ſur ſes torts.

Enfin il faut à un Lieutenant-Colonel beaucoup de fermeté pour établir & même pour entretenir dans un Corps qu'il commande le plus ſouvent, le bon eſprit, la regle & la diſcipline. L'amitié & la familiarité dans leſquelles il a vêcu avec ſes Camarades avant de parvenir

à ce grade, ne doivent point le diſpenſer de les faire ſervir avec la derniere exactitude ; cela doit s'obſerver avec d'autant plus de ſoin, que dans nos Corps le moindre relâchement peut cauſer des malheurs infinis en campagne.

CHAPITRE VII.

Du Major.

L'Etat d'un Major de Troupes legeres, qui veut remplir tous ſes devoirs pendant la guerre, eſt ſuſceptible de beaucoup de détail, d'attention, de mouvemens & de conduite ; car non-ſeulement il eſt chargé & reſponſable de la manuten-

tion des finances du Corps, mais encore de la ſubſiſtance, de la diſcipline, de la police, & ſouvent de la levée. Il doit être toujours prêt à rendre compte des fonctions de ſa charge au Miniſtre, à l'Inſpecteur, au Colonel, & même aux Capitaines pour ce qui les concerne.

Si un Major ſe repoſe entierement ſur ſes Aides du ſoin de la diſcipline & du détail, il n'eſt point diſpenſé pour cela de s'attacher à ſon métier, & de s'informer exactement de tout ce qui ſe paſſe journellement dans la Troupe. Il ne ſçauroit apporter trop d'attention à ce que la ſubſiſtance ne ſe trouve jamais altérée, ſoit par ſa trop grande dépenſe, ſoit par ſon jeu, ſoit par des avances conſidérables

aux Officiers, même au Colonel. Il ſeroit d'autant plus repréhenſible, que la paſſion du jeu & du faſte, ne devroit jamais s'emparer de ceux qui ſont dépoſitaires des deniers publics, & qu'un Colonel ne peut d'autorité exiger de groſſes avances de ſon Major, qui cependant en peut faire ſans partialité, & lorſqu'il a des fonds, à certains Officiers qui ont eu du malheur pendant la campagne.

Il eſt très-utile pour un Corps de Troupes legeres, d'avoir un Major qui a ſçu gagner par ſon mérite, la confiance du Général & de l'Etat-Major de l'armée; il peut procurer des Commiſſions brillantes & des poſitions avantageuſes pour les courſes & pour le bien être de la Troupe.

Un Officier-Major ne sçauroit apporter trop de diligence & de ponctualité pour prendre tous les jours l'ordre au quartier général, & trop de précision pour le rendre au Corps; de là dépendent tous les mouvemens, & souvent dans les retraites d'armée, le salut d'un Régiment de Troupes legeres.

CHAPITRE VIII.

De l'Aide-Major.

UN Aide-Major par son état est chargé de tous les détails du ressort de la discipline, de la police & de la subsistance d'un Corps; il est toujours porteur des ordres du

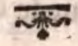
Chef, & même, lorſque par ſa capacité, il a gagné la confiance de celui-ci, ſouvent il prend ſur lui tout ce qui peut contribuer au bien du ſervice en général, & en rend compte au Commandant. Dans un quartier il doit aſſurer la tranquillité par ſa vigilance & par ſon activité à viſiter nuit & jour les poſtes, pour voir s'ils ſont allerte, & le logement des Cavaliers & des Soldats. Il fait faire toutes les diſtributions de vivres & de munitions à la Troupe, & a l'attention de rendre reſponſable les Maréchaux-des-Logis & les Sergens, des munitions de guerre, pour éviter la diſſipation qui s'en fait ſouvent mal-à-propos, par la négligence des Soldats qui per-

dent leurs cartouches, ou les vendent aux Païſans, ou s'en ſervent pour allumer du feu. Par-là nous nous ſommes trouvés quelquefois en campagne dans le beſoin de munitions, ſans pouvoir en obtenir de l'armée, à cauſe de cette diſſipation.

Il ne doit ſortir aucune Garde, ni aucun Détachement du quartier, que préalablement ils ne ſoient aſſemblés par l'Aide-Major, pour faire ſon inſpection ſur les armes, ſur les munitions de guerre, & quelquefois de bouche, ſur les chevaux, ſur leurs équipages, & même ſur l'habillement, afin de faire rétablir journellement tout ce qui périclite. Lorſqu'il trouve dans un Détachement pour la guerre,

un homme trop foible pour soutenir les fatigues d'une course, il le renvoie, & le fait remplacer par un plus vigoureux. Il en fait de même des chevaux blessés ou déferrés. Quand les Détachemens reviennent de la guerre, il va visiter les hommes & les chevaux, afin de sçavoir toujours ce qui est en état de marcher à la Troupe. Ces attentions produisent un grand bien pour les Capitaines. En entrant dans un poste, c'est lui qui va asseoir les Gardes aux endroits qu'il a reconnus avec le Chef. Si la position du Régiment est tranquille & non fatiguante, il a soin d'exercer principalement les nouveaux Soldats & les chevaux neufs. Il est d'usage lorsque le Colonel ou le

Lieutenant-Colonel vont en détachement, d'avoir avec eux un Aide-Major pour porter des ordres à toutes les Troupes, les poster, les rassembler en cas d'allarmes, les visiter souvent la nuit, & pourvoir à leurs raffraîchissement. Il entre dans le détail des Espions, & des avis qu'il peut tirer du Païs. Enfin un bon Aide-Major est l'ame d'un Corps. Le Colonel d'un Regiment de Troupes legeres de nouvelle levée, ne sçauroit apporter trop de soin pour s'en procurer un tel qu'il le faut pour mettre d'abord sa Troupe sur un bon pied; ce qui influe par la suite, sur toutes les actions de cette Troupe.



CHAPITRE IX.

Du Capitaine.

LEs Capitaines d'Infanterie & de Cavalerie dans nos Corps, ne ſçauroient trop s'attacher à la connoiſſance de leur état; car dans les courſes qu'ils font continuellement ſur le païs ennemi, ils ne doivent le plus ſouvent attendre de ſecours que de leur valeur & de leur bonne conduite. Or, un Officier qui par indolence, n'auroit jamais fait que ſon ſervice journalier au Corps, ſeroit très-déplacé à la tête d'un Détachement dans un Païs perdu, environné d'Ennemis, ſans connoiſſance de la

Carte & de la Langue. Aussi un pareil Officier a-t-il le désagrément de voir donner à ses Camarades, même à ses Cadets, par préférence à lui, les commissions hazardeuses qu'un Chef ne peut confier qu'à l'expérience & à la capacité, & ensuite les graces attachées au zéle & à l'émulation.

C'est en allant souvent à la guerre, qu'on acquiert, par gradation, toutes les qualités d'un grand Officier, qui conduisent aux honneurs, aux grades supérieurs, & enfin au point qu'un Général d'armée vous confie un Corps de Troupes considérable. Combien d'exemples n'avons-nous pas de gens sortis des emplois les plus subalternes, parvenus, par leurs

talens, aux premieres charges militaires: & combien de grands Généraux, avant de commander les armées, se sont fait un devoir d'aller en Parti sous des Chefs expérimentés.

Les choses essentielles auxquelles doit s'attacher un Officier de Troupes legeres, sont, la connoissance parfaite de la Carte du Païs où il doit faire la guerre, & de la langue, afin de se passer d'Interprête. Il faut qu'il posséde parfaitement la pratique & la théorie de son métier; qu'il connoisse tous les talens particuliers de ses Soldats, même de ceux des autres Compagnies; qu'il ne mette que des hommes bons pour le service & de bons chevaux dans sa Troupe, afin de ne point

tomber dans l'inconvénient de tout perdre, les Soldats par leur trop grande jeuneſſe ou par leur mauvaiſe conſtitution ; & les chevaux par leur trop peu de vigueur & de legéreté, qui font périr avec eux leur Cavalier.

Un Capitaine qui connoît ſes intérêts, ne manque jamais de voir ſa Compagnie le plus ſouvent qu'il peut, ſur-tout lorſqu'elle revient de détachement. Il reconnoît par lui-même l'état des hommes, des chevaux, des armes, & des équipages, & enfin de tout ce qui y périclite ; afin de faire faire exactement toutes les réparations journalieres, qui lui en épargnent de bien plus conſidérables à la fin de la campagne. Il évite par ces attentions tous les malheurs in-

ſéparables d'une Compagnie négligée, comme d'avoir beaucoup de Soldats à l'Hôpital, preſque tous ſes chevaux bleſſés & hors d'état de ſervir, des armes, des ſelles, des équipages caſſés, & le reſte de cette Compagnie ruiné & excédé par la fatigue du ſervice qu'elle eſt obligée de faire pour tous les éclopés; & après tout cela le plus grand malheur pour ce Capitaine, eſt d'être obligé d'abandonner ſa Troupe, par l'impoſſibilité où il eſt ſouvent de la rétablir.

La ſubordination & l'obéiſſance, ſont les premiers principes de notre métier, puiſqu'elles font mouvoir tant de milliers d'hommes; il ne doit donc jamais y avoir aucun re-

lâchement, & principalement dans nos Corps de Troupes legeres; autrement il n'eſt pas poſſible de contenir le Soldat. Le grand point d'un Officier qui va ſouvent en Parti, eſt d'établir dans tous ſes détachemens une obéiſſance aveugle, ſans laquelle il ne peut jamais faire de bonnes manœuvres, même dans les entrepriſes les plus faciles & les mieux concertées; au contraire, il ſe fait déteſter des gens du Païs, par les deſordres de ſa Troupe, qui lui attirent ſouvent les Ennemis ſur les bras, & quelquefois dans un tems où il ne ſe trouve pas en poſture de les recevoir.

Un Capitaine de Cavalerie pendant la guerre, qui craindroit de hazarder & de perdre

des chevaux, feroit très-déplacé dans les Troupes legeres; il ne verroit jamais, qu'à regret, aller ceux de fa Compagnie en détachement & en courfe; & combien ne fouffriroit-il point, lorfqu'il apprendroit la quantité de fes chevaux tués, pris, ou emmenés par les Déferteurs? Cette perte montoit à moitié par Compagnie, l'une portant l'autre, dans les Régimens de Graffin, de la Morliere, & autres, à la fin de chaque campagne.

Rien n'eft fi ordinaire dans nos armées, que d'entendre dire que les Troupes legeres en France ne font point des coups auffi hardis que les Huffards Impériaux; comme d'enlever des Généraux, & d'autres Officiers, entre deux colonnes; &

des équipages dans un quartier; ſur les aîles de l'armée, ou ſur les grands chemins, dans le commencement & ſur la fin des campagnes; de fondre ſur une grande-garde à la tête d'un camp, ou ſur un Régiment qui décampe; & enfin d'interrompre toutes les communications, même celles qui ſont ſur les derrieres de l'armée. Il faut convenir de tous ces faits; mais en même-tems, il faut faire attention aux facilités qu'ils ont de les exécuter. Ils s'introduiſent, par petites troupes, dans tous nos poſtes, ſous même vêtement, même langage, & même diſtinction que nos Huſſards de France, dont ils ſont ſouvent Déſerteurs. Ils trompent nos Patrouilles par leurs réponſes au

qui vive, & par la connoiſſance qu'ils ont de notre ſervice. Tous ces petits Partis ſont abandonnés par les Capitaines, à la conduite d'un Waguemeſtre ou d'un Caporal, à qui l'eſpoir du butin inſpire une témérité ſurprenante, qui, néanmoins les perd ſouvent; mais ſans aucun préjudice pour le Capitaine, qui n'eſt chargé ni de remonte, ni de recruës, ni d'entretien. Nos Troupes legeres Nationales, n'ont point ces mêmes avantages contre un Ennemi qui eſt toujours gardé par des milliers de Hongrois à pied & à cheval, qui ſont toujours alerte, & à travers deſquels nos Partis François ne pourroient pénétrer, ſans trouver des difficultés inſurmontables, par le peu de

conformité qu'il y a entre ces deux Nations, pour le langage & l'habillement, & par la régularité & les précautions qu'ils ont dans le ſervice. Ces ſortes de tentatives ne ſeroient donc que très-préjudiciables au Roi & aux Capitaines, par la perte de l'élite de leurs hommes & de leurs chevaux ; ſi ce n'eſt dans le cas où l'on ſeroit en guerre contre une Nation qui n'auroit point, ou que très-peu de Troupes legeres.



CHAPITRE X.

Du Lieutenant.

LE ſervice ordinaire des Lieutenans, Cornettes & Sous-Lieutenans de nos Regimens en campagne, eſt de conduire les avant-gardes & arrieres-gardes, battre l'eſtrade avec des petites Troupes pour reconnoître le Païs, apprendre des nouvelles des Ennemis; ramener, chemin faiſant, des Bourgmeſtres, des Baillifs & autres; monter la grand'garde; viſiter ſouvent leur Compagnie; faire panſer devant eux les chevaux bleſſés, & regarder les armes & les équipages les uns

après les autres, afin d'y faire faire les réparations néceſſaires. Lorſqu'un Chef en reconnoît parmi eux qui ont des talens, de la bonne volonté, & de l'intelligence, il ne doit laiſſer échapper aucune occaſion de les avancer, & de faire uſage de leur capacité, en leur confiant de petits Détachemens pour aller en courſe, & pour apprendre leur métier. Cette diſtinction d'un Colonel doit leur inſpirer beaucoup de zéle & d'émulation ; & c'eſt par ce moyen qu'un Lieutenant de Troupes legeres acquiert l'art de conduire des Partis plus conſidérables.

CHAPITRE XI.

Du Maréchal - des - Logis & du Sergent.

COmme il eſt d'uſage de ne prendre que des gens de ſervice pour faire des Maréchaux - des - Logis & des Sergens dans les Compagnies, il s'en trouve ſouvent qui ont pour la guerre des talens ſupérieurs à leur état, leſquels joints à une bonne conduite, les élevent au grade d'Officier. Il y a quantité d'occaſions où un Maréchal-des - Logis, un Sergent, peuvent ſe diſtinguer. Par exemple, lorſque, par leur valeur & par leur fermeté, ils font une dé-

fenſe aſſez longue dans un petit poſte pour donner le tems à la Troupe dont ils ſont détachés, de ſe mettre en état de recevoir l'Ennemi, ou de faire une retraite en ordre. Lorſqu'ils exécutent avec ſuccès, par leur intelligence, une commiſſion lointaine & dangéreuſe; qu'ils ſont aſſez heureux pour enlever à la guerre des patrouilles Ennemies; qu'ils menent une avant-garde ou une arriere-garde avec conduite & avec valeur, dans une attaque, ſurtout de nuit; enfin lorſqu'ils ſe diſtinguent par leur ſageſſe & par leur application, à tous leurs devoirs. Rien ne doit ſe paſſer dans une Compagnie qui ne ſoit à la connoiſſance du Maréchal-des-Logis ou du Sergent,

gent, qui en rendent compte à leurs Officiers. Ils doivent ſçavoir journellement l'état des armes, des équipages, des chevaux; ſe trouver aux heures de les faire boire, de les faire panſer, & de leur faire donner l'avoine: on ſçait de quelle conſéquence ſont ces choſes pour le ſervice & pour le Capitaine. Enfin, il eſt néceſſaire qu'ils ſoient attachés & attentifs à leurs Compagnies, au point de connoître les talens & le caractere de tous leurs Soldats; & de découvrir, s'il ſe peut, leurs propos, leur façon de penſer, leurs complots, ſoit pour déſerter, ſoit pour aller en maraude, ou pour toute autre choſe.

Comme il y aura aſſez d'occaſions dans la ſuite de ce Traité,

de parler du devoir de chaque Officier, on a paſſé légérement ſur-tout ce qui concerne leur état en tems de guerre.

CHAPITRE XII.

Des précautions à prendre pour ſe placer dans un poſte.

LE début & la poſition ordinaire d'un Régiment de Troupes legeres qui entre en campagne, eſt d'occuper les poſtes qui couvrent la droite, la gauche & la tête de l'armée, pour aſſurer la tranquillité dans le camp, protéger les fourages & les convois. Mais, ſoit qu'il ait ordre d'occuper un Village, un Château, un Couvent, une

Ferme ou un Pont, ſoit qu'il veuille s'établir dans un bois ou dans un verger, le Colonel, ou tout autre Commandant du Corps, avant de s'y loger, doit avoir l'attention de le faire reconnoître, ainſi que ſes environs, pour éviter toutes ſurpriſes. Après cette premiere précaution, il laiſſera ſa Troupe en bataille dans un endroit propre à cet effet; & il ira lui-même examiner, avec une eſcorte, les lieux les plus avantageux pour placer ſes Gardes d'Infanterie & de Cavalerie en avant. Il aſſignera un lieu d'aſſemblée, qui eſt la Place ou le Cimetiere, s'il eſt dans un Village : il y met des Piquets & deux Sentinelles dans l'endroit le plus élevé, pour découvrir de loin,

autant que le Païs le permet.

Comme l'unique objet d'un Chef eſt de raſſembler promptement ſa Troupe à la premiere allerte, il doit occuper le moins de maiſons qu'il peut, & diſtribuer dans une ſeule, s'il eſt poſſible, deux ou trois Compagnies d'Infanterie avec leurs Officiers.

Il eſt très-dangéreux de loger la Cavalerie, par la grande difficulté de la tirer des maiſons, & de la faire monter à cheval dans un moment d'attaque. Il faut donc indiſpenſablement la faire baraquer à côté de ſes chevaux, dans quelque grand enclos, s'il eſt poſſible, à la proximité de la campagne; c'eſt le lieu ſeul où elle puiſſe combattre avec avantage, en prati-

quant une ſortie aſſez large pour paſſer vingt chevaux de front, gardée par un piquet à pied, & par un autre à cheval, placé dans la plaine, qu'on retire la nuit, en bouchant la ſortie avec des chariots, & en envoyant ſucceſſivement des patrouilles des deux Troupes, celles à cheval au loin, & celles à pied autour du poſte. Les Officiers ſe logent dans les maiſons les plus prochaines de leur Troupe, s'il y en a; ou s'ils ſont dans une poſition hazardeuſe, ils doivent ſe baraquer auſſi pour leur plus grande ſûreté & celle de leurs Compagnies, en cas d'allarmes. Le Colonel & ſon Etat-Major, occupent le Château, s'il s'en trouve un dans le Village, ou bien la maiſon la plus conſidé-

rable. Il y établit une garde pour sa sûreté, & un homme d'ordonnance de chaque poste, pour porter ses ordres. Quelqu'autre position que puisse avoir un Régiment de Troupes legeres en campagne, il se poste & prend ses précautions selon l'exigence des cas & des lieux.

Si les environs d'un poste sont couverts, le soin indispensable d'un Chef, doit être de redoubler ses patrouilles, d'envoyer des Partis à la guerre pour apprendre des nouvelles de l'Ennemi, de visiter souvent ses gardes, tant la nuit que le jour, de donner des ordres précis, afin d'éviter la confusion en cas d'attaque; de pourvoir à la subsistance des hommes & des chevaux; de rendre libre la com-

munication de ſon Corps à l'armée, ſi elle eſt ſuſceptible d'être interrompuë, en occupant des poſtes avantageux ; de mettre des Eſpions en campagne ; de faire venir tous les Bourgmeſtres ou les Mayeurs du Païs, ſous prétexte de ſubſiſtance, afin de les interroger ſur la ſituation des Ennemis ; de confronter leurs nouvelles avec celles de ſes Eſpions & de ſes Partis, pour enſuite les faire paſſer au Général de l'Armée, ſi elles ſe trouvent vraies ; & enfin, d'entrer néceſſairement dans mille autres détails qui ſont du reſſort de la prévoyance d'un Commandant. Il faut ſur-tout qu'il n'épargne point l'argent, pour être bien informé de tout ce qui regarde l'Ennemi : Ce

point eſt la baſe de l'art de la guerre.

Si un Colonel, par ordre du Général, ou par prévoyance, détache ſon Lieutenant-Colonel en avant, ou quelqu'autre Officier, celui-ci doit uſer de toute la précaution, la fermeté & l'activité poſſible pour n'être point ſurpris & pour aſſurer ſa retraite. Il peut ſe garantir de ſurpriſe, par les avis de ſes Eſpions ou de quelques Païſans ou Païſannes gagnés à force d'argent, qui s'échappent par des ſentiers inconnus, pour venir lui apprendre la marche d'un corps de Troupes. Il arrive même que les Communautés à qui vous avez fait remiſe des denrées que vous leur aurez demandées, dans l'impoſſibilité

où elles sont de les fournir, vous avertiront, par reconnoissance, de tous les mouvemens des Ennemis qui sont dans leurs cantons. Le bon ordre & la discipline dans un Païs, peuvent faire le même effet. C'est aux bons avis que le fameux Partisan Dumoulin recevoit de tout un Païs dont il avoit sçu gagner la bienveillance, qu'il attribuoit, en partie, le succès de toutes ses entreprises. Mais comme les rapports ne se trouvent pas toujours fidéles sur la marche ou sur la destination d'un Corps de Troupes Ennemies, il faut avoir continuellement, outre les patrouilles, de petits Partis à la guerre, sur-tout la nuit. On peut être averti par les coups de fusil, par l'aboyement des

chiens, par des Priſonniers ou par des Déſerteurs.

Lorſque le Païs n'eſt point couvert, on peut ſe garder le jour, moyennant deux Sentinelles poſées dans le Clocher, ſur une Tour, ſur un Arbre. Si un Commandant dans un poſte néglige les avertiſſemens qu'il peut recevoir directement ou indirectement, il s'expoſe à tomber dans de fâcheux accidens.

Durant la campagne de 1745, le Colonel d'un Régiment de Troupes legeres ſe trouva ſurpris & inveſti dans une Ferme, pour n'avoir pas mis à profit un nombre infini d'avis qu'il avoit reçu de toutes-parts, de la marche de ſix mille Anglois. Il fut en cela d'autant plus inex-

cusable, qu'il sçavoit parfaitement son métier, & qu'il s'étoit mis en risque de tout perdre. si les Ennemis n'avoient eu pour objet plus sérieux, le secours de Gand.

Un autre objet d'attention qu'on ne sçauroit trop avoir, est de bien faire reconnoître tout ce qui entre dans un poste, sur-tout la nuit; car combien d'exemples dans la derniere guerre, d'Officiers supérieurs & autres, enlevés entre deux colonnes, dans leur camp, ou en visitant les Gardes? Ces choses arrivent, le plus souvent, par une Troupe travestie, ou par la conformité d'habillement des Hussards des deux Partis.

❦

CHAPITRE XIII.

De la retraite d'un Poſte attaqué en force.

APrès qu'un Officier détaché en avant de ſon Corps a pris toutes les précautions pour n'être point ſurpris, il doit aſſurer ſa retraite, en cas qu'il ſoit attaqué en force ; car, fût-on à la tête du camp, à moins d'avoir un ordre du Général de tenir ferme dans un poſte, il ne faut jamais compter ſur le ſecours de l'armée ; ce que nous avons éprouvé pluſieurs fois. Ainſi le Commandant d'une Troupe à la guerre, doit avoir pour maxime conſtante de ne

jamais s'enfermer dans un Château ou dans tout autre réduit, lorſqu'il eſt attaqué, parce que ſa perte eſt certaine en l'inveſtiſſant; & quelque belle défenſe qu'il puiſſe faire avant de ſe rendre, il eſt toujours blâmable. Il doit donc abſolument faire ſa retraite ; qu'elle ſoit bonne, qu'elle ſoit mauvaiſe, il fait le bien du ſervice, en ſauvant, le plus ſouvent, une partie de ſa Troupe. Un Chef de Parti peut cependant, dans des circonſtances, prendre ſur lui de ſe ſacrifier dans un poſte avantageux, pour contribuer au ſalut d'un convoi, d'un fourage, d'une arriere-garde, ou pour quelqu'autre cas preſſant qui dépend de ſa prudence & de ſa capacité.

Un Officier exposé par une attaque de nuit, à faire une retraite difficile sur son Corps, dont il est éloigné, ne doit point oublier de placer sur le terrain le plus haut de son poste, & à l'écart, un brandon ou monceau de paille & de fagots très-élevé, pour servir de signal, en y mettant le feu, non-seulement au quartier de son Régiment, mais même à ceux de l'armée; car, à ce signal, le Colonel envoie des Troupes en échelon sur son chemin, pour le recevoir & protéger sa retraite. Il faut éviter, sur-tout, de donner trop legérement dans les fausses alertes, qui sont causées ordinairement par de mauvais avis, ou par des rencontres de patrouilles qui se sont fusillées en se sau-

vant l'une ou l'autre, & quelquefois toutes-deux. Ces alertes arrivent auſſi ſouvent par des terreurs paniques dont on ne connoît point l'origine. Il eſt certain qu'elles fatiguent une Troupe; quelque cauſe qu'elles aient, il faut renvoyer par le même chemin, une patrouille plus forte, avec celle qui eſt venuë donner l'allarme. Si elle vient d'un Ennemi en force, la patrouille donne du nez contre, & ſe retire legérement, après avoir fait ſon feu. Si, au contraire, elle n'eſt cauſée que par une patrouille, la vôtre lui donne la chaſſe, ſi elle la rencontre; mais, à tout événement, on doit ſe mettre en poſture de recevoir l'Ennemi: car s'il vient pour enlever le poſte, il ſera

bien ſupérieur. Alors vous retirez toutes vos Gardes, & vous faites vos diſpoſitions pour la retraite, en ordonnant de mettre le feu au monceau de paille & de fagots, pour avertir le quartier du Colonel & ceux des environs, que vous êtes attaqué. Si votre retraite ſe fait par une plaine, vous faites prendre le devant à votre Infanterie, & la Cavalerie fait l'arriere-garde. Vous la laiſſerez à l'entrée du poſte, pour reconnoître de droite & de gauche, & ne l'abandonner que lorſqu'elle voit les Ennemis y entrer en force, afin de ne le point quitter ſur une fauſſe attaque.

Comme ces ſortes de ſurpriſes ne ſe font ordinairement que la nuit,

nuit, il faut se retirer avec assez de diligence pour que votre Infanterie ne soit point surprise en plaine au point du jour par la cavalerie ennemie. Sitôt qu'elle a attrapé un terrein couvert, elle doit faire alte, & se jetter des deux côtés du chemin dans les haies & dans les fossés, pour attendre & pour protéger sa Cavalerie, qui, étant poussée vivement & en desordre, entre dans le chemin, qu'on ferme aussi-tôt, par le feu de l'Infanterie, qui arrête l'Ennemi. Alors elle fait l'arriere-garde & sa retraite tranquillement, par l'avance qu'elle a sur l'Infanterie des Ennemis, & par le secours que lui a envoyé le Colonel, qu'elle trouve en marchant.

Si un poste, par une négligence impardonnable, est surpris de façon qu'il soit en feu dans un moment, il n'y a ni regles ni science militaire qui puissent le garantir. Sa conservation ne peut dépendre que d'un de ces heureux hazards ; sur lesquels on ne doit point compter, tels que celui qui sauva les deux compagnies de Grenadiers du Régiment de Grassin dans la campagne de 1744.

Ces Grenadiers étant endormis dans une Ferme, furent attaqués à l'improviste, par trois cens hommes des Compagnies Franches de la Reine de Hongrie, qui pénétrerent dans la Ferme sans aucun obstacle. La présence d'esprit, la fermeté des Officiers, & la ruse d'un Tam-

bour, qui battit la marche des Dragons, en criant: *à moi Dragons*, ſauva ces deux Compagnies, qui repouſſerent l'Ennemi & firent pluſieurs priſonniers bleſſés, dont un Lieutenant. Mais cette affaire ſe paſſa à onze heures du matin; elles n'eurent donc point contr'elles les ténébres qui inſpirent l'épouvante & l'horreur à une Troupe ſurpriſe, qui ne connoît d'autre commandement en pareille ſituation, que *ſauve qui peut*. Si néanmoins dans ces circonſtances, on avoit le tems de gagner un bon Cimetiere, une Egliſe ou une maiſon forte, avec ce qu'on pourroit raſſembler de Soldats, on ſe défendroit dans l'eſpérance d'un ſecours, ou du moins de faire une compoſition meilleure

avec les Assiégeans; c'est ce qui arriva à Mr Jacob pendant la campagne de 1701, au Village de Bertholds en Autriche. Ce Chef fut surpris par trois cens Hussards; sa Troupe, logée séparément dans les maisons, & ses Gardes endormies, il rassembla tout ce qu'il put d'Officiers, de Dragons, & de Soldats, dans sa maison, où il se défendit au point que les Hussards furent obligés d'y mettre le feu. Pour lors, il fit une sortie, gagna le Cimétiere, & y tint bon, jusqu'à ce que les Ennemis craignant un secours de notre Armée, quoique bien loin de là, firent leur retraite avec le bagage & les chevaux de la Compagnie de Dragons. Mr Jacob de son côté, se retira sur Baudeveis, à tra-

vers les neiges, & dans un délabrement affreux, après avoir tué beaucoup de Huſſards.

Toute Troupe attaquée la nuit dans ſon poſte, doit s'attendre à être coupée dans ſa retraite ; c'eſt pourquoi elle doit éviter les chemins ſuſpects & connus, prendre ſes meſures d'avance pour n'être point ſurpriſe, en cas qu'elle donne du nez contre l'Ennemi, malgré ſa prévoyance. Pour cet effet, ſi elle ſe retire par la plaine, elle a une forte avant-garde de Cavalerie, qui a grand ſoin de faire battre en avant & ſur ſes flancs. Lorſque ſes Cavaliers rencontrent les Ennemis, elle s'écarte un peu en marchant à eux, afin de paroître plus nombreuſe, en faiſant un feu continuel de ſes

mousquetons, pendant que le Corps de la Troupe se retire en silence à droite ou à gauche à la faveur des ténébres & du bruit de la mousqueterie, par le terrain le plus avantageux pour l'Infanterie.

Si l'avant-garde de Cavalerie est chargée brusquement, elle se sauve par un chemin tout opposé à celui par lequel s'est retiré la Troupe, en faisant toujours le coup de pistolet, afin d'attirer après elle les Ennemis, qui, par cette tromperie, ne joignent souvent que les Cavaliers les moins diligens. On suppose que le Commandant est convenu de toute cette manœuvre avec l'Officier de l'avant-garde. L'Infanterie peut en user de même dans un Païs couvert

pour ſauver la Cavalerie; mais dans les cas ſeulement où l'on eſt bien certain d'avoir un Ennemi beaucoup ſupérieur en tête & à ſes trouſſes, dont on veut éviter la rencontre de jour.

Si l'on n'a qu'un ſeul chemin pour faire ſa retraite, comme dans les montagnes, entre deux rivieres, deux marais, ou quelques autres lieux impraticables, la Troupe ne peut s'échapper que par ſa valeur & par ſa fermeté, en paſſant ſur le ventre de ceux qui l'attendent. Cependant, pour ne pas donner dans l'embuſcade, il faut faire fouiller exactement en avant à droite & à gauche. Car il arrive ſouvent, & c'eſt une très-bonne maxime de petite guerre, de laiſſer paſſer l'avant-garde, afin d'atta quer

le Corps avec d'autant plus d'avantage, qu'il marche dans la ſécurité. Il y a des exemples de Partiſans qui ont oppoſé la ruſe à la ruſe, en paſſant ſans avant-garde, le mouſqueton haut, & leur Troupe ſerrée, de façon que ceux qui étoient embuſqués la laiſſoient paſſer, perſuadés que c'étoit l'avant-garde. On peut tenter quelquefois ce moyen; mais il ne réuſſit qu'à de petites Troupes, & dans le cas où l'Ennemi auroit en vûë un autre objet plus conſidérable.

Quand vous avez pluſieurs chemins pour vous retirer, il faut toujours prendre le moins frayé, principalement lorſque vous avez quelque ſoupçon d'être coupé.

Les retraites de jour ſont or-

dinairement plus meurtrieres que celles de nuit, parce qu'on ne peut se cacher à l'Ennemi. C'est donc la conduite du Chef qui les rend plus ou moins mauvaises. Il peut s'y préparer ou les éviter, en voyant venir à lui une Troupe supérieure, ou ayant des avis certains de sa marche par ses Partis ou par ses Espions. Si cependant un poste est environné de bois ou d'un païs couvert, il est à craindre que les Ennemis, par un détour & par une marche forcée de nuit, ne se trouvent le matin en posture de l'investir & de l'attaquer ; c'est ce qu'un Chef doit le plus appréhender. Et le moyen de l'éviter est d'abandonner promptement le poste, si bon qu'il soit, sur-tout lorsque la partie

n'eſt point égale, pour ſe jetter dans un bois, dans un chemin creux, ou dans d'autres lieux de chicanne, qui favoriſent ſa retraite, de quelque côté qu'il puiſſe la faire.

En 1743, les Compagnies Franches de la Croix, de Dumoulin, & de Dulimon, étant en quartier dans la petite ville de Pharkirehn en Baviere, à trois lieuës d'Eggefelden, où commandoit Mr Philippe, furent informées par leurs Eſpions & par leurs Patrouilles de la marche du Général Nadaſti, avec l'avant-garde du Prince Charles, dont on voyoit déja les premieres Troupes à droite & à gauche de cette Ville. Mrs Dulimon & la Croix, en délibérant s'ils abandonneroient

ce poſte, ſe trouverent inveſtis de façon qu'à peine ce dernier put-il s'échapper pour aller rejoindre ſes Dragons, qui étoient en Bataille ſur une petite hauteur, en attendant l'Infanterie. Cette Infanterie voulant faire ſa retraite trop tard, trouva en tête une colomne de Talpaches & de Croates qui la firent bien vîte rentrer dans Pharkirehn, où elle ſe défendit juſqu'à la fin de ſes munitions & à l'arrivée du canon ennemi, dont elle eſſuya quelques coups avant de capituler. Pendant cette attaque, les deux troupes de Dragons de Dumoulin & de la Croix, ne s'étant pas retirées aſſez promptement, furent culbutées de tous côtés par des légions de Huſſards, qui les taillerent en piéces, les fi-

rent prisonniers avec Mr de la Croix, & presque tous les Officiers. Il est évident qu'ils auroient pû prévenir ce malheur, si le Commandant, qui y fut tué, au lieu de passer la petite riviere sur un pont de moulin, comptant ne point trouver d'Ennemis de l'autre côté, avoit continué sa retraite dans un chemin creux qu'il tenoit, entre une chaîne de montagnes & la riviere. Il auroit eu bien moins de Hussards à sa queuë, & seroit arrivé en très-peu de temps sur les premiers postes de Mr Philippe. Voilà la triste & unique ressource d'une Troupe investie dans une Ville, dans un Château, ou dans tout autre réduit, de vendre cherement sa vie ou sa liberté; encore le Comman-

dant eſt-il toujours blâmé de s'être laiſſé ſurprendre. Si une Troupe eſt obligée d'évacuer un poſte & de ſe retirer de jour devant un Adverſaire bien ſupérieur, ſon ſalut dépend de l'avance qu'elle a ſur ſon Ennemi & de la nature du païs par où elle marche. Le Commandant à la rentrée de ſes petits poſtes & de ſes patrouilles, qui ſont pouſſés par les coureurs Ennemis, doit faire prendre les devans à ſa Cavalerie, s'il en a, laiſſant ſeulement en arriere dix Cavaliers avec un Maréchal-des-Logis intelligent, pour lui donner avis des mouvemens des Ennemis. Il doit compoſer une bonne & forte arriere-garde, qui ait l'attention, ainſi que le Corps, de marcher legérement,

afin de ne point perdre l'avance qu'elle a ſur l'Infanterie des Ennemis ; & par conſéquent l'avantage que lui donne le terrein de chicane contre ſa Cavalerie. Mais ſi, par une lenteur inexcuſable, ou par quelque défilé imprévu, elle perdoit cette avance, la retraite devient un combat ſanglant, & ordinairement malheureux pour le plus foible, s'il ne ſe trouve à propos une riviere, un pont, ou un paſſage aiſé à défendre juſqu'à la nuit, ou à l'arrivée d'un ſecours. De plus, ſi vous êtes attaqué vivement, on vous débuſque de tous ces lieux avantageux, à moins que vous n'ayiez le tems de rompre un pont, ou de faire paſſer à l'Infanterie une riviere, & la Cavalerie à la nage

ou à gué. S'il ſe trouve dans votre retraite des plaines à paſſer, votre Cavalerie doit ſe placer en bataille en face du débouché, votre Infanterie paſſer en bon ordre ; & ſi elle ſe trouvoit ſuivie de près de la Cavalerie Ennemie, la vôtre la charge, le ſabre à la main, à l'entrée du défilé, afin de l'empêcher de ſe déployer dans la plaine pour tomber ſur votre Infanterie. Si vous n'avez pas de Cavalerie, vous ne pouvez vous diſpenſer de ſacrifier une Troupe à la ſortie du chemin creux ou du bois, pour arrêter celle des Ennemis, & ſauver le reſte du corps. Cette manœuvre ne ſe fait que dans le cas où vous auriez affaire à une nombreuſe Cavalerie. Si, par un feu bien fourni & bien mé-

nagé, cette arriere-garde ne peut contenir la fougue de la Cavalerie Ennemie, ou qu'elle juge, après un certain tems, que ſon Corps ait traverſé la plaine, & qu'elle ſoit aſſez heureuſe pour n'être point atteinte par l'Infanterie des Ennemis; elle ſe jette de droite ou de gauche dans le païs le plus couvert, ou elle reſte errante jusqu'à la nuit, qu'elle ſe retire par un long circuit. Voilà ce qui peut arriver de plus heureux à cette Troupe.

Si, indiſpenſablement, vous êtes obligé de faire votre retraite de jour par une plaine; vous devez y avoir pourvu d'avance, en conſervant continuellement dans votre poſte, un certain nombre de chariots,

que

que vous faites marcher en deux colonnes, votre Infanterie au milieu, & votre Cavalerie à la tête & à la queuë, qui doit manœuvrer de façon à laiſſer par-tout des ouvertures au feu de l'Infanterie. En cas que cette Cavalerie ſoit chargée par celle des Ennemis, la vôtre des deux côtés gagne le flanc juſqu'à la tête du Convoi, pour faire eſſuyer à celle des Ennemis, les ſalves des Gens de pied, qui l'obligent de s'écarter pour quelque tems. Mais la premiere précaution eſt toujours d'avoir l'avance ſur l'Infanterie ennemie, qu'il vous eſt facile de conſerver, en mettant une partie, ou toute la votre alternativement, ſur les chariots.

Si, faute de prévoyance,

vous vous retirés ſans chariots ; votre fermeté, votre expérience, & votre préſence d'eſprit, doivent y ſuppléer, en diſpoſant votre Infanterie & votre Cavalerie de façon qu'elles puiſſent ſe ſécourir mutuellement, en ménageant votre feu, & ne le faiſant qu'à propos & ſans confuſion. Vous faites marcher votre troupe de pied, au centre, & celle à cheval, partagée ſur les aîles ; avec l'attention de répandre dans la plaine, du côté de l'Ennemi, de petites Troupes de Cavaliers les mieux montés, pour eſcarmoucher ou reconnoître la marche de votre adverſaire & ſon nombre. Lorſque ces Cavaliers ſont pouſſés de trop près, ils viennent ſe ranger ſur les flancs de leur

Troupe, faisant toujours le coup de mousqueton & de pistolet. Si les Coureurs ennemis vous approchent trop, vous leur faites tirer quelques coups de fusil par les plus adroits de vos Soldats, sans ralentir votre marche; car le feu de la Cavalerie, si elle n'est point dans la ferme résolution de vous choquer, est fait à dessein de vous amuser par des mouvemens & par de petites escarmouches, pour donner le tems à son Infanterie d'avancer Quelquefois elle tente d'écorner votre Cavalerie de droite ou de gauche; mais elle ne peut le faire sans essuyer tout le feu de celle-ci, & celui du flanc de votre Infanterie. Si cette Cavalerie, soit rassemblée, soit partagée, veut faire un effort

pour vous entamer, vous lui préſentés toujours un front de bayonnettes, & des ſalves bien ſuivies & bien menagées, qui, jointes à la répugnance qu'a naturellement la Cavalerie de ſe faire tuer des chevaux pour prendre de l'Infanterie, la mettent en deſordre, & peut-être dans le cas de recevoir un échec par la vôtre.

C'eſt donc avec une pareille contenance & une pareille conduite, qu'un Chef fait une retraite honorable devant un Ennemi ſupérieur par le nombre & par l'avantage du terrein, & ſe rejoint à ſon Corps, qu'il trouve en diſpoſition de le recevoir par des Piquets avancés. Pendant la Campagne de 1742 en Bohême, la Brigade de la

Marine fut détachée de l'Armée de M. le Maréchal de Broglio, pour garder un paſſage ſur une petite riviere, avec les Régimens de Cavalerie Royal Allemand & de Sabran ; elle y fut attaquée inopinément, le matin du jour de la retraite de Fravemberg, par la tête de l'Armée du Prince Charles. La Cavalerie ennemie paſſa la riviere à gué pour couper cette Infanterie, qui étoit obligée de traverſer une plaine d'un quart de lieuë pour gagner le bois. Après avoir retiré ſes Compagnies de Grenadiers qui défendoient un mauvais Pont, foudroyé par l'artillerie des Ennemis, cette Brigade ſe retira à travers la plaine dans l'ordre ſuivant : Elle ſe mit en colomne, plaça ſes

Grenadiers ſur les angles ; & marcha en bonne contenance. Lorſque la Cavalerie ennemie ſe préſentoit de front pour l'attaquer en flanc, le ſabre à la main, elle faiſoit face à droite ou à gauche ; lui faiſoit eſſuyer à propos, une partie de ſon feu, & continuoit ſon chemin pendant le tems que cette Cavalerie étoit occupée à ſe remettre de ſon deſordre. Après beaucoup de tentatives de la part des Ennemis, pour rompre cette colomne, & l'empêcher de gagner le bois, ils firent un dernier effort pour entrer dans l'avant-garde, en profitant d'un mouvement trop précipité de la part de nos Soldats, pour ſe jetter dans le bois qu'ils touchoient. Mais ce deſordre fut

bientôt rétabli. Il en couta la vie à quelques-uns des nôtres. Les deux Régimens de Cavalerie souffrirent beaucoup dans le bois, par la multitude de Hussards, & par la nécessité de se rompre. La retraite de cette Brigade d'Infanterie, fut admirée du Prince Charles. Il ne croyoit pas qu'elle dût échapper à sa Cavalerie, qui perdit beaucoup d'hommes & de chevaux, dans ses différentes charges. Un Régiment peut être attaqué de nuit dans son quartier, malgré ses postes en avant, dont le hazard, le silence, ou un détour, peuvent faire éviter la rencontre des Patrouilles; c'est pourquoi un Colonel doit toujours être en garde & contre l'Ennemi, & contre la négli-

gence de ses Détachemens ; qui peuvent être surpris endormis; c'est ce qui arriva dans la campagne de 1746, au Pont de Rosselar sur la Dyle, qui étoit gardé par le Régiment de Grassin.

Le Colonel ayant fait occuper par des piquets d'Infanterie, les maisons qui étoient en avant du Pont, un Corps de Pandours, sortit d'Harscot en deux Troupes, & se glissant le long de la riviere, attaqua en même-tems à minuit ces Piquets à moitié endormis, à cause d'une excessive fatigue qu'ils avoient soufferte, le jour précédent. Ils furent mis en fuite dans les ténébres, sans avoir tiré qu'un coup de fusil ou deux. Les Pandours les suivi-

rent auſſi-tôt, & tenterent de forcer le Pont avec tant d'opiniâtreté, qu'ils ne ſe retirerent qu'après avoir perdu leur Commandant au pied de la barriere, & avoir eſſuyés quelques coups de canon. Ils emmenerent pluſieurs priſonniers, quelques chevaux, & quelque bagage des Officiers; tuerent un Capitaine & pluſieurs Soldats. On peut voir par cette affaire, que ſi ce Régiment n'avoit point eu la Dyle devant lui, il couroit riſque de recevoir un échec, par le deſordre affreux que lui auroit communiqué la déroute des ſiens, & l'attaque imprévuë des Pandours.

C'eſt donc ſur ſa prévoyance perſonnelle, qu'un Chef doit fonder la ſûreté & la tranquillité de ſon Corps.

Si, malgré toutes ses précautions, il est surpris, il rassemble, au premier coup de fusil de ses Patrouilles ou de ses Grand-gardes, son Régiment au lieu assigné, met son Infanterie en marche pour se retirer par un chemin peu pratiqué, qu'il aura eu soin de reconnoître avant, fait sortir promptement sa Cavalerie en plaine, où elle charge dans les ténébres, tout ce qui s'oppose à son passage, & vient se ranger à hauteur de son Infanterie. Comme il peut arriver cependant, qu'une Troupe inférieure à la vôtre, vienne la nuit vous donner une chaude allarme, pour tâter le poste, & même vous le faire abandonner, il faut, lorsque vous êtes sûr du terrain par lequel vous

devez vous retirer, y mettre votre Troupe en bataille, envoyer dans le poſte & autour, des Patrouilles à cheval & à pied, pour reconnoître l'Ennemi, & juger de ſon nombre par ſon bruit & par ſon feu. S'il eſt en force, il entre bruſquement par pluſieurs endroits dans le poſte pour vous ſurprendre; ſi, au contraire, il vient à deſſein de vous donner une alerte de nuit, pour voir votre contenance, il reſte embuſqué au loin ſur le chemin par où il eſt venu, envoie une Troupe attaquer vos Gardes & examiner votre manœuvre, & une autre pour la ſoutenir. Si, ſur le rapport de vos Patrouilles, l'allarme ſe trouve réelle, vous faites votre retraite en bon ordre, &

avec les précautions dont il a été parlé ci-dessus. Mais si elle est fausse, vous renvoyés dans le poste des piquets d'Infanterie avec des patrouilles, qui, ne le trouvant point occupé, s'y tiennent sur leurs gardes, en attendant le jour, & en poussant toujours de petites Troupes de droite, de gauche & en avant, du côté que l'Ennemi a paru; car il pourroit arriver aussi que les Ennemis fissent alte avant de vous attaquer, pour mieux prendre leurs dimensions, ou pour donner le tems à une autre Troupe d'aller s'embusquer sur le chemin de votre retraite, & vous mettre entre deux feux. C'est pourquoi un Chef doit bien avoir attention de faire reconnoître le terrain par où il doit

ſe retirer, & ne doit point non plus abandonner un poſte légerement ſur une fauſſe allarme; car quel deſagrément pour lui d'entendre dire à un Général: Vous avez quitté votre poſte ſur une fauſſe alerte, retournez l'occuper.

On parlera dans la ſuite, des retraites particulieres des Détachemens d'Infanterie & de Cavalerie.



CHAPITRE XIV.

Des Partis, des Attaques, des Embuſcades, & des ſurpriſes de jour & de nuit.

LOrſqu'un Colonel a pris toutes ſes précautions pour parer les coups de ſon Ennemi, & pour aſſurer ſa retraite, il ne doit plus être occupé qu'à chercher tous les moyens de lui en porter, ſoit dans ſes poſtes, ſoit dans ſes marches, ſoit dans ſes détachemens, ſoit dans ſes convois, & ſoit dans ſes fourages. Le ſuccès de tous ſes projets & de toutes ſes entrepriſes dépend des bons avis qu'il peut avoir, ſur les différens

mouvemens & ſur les diverſes poſitions des Ennemis. Il faut, pour être bien informé, uſer de tous les moyens dont on a déja parlé. On peut avoir pluſieurs objets en envoyant des Partis à la guerre. Tantôt c'eſt pour apprendre des nouvelles des Ennemis, & pour les inquiéter autant que l'occaſion s'en préſente; tantôt on veut ſurprendre un poſte, un détachement, attaquer un convoi, une arriere-garde, tomber ſur des équipages & ſur des Fourageurs qui paſſent la chaîne avec leurs chevaux pour aller en maraude; enfin quelquefois on veut établir des contributions, ou exécuter d'autres commiſſions lointaines. Un Officier qui ſort avec une Troupe pour aller en parti,

ſans avoir d'autre objet que de courir ſur l'Ennemi par tout où il le rencontre, & de ſçavoir ſes démarches, a carte blanche; & ſes actions, pendant tout le tems qu'il eſt en courſe, roulent ſur ſa conduite, & ſur ſa valeur; il eſt reſponſable de la Troupe qu'on lui a confiée. S'il la perd, ſa vigilance, ſa prudence & ſa bonne contenance, doivent le juſtifier. Après avoir pris un ordre & une inſtruction par écrit de ſon Chef, il l'étudie avec attention; il conſulte ſa Carte géographique ſur le Païs qu'il doit parcourir, ſur les chemins & ſur les détours qu'il doit prendre. Enſuite il voit aſſembler ſon détachement, en remarque les braves & les gens à talens, s'il les connoit,

noit, fait viſiter les armes & les munitions de guerre ; celles de bouche ſe prenant ordinairement ſur les lieux où l'on paſſe ; à moins que ce ne ſoit dans les expéditions promptes, où l'on fait prendre à ſes Soldats du pain pour un jour ou pour plus, ſuivant le tems qu'on doit reſter dehors. Enfin, lorſqu'il s'eſt précautionné de deux bons guides, qui ſçavent le local & la langue du Païs, il ſe met en marche, ſoit de jour, ſoit de nuit, ſelon le moment où il veut arriver à portée des Ennemis. On peut, ſi l'on veut tromper les Eſpions, prendre un chemin oppoſé à celui par lequel on doit aller, & l'on y rentre par un circuit. Si vous marchez de nuit dans un Païs couvert, ſur

une chaussée, dans un chemin; dans un sentier, vous placez votre Cavalerie, si vous en avez, derriere l'Infanterie, laissant seulement six Cavaliers de confiance avec un Maréchal-des-Logis, pour aller aux écoutes cinquante pas en avant de toute la Troupe. Votre avant-garde doit être composée d'une troupe choisie d'Infanterie, forte à proportion du détachement. Cette avant-garde en doit avoir une autre petite à vingt pas devant elle, l'une & l'autre jettant des Soldats de droite & de gauche, autant que cela se peut, pour couvrir votre flanc, & pour éviter les surprises. La Cavalerie a une petite arriere-garde; il est aisé de juger de l'inconvénient qu'il y auroit à mettre

une troupe de Cavalerie à l'avant-garde, par le desordre qu'elle causeroit si elle étoit chargée vivement dans les ténébres, & culbutée sur l'Infanterie dans un terrain serré. Lorsque vous avez fait vos dispositions, suivant l'ordre de votre marche, vous convenez avec vos Guides, une demie heure après le départ, des chemins que vous devez prendre, sans leur dire positivement le lieu où vous allez. Vous en placez un en avant à votre petite troupe de Cavalerie, & l'autre à l'avant-garde de l'Infanterie, en recommandant bien de les tenir de près, afin qu'ils ne s'échappent point, ainsi qu'il arrive souvent. Le moyen d'y remédier, est d'en rendre responsables un Soldat

ou deux, qui les menacent de les tuer, s'ils ſe ſauvent dans une attaque. Pour prévenir les rencontres de l'Ennemi, vous ordonnez à toute votre Infanterie, au premier coup de fuſil, de ſe jetter d'un côté ou de l'autre du chemin, & à votre Cavalerie de ſe mettre en bataille, en faiſant alte, autant que la longueur du terrein le lui permettra.

Votre Maréchal-des-Logis, avec ſes Cavaliers, marche ainſi que la Troupe, dans le plus grand ſilence, à cinquante pas en avant. Il s'arrête, à chaque moment, pour écouter & pour s'aſſurer ſi l'avant-garde de l'Infanterie ſuit, principalement quand il ſe trouve pluſieurs chemins, qu'il a ſoin de faire re-

connoître. S'il entend abboyer des chiens, ou tout autre bruit; s'il apperçoit quelque chose, il envoie sur le champ sçavoir ce que c'est, & en donne avis à son Commandant par un Cavalier. Lorsqu'il se rencontre des défilés, il doit faire alte à une certaine distance de la sortie, pour donner le tems au corps & à l'arriere-garde d'arriver. En attendant, la Troupe qui a passé, se met en bataille, & ne marche qu'après en avoir reçu l'ordre du Commandant; ce qui ne doit point se faire, en criant, marche la tête, par le bruit & par la confusion que ce commandement occasionne. Il est prudent & sage de bien faire fouiller un bois avant de s'y enfoncer, sans cependant

retarder ſa marche le moins qu'on peut. Si vous êtes obligé de paſſer une riviere ſur un pont ou ſur des bateaux, vous y laiſſez, pour aſſurer votre retraite, une Troupe d'Infanterie, qui ſe retranche à la tête du pont, avec des faſcines & des madriers, ou qui garde les bateaux en les tenant toujours à une certaine diſtance du bord, à tout événement. Il eſt bon auſſi de voir s'il n'y auroit pas quelque gué pour faciliter le paſſage à la Cavalerie, dans une retraite précipitée. Il faut toujours éviter de paſſer dans les grands chemins & dans les Villages, autant que cela ſe peut.

Quand vous êtes obligé de donner un rafraîchiſſement, ou de prendre des guides, vous

placez votre Troupe dans un terrein ou dans un bois à une portée de fusil du Village & du chemin, en faisant aller en avant des Patrouilles, & en posant des Sentinelles ; ensuite vous envoyez dans le Village un Sergent intelligent, avec quatre hommes, ou un Maréchal-des-Logis avec autant de Cavaliers, & un de vos Guides, pour parler à quelques-unes de ses connoissances, s'il en a dans l'endroit, & apprendre les nouvelles du Païs. Après que le Sergent a reconnu le Village, il va frapper, sans bruit, à la porte du Bourguemestre, du Mayeur ou de l'Echevin, & lui demande un Guide. Celui-ci, qui sçait que c'est l'usage, se leve aussitôt ; sans quoi on le menace de

mettre le feu à sa maison. Lorsqu'il est entre vos mains, vous lui demandez deux Guides & un rafraîchissement, pour la quantité d'hommes que vous avez; & même pour beaucoup plus, si vous voulez cacher le nombre de votre Troupe, & la faire croire plus considérable. Sitôt qu'il a rassemblé sur un chariot les vivres qu'on lui demande, le Sergent peut le relâcher, en prenant un homme pour conduire la voiture. Dès que votre raffraîchissement est arrivé, vous vous remettez en marche pour aller en faire usage plus loin. Si, chemin faisant, votre petite avant-garde de Cavalerie rencontre l'Ennemi, sans pouvoir l'éviter, ni sçavoir sa force, elle ne peut se dispen-

ſer d'aller au *qui vive*, qui eſt ſuivi ordinairement de coups de fuſil de part & d'autre. Alors votre Infanterie ſe jette, ſans bruit, de l'un des côtés du chemin, & votre Cavalerie, ainſi qu'il a déja été dit, reſte en bataille, en élargiſſant ſon front autant qu'elle le peut. Si l'Ennemi eſt aſſez imprudent pour donner, tête baiſſée, dans votre Infanterie & s'y enfourner, ſans vous avoir tâté auparavant, & ſans avoir reconnu votre contenance & votre diſpoſition, ſa défaite eſt preſque inévitable; car à la ſuite du deſordre où il ſe trouve dans les ténébres, en paſſant ſous votre feu, il eſt encore chargé en tête par votre Cavalerie, qui acheve de le mettre en déroute. Si cepen-

dant l'Ennemi, à votre rencontre, par foiblesse se retiroit, ou vous attendoit dans la même disposition que vous, il faudroit aller à lui, en jettant de petits pelotons d'Infanterie pour le sonder & l'inquiéter par ses flancs, & en plaçant le reste de votre Troupe à droite ou à gauche du chemin, où vous ne laissez que votre Cavalerie, qui n'a d'autre manœuvre à faire en Païs couvert, que de remplir la chaussée. Si l'Ennemi s'est retiré, vous continuez votre marche. Si, au contraire, il vous attend, il trouve à qui parler.

Quand deux Troupes se trouvent dans un chemin, sans en pouvoir sortir l'une & l'autre, c'est ordinairement celle qui attaque la premiere, & plus brus-

quement, qui culbute ſon Adverſaire. Enfin lorſque vous avez marché toute la nuit, au point du jour, vous vous retirez dans un bois, ou dans tout autre lieu couvert. Vous placez une ſentinelle ſur l'arbre le plus haut, pour découvrir de loin, & quelques petits poſtes à l'entrée des avenues & des ſentiers, pour n'être point ſurpris : On a ſoin de les faire relever de tems à autre, pour qu'ils ayent le loiſir de manger & de ſe repoſer. Vous faites diſtribuer par des Sergens & par des Maréchaux-des-Logis, les raffraîchiſſemens à votre détachement, ſans bruit & ſans confuſion, avec l'attention de tenir toujours alternativement, la moitié de vos chevaux bridés, pendant que l'au-

tre mange, & de ne laiſſer écar-ter aucun Soldat n'y aucun Cavalier. Au moyen de ces précautions, on laiſſe repoſer ſa Troupe, autant qu'elle en a beſoin. S'il vous déſerte quelqu'un, il faut ſur le champ lever le piquet : on en ſent aiſément la conſéquence.

Lorſque le Chef a pris auſſi un moment de repos, s'il lui eſt poſſible, ſelon la vigilance de ſes Officiers, il s'entretient avec ſes Guides de tout ce qu'ils peuvent ſçavoir ſur la poſition des Ennemis, de leurs poſtes, de leurs détachemens, du Païs où il veut & où il ne veut point aller, afin de les dérouter ſur ce qu'il a envie de faire. Il peut même tenter, à force d'argent, de ſéduire l'un d'eux, pour aller

reconnoître une Troupe ennemie dans un Village ou ailleurs, en le menaçant de tuer ſes Camarades, de brûler ſon Village & ſa maiſon, s'il eſt traître. On peut ſe ſervir auſſi d'un Soldat, s'il eſt du Païs, en lui coupant les cheveux, & en lui donnant un habit de Païſan; mais il faut être bien ſûr de ſa fidélité, & n'uſer du miniſtere de pareilles gens, qu'avec beaucoup de précaution, afin de ne point eſſuyer de leur part, une double trahiſon. Lorſqu'on convient avec eux du lieu où ils doivent venir vous rendre compte de leur miſſion, on a ſoin, avant d'y arriver, de le bien faire reconnoître, & de voir s'ils n'y ſont point en compagnie. Il eſt prudent même de n'y point paſſer la nuit.

Quand le Détachement a eu le tems de se reposer, que les Sergens ont visité les armes, & les Maréchaux-des-Logis les pieds des chevaux, avec le Maréchal, qui doit avoir une provision de fers, qu'il distribue aux Cavaliers, afin de ne point trop charger son cheval, le Commandant peut prendre son parti du côté qu'il croit avoir le plutôt des nouvelles des Ennemis, en disposant sa marche de jour comme de nuit, à moins qu'il n'ait une plaine à passer; ce qu'on doit éviter le jour, autant que cela se peut, dans un Païs occupé par l'Ennemi. Le seul changement qu'il doit faire dans sa disposition, est de mettre un Lieutenant, avec vingt Cavaliers, à son avant-garde,

au lieu d'un Maréchal-des-Logis. Il a ſoin d'envoyer le Païſan, avec le chariot qui a voituré le rafraîchiſſement, une demie heure avant de partir; afin de lui cacher la route qu'il prend. Il interroge toutes les perſonnes qu'il rencontre, pour ſçavoir ce qui ſe paſſe & ce qui ſe dit dans le Païs. S'il apprend qu'il ſoit paſſé une Troupe dans les environs, de tant d'hommes, il faut toujours en rabattre au moins la moitié: car on ſçait que cinquante Fantaſſins, ou cinquante Cavaliers qui défilent dans un chemin, paroiſſent beaucoup plus nombreux aux gens de la campagne, qu'ils ne le ſont effectivement. Il ne doit donc point tabler ſur leurs rapports pour ſe décider à chercher

l'Ennemi, ou à l'éviter. S'il ſe décide pour le premier, il va à l'endroit où la Troupe a paſſé, en faiſant battre, par les Cavaliers de l'avant-garde, tous les chemins, les ſentiers, & les lieux couverts, afin de n'être point ſurpris, & de voir, à la trace, la route qu'elle tient. Il demande dans les Villages qu'elle a traverſés, ſi elle eſt nombreuſe; ſi elle eſt compoſée d'Infanterie & de Cavalerie. On peut même juger de ſa force par l'empreinte des pieds d'hommes ou de chevaux. Cette connoiſſance s'acquiert par un long uſage.

Si vous pouvez avoir des nouvelles poſitives de cette Troupe ennemie, & qu'elle ſoit à votre proximité, il faut faire enſorte

de

de l'attaquer au moment qu'elle prend du repos, ou qu'elle passe une plaine, si elle n'a point, ou que très-peu de Cavalerie; ou bien dans un défilé, lorsqu'elle se trouve dénuée d'Infanterie: Ce sont-là de ces sortes d'instans précieux qu'on doit ménager de loin, en côtoyant ou en suivant l'Ennemi plutôt deux ou trois jours, que de l'attaquer à son desavantage. Si vous l'atteignez la nuit dans un Village, vous formez, avant d'en approcher, plusieurs Troupes, pour entrer par toutes les ruës, & pour aller aux chevaux & à la maison des Officiers. Vous destinez une partie de votre Cavalerie à venir se mettre en bataille sur la place, pour tomber sur tout ce qui veut se rallier, pendant que

l'Infanterie entre dans les maisons. Le Commandant, & le surplus de la Troupe, se place à l'entrée du Village, dans un terrein propre à appuyer ses gens, & à prendre ou à disperser les fuyards; avec la précaution d'avoir auprès de lui, les Trompettes, qui ne cessent de sonner pendant toute l'action, pour inspirer plus de terreur aux Ennemis, & pour servir de point de ralliement aux siens. On peut encore à ce dessein, mettre le feu à quelque mauvaise chaumiere. On convient d'un signal pour se reconnoître dans le feu & dans les ténébres.

Le moment le plus favorable pour attaquer, est une heure devant le jour. Alors une Troupe est toujours le plus accablée de

ſommeil & de fatigue; mais comme elle peut fort bien ne reſter dans le Village que le tems néceſſaire pour s'y repoſer, & repartir immédiatement après, il faut ſaiſir l'occaſion de la défaire, lorſqu'elle eſt logée dans les maiſons; ce que vous pouvez ſçavoir aiſément, par les Païſans ou par des Eſpions. Ne prenez jamais, par préférence, une heure plus tard; ſur tout ſi vous avez, après votre coup fait, une retraite longue & dangéreuſe à faire; car vous vous mettez dans le cas de profiter du reſte de la nuit pour gagner Païs. Si, à l'approche du Village, vous ne pouvez éviter de rencontrer une Patrouille ou une Sentinelle, il faut être prêt à répondre en ſa langue, au *qui vive*; doubler le

pas pour arriver aussi-tôt qu'elle, & porter vous-même l'allarme, en vous répandant, selon que vous en êtes convenus, par-tout le Village, en tirant des coups de fusil dans les portes, dans les fenêtres, & sur tout ce qui paroîtra, en mettant le feu aux maisons qui sont trop de résistance. La Troupe destinée à tomber sur le quartier où est la Cavalerie, fera main basse sur tous les Cavaliers qui voudront monter à cheval, ou se mettre en défense. Une autre ira droit au logement des Officiers ; les autres attaqueront les maisons & les Gardes qui seront sur la Place, ou dans le Cimetiere, & dérangeront les chariots ou les autres embarras, pour faire passage à votre Cavalerie, qui en-

trera dans les ruës, le ſabre à la main, en faiſant ſonner la trompette, & fondant ſur ceux des Ennemis qui voudront ſe rallier. Il ne faut point s'amuſer à faire des priſonniers, que lorſque tout eſt diſſipé; ſi ce n'eſt les Officiers, qu'on a ſoin de faire conduire au Commandant, qui annonce où il eſt par un bruit de trompettes, ou par une chaumiere allumée, comme il eſt dit ci-deſſus. Enfin, lorſque vous avez mis votre Ennemi dans un tel deſordre & dans une telle confuſion, qu'il ne puiſſe plus ſe réunir ni ſe défendre, vous envoyez auſſi-tôt de petites Troupes dans les maiſons, pour faire des priſonniers, enlever le bagage, emmener les chevaux, ramaſſer des chariots

pour transporter les blessés, les prisonniers, les équipages, & vos Soldats éclopés. Tout cela rassemblé, le plus promptement que vous pouvez, vous vous mettez en marche pour vous retirer, plaçant les prisonniers en état d'aller à pied, à la tête de votre Infanterie, & les Officiers sur les chariots, ou à cheval, à la tête de votre Cavalerie qui fait votre avant-garde, avec une petite troupe d'Infanterie. Vous laissez seulement un Maréchal-des-Logis, avec dix Cavaliers, à cinquante pas derriere tout le Détachement, & à deux cens quand il fait jour. Vous pouvez encore, par une sage précaution, si vous craignez d'être suivi & inquiété par les Ennemis, envoyer devant vous au

Colonel, une perſonne de confiance, avec quelques Cavaliers, pour l'informer de l'affaire, & lui demander de faire partir des détachemens au-devant de vous, qui puiſſent protéger votre retraite. Dès que vous lui avez remis votre capture, il envoie les Priſonniers au Général, & fait vendre, à l'encan, les chevaux, les armes & les bagages, au profit du Détachement, dont le produit ſe partage entre tous, ſelon le grade & ſelon les regles.

L'avantage d'une Troupe qui en attaque & qui en ſurprend une autre de nuit, même ſupérieure, eſt bien certain, principalement quand celle-ci eſt logée dans les maiſons, ou ſous des tentes.

Mr de la Croix, durant la

campagne de 1742, étant à Eggefelghem en Baviere avec ses Compagnies, apprit qu'il y avoit deux ou trois Escadrons de Cuirassiers & de Hussards de la Reine de Hongrie, campés de l'autre côté, en face de la petite Ville de Pharkirehn, à leur droite une petite montagne avec des bois, & à leur gauche un marais & un moulin; il projetta de les attaquer de nuit: pour cet effet, il trouva un Baillif du Païs, qui conduisit son Infanterie à travers une chaîne de bois qui finissoit sur un chemin creux, qui bordoit le camp des Ennemis. Mr de la Croix avoit, tout au plus, quatre-vingt hommes d'Infanterie, & autant de Dragons. Il destina un Sergent avec douze hommes, pour entrer dans le

moulin où étoient logés les Officiers ; tandis que ſon Infanterie attaqueroit le camp ; & que lui, avec ſes Dragons, reſteroit en bataille à portée de la ſoutenir, & de favoriſer ſa retraite. Le Baillif le mena par des bois & par des ſentiers qui n'étoient connus que des gens du Païs ; ſi bien que l'Infanterie arriva ſur les Sentinelles du camp, ſans être vûë. Elle pénétra, au *qui vive*, bayonnette au bout du fuſil, dans les tentes, tuant & perçant tout ce qui ſe rencontroit. Le Sergent, avec ſes douze hommes, entra en même-tems, dans le moulin, tua un Capitaine de Huſſards, qui lui avoit d'abord caſſé la machoire d'un coup de piſtolet, en montant à cheval ; preſque tous les autres Officiers

eurent le même ſort. Enfin tout ce camp dans un inſtant, fut mis dans un ſi grand déſordre, que les chevaux qui s'étoient échapés aux coups de fuſil, couroient çà & là par bandes dans les bois, & devinrent la proie des Païſans. Mr de la Croix ayant pris quatre-vingt chevaux, & fait bien des priſonniers, avec un butin conſidérable, fit ſa retraite paiſiblement.

Quand vous ne trouvez point d'occaſions de ſurprendre une Troupe la nuit, il faut en guêter les momens favorables le jour; cela dépend du ſecret de votre marche, & des bons avis que vous avez des Ennemis. Si par une ſaiſon froide ou pluvieuſe, vous pouvez tomber ſur une Troupe qui marche négligem-

ment dans des chemins difficiles, envelopée dans ses manteaux, ou qui a les armes mouillées, vous en avez bon parti. Il faut donc vous-même éviter de tomber dans cette négligence; il vaut mieux, pour cet effet, aller plus lentement, & ne point tant faire de chemin dans les mauvais tems.

Lorsque vous voulez faire raffraichir de jour votre Troupe dans un Village, vous la placez toute dans une Ferme, dans une Grange, ou dans un autre Bâtiment à l'écart, dans le cas seulement où vous voulez la mettre à couvert de l'injure de l'air, avec la précaution de ne laisser sortir personne, de placer une garde dans le Village, & deux Sentinelles au Clocher; d'en-

voyer de petites patrouilles de Cavalerie dans tous les chemins; de tenir toujours la moitié de vos chevaux bridés, & de faire amorcer toutes les armes de frais. Comme il eſt impoſſible qu'un Détachement en courſe pour pluſieurs jours, paſſe les nuits dans les bois, ſur l'arriere ſaiſon & dans l'hyver, on peut prendre les vivres ſur un chariot, & le ſoir en ſortant du Village, ſe faire conduire par des Guides dans une Ferme éloignée des grands chemins, où vous paſſez la nuit, en plaçant à la porte une Garde, qui ne laiſſe ſortir ni Païſans ni Soldats. On peut même, pour plus grande précaution, garder à vûë les premiers, afin qu'il ne s'en échape aucun pour aller vous

vendre : car vous ſeriez obligé d'en partir promptement, ſi cela arrivoit. On doit auſſi avoir l'attention de ne laiſſer parler ſes Guides à perſonne dans le chemin, afin qu'ils ne diſent point le lieu où vous voulez vous retirer.

En général, il eſt aſſez difficile de ſurprendre une Troupe le jour dans un Païs découvert, pour peu qu'elle prenne les précautions ordinaires pour ſe garder, ſi ce n'eſt dans une embuſcade.

Lorſque vous êtes bien informé qu'un parti roule dans le Païs ; ou qu'un Détachement ſort d'un poſte pour aller dans un autre, ſoit pour eſcorter un convoi ou un Général, ſoit pour en relever la garniſon ; ſur la

connoissance que vous avez de sa marche & de son passage, par vos avis & par vos combinaisons, vous choisissez un terrein propre à former une embuscade, selon le nombre & l'espéce de la Troupe à qui vous avez affaire. Si vous avez à combattre une Cavalerie bien supérieure à la vôtre, vous vous placez à l'endroit du chemin le plus étroit, & dont les environs sont le plus couverts. Vous laissez la moitié, ou plus, de votre Infanterie, à une portée de fusil derriere vous, deux cens pas, au moins, hors du chemin, ventre à terre, ou bien cachée, afin d'éviter la rencontre des Soldats qu'on jette de droite & de gauche, pour éclairer une marche; car il est bien certain

qu'une embuſcade n'eſt jamais éventée que par la premiere Troupe qui ſe montre trop tôt, ou qui eſt ſi proche du chemin qu'un Soldat imprudent ſe fait voir ou tire un coup de fuſil. C'eſt donc ce qu'il faut éviter, en ſe tenant aſſez éloigné du paſſage, pour ôter tout ſoupçon à l'Ennemi. Quand au reſte de votre Infanterie, vous le portez en avant, aſſez diſtant auſſi du chemin, pour n'être point vû par une petite avant-garde qui marche quelquefois à cent & deux cens pas devant ſa Troupe, & qui peut donner l'alerte avant que celle-ci ſoit entrée dans l'embuſcade. Votre Infanterie ainſi diſpoſée, vous cherchez un terrein uni au-deſſus de vous, pour mettre votre Cavalerie à

droite ou à gauche du chemin, pourvû qu'elle ait une ſortie pour tomber ſur l'avant-Garde des Ennemis, lorſqu'elle a devancé votre ſeconde Troupe. Si l'Ennemi arrive, ainſi que vous l'attendez, il faut le laiſſer enfourner aſſez avant, pour être coupé par la Troupe que vous avez laiſſé derriere ; & ſitôt que ſa petite avant-garde de Cavalerie a paſſée vos deux Troupes embuſquées, une partie de la vôtre paroît, qui la charge bruſquement, afin de la culbuter ſur ſon Corps, & y mettre le deſordre. Alors, au premier coup de fuſil, ou de mouſqueton, votre Infanterie ſe porte promptement derriere, devant, & au centre, & par un grand feu, met la confuſion &

l'épouvante parmi les Ennemis, qui ſe renverſent les uns ſur les autres, pour ſortir de ce mauvais pas & prendre la fuite. C'eſt alors que vous en avez bon marché. Votre coup & votre capture faits, il faut uſer de diligence pour ſe retirer, parce que les premiers Fuyards portant la nouvelle de leur défaite, pourroient vous attirer d'autres Ennemis ſur les bras. Ce que vous ne pouvez pas emporter, comme le fourrage & les autres munitions, vous y mettez le feu, ou vous les répandez dans le chemin.

Dans la guerre de 1700, Mr Dumoulin étant en courſe avec un gros Parti, dans un moment où l'armée des Alliés talonnoit la nôtre de trop près,

s'embuſqua à cinq cens pas d'un chemin creux, où devoit néceſſairement paſſer la colonne d'Equipage des Ennemis, à la ſuite de l'armée. Quand celle-ci eut défilé, & que la tête du bagage, quelque-tems après, fut engagée bien avant dans ce chemin, Mr Dumoulin tomba deſſus à l'improviſte, battit la tête de l'eſcorte, la mit en déroute, fit tuer les chevaux des premiers chariots, & mettre le feu à quantité d'autres voitures, ce qui cauſa un ſi grand deſordre & une ſi grande confuſion dans toute cette colomne d'Equipage, que l'arriere-garde des Alliés retrograda pour venir à ſon ſecours. Le corps de l'Armée fit alte, perdit une demie journée de marche pour reta-

blir celle de ſon bagage, & l'Armée de France gagna l'avance. Mr Dumoulin ſe retira tranquillement à l'approche des Ennemis, avec la gloire d'avoir bien exécuté la commiſſion dont ſon Général l'avoit chargé.

Si vous dreſſez une embuſcade à une Troupe d'Infanterie, qui n'a que très-peu ou point de Cavalerie, vous vous portez aux environs d'une plaine où elle doit paſſer.

On peut encore s'embuſquer à une certaine diſtance d'un camp, ou d'une garniſon, en envoyant une petite Troupe de Cavalerie tirer ſur les Sentinelles, prendre des chevaux, &c. Si elle eſt ſuivie des Ennemis, elle tâche de les attirer, en ſe ſauvant par le chemin de l'em-

bufcade. Lorfque vous marchez & que vous êtes fuivi d'une Troupe ennemie, foit pour vous obferver, foit pour vous harceler, vous pouvez, en rempliffant le chemin afin de cacher votre manœuvre, faire couler une partie de la tête de votre Détachement de droite ou de gauche, ventre à terre, à deux où trois cens pas dans le bois ou dans tout autre lieu couvert, & continuer votre route. Quand vous jugez que l'Ennemi, qui vous fuit toujours, a paffé l'endroit où vous avez laiffé une partie de votre Troupe, vous faites volte-face, en tirant & en marchant à lui. A ce fignal, l'embufcade fe porte auffi-tôt au chemin, & prend en queuë l'Ennemi, qui fe trouve entre

deux feux, & dans le cas d'être taillé en piéces.

Les embuſcades de nuit ſont plus ſuſceptibles de confuſion que celles de jour ; celui qui y donne ne ſçait de quel côté tourner, ni à qui il a affaire. Du reſte, elles ſe dreſſent comme celles de jour, ſi ce n'eſt qu'on les place plus près du chemin, afin de rendre l'attaque plus ſubite, & de voir ſa beſogne.

Un Officier qui mene un parti à la guerre, ne ſçauroit donc trop prendre de précaution pour s'en garder. Lorſqu'il entre dans un lieu ſuſpect, il jette ſur ſes flancs de petites Troupes d'Infanterie à cent & deux cens pas, & la nuit à dix. S'il eſt obligé de paſſer une plaine de jour, il ne

s'y engage qu'après avoir bien fait battre les environs.

Dans un Païs couvert, quand vous vous rencontrez avec l'Ennemi nez à nez, celui qui fait un mouvement pour se retirer, est toujours battu par celui qui attaque vivement, sans donner le tems à l'autre de se reconnoître. Mais, pour éviter ces sortes de surprises, outre votre avant-garde de vingt Cavaliers avec un Officier, celui-ci détache encore bien avant de lui, un Brigadier avec quatre hommes, qui s'arrête de tems en tems, pour regarder de tous côtés. S'il apperçoit une Troupe de loin bien supérieure à la vôtre, il se cache pour n'en être point vû, & en donne promptement avis par un Cavalier, à son Offi-

cier, qui vous le fait passer à toute bride. Cependant il se porte aussi-tôt en avant pour reconnoître si le rapport du Brigadier est juste. Vous pouvez le voir aussi vous-même, afin d'en être plus certain. Vous faites votre retraite; & en cas que l'Ennemi paroisse & qu'il soit trop près de votre petite avant-garde de Cavalerie pour l'éviter, elle se retire legerement par un autre chemin que le vôtre, afin d'y attirer les Ennemis, qui, n'ayant point vû le reste du Détachement, prennent le change par cette manœuvre, & suivent votre petite Troupe, dans l'espérance de rencontrer la grosse. Vous pouvez de cette façon, vous tirer d'affaire, en sacrifiant cette petite avant-garde, qui

s'échappe encore le plus souvent, par sa légéreté.

Le Commandant d'un Parti de Cavalerie, doit redoubler de précautions dans ses marches & dans ses altes ; car s'il est surpris pied à terre, ou défilant dans un chemin ou dans un bois, sa défaite est certaine. Lorsqu'il est indispensablement obligé de marcher dans un Païs couvert, sur-tout la nuit, il observe tout ce qui peut en ôter la connoissance aux Ennemis & aux gens du Païs, en se faisant conduire par de bons Guides à cheval, qui lui font éviter les lieux suspects, principalement les Villages & les grands chemins. Il passe le jour dans un bois, en se précautionnant d'avance au prochain Village, de Guides & de

vivres pour ſa Troupe. S'il veut ſe repoſer la nuit, il ſe place dans une petite plaine, où il fait venir ſon raffraîchiſſement, en tenant continuellement la moitié des chevaux de ſa Troupe bridée, & une Patrouille à cheval, avec deux Védettes à l'entrée des chemins qui aboutiſſent ſur cette plaine. S'il eſt obligé de défiler dans un chemin creux ou dans un bois, il a ſoin de faire fouiller de droite & de gauche, autant que cela ſe peut. Il faut que les Officiers & les Maréchaux-des-Logis ayent bien attention la nuit dans ces marches, qu'aucun Cavalier ne dorme à cheval, parce qu'il arrive que le cheval, fatigué auſſi lui-même, ne ſentant plus le mouvement des jambes & de la

main de ſon Cavalier, reſte tout court, arrête & coupe la file derriere lui, qui peut s'égarrer, en prenant, dans l'obſcurité, un chemin pour l'autre, & en penſant que c'eſt la tête qui fait alte. Il faut auſſi que chaque Cavalier ait ſon chapeau ou ſon bonnet, attaché avec une corde à la boutonniere de l'habit, ſans quoi il le laiſſe tomber à chaque inſtant, ſoit en dormant, ſoit en donnant contre les branches d'arbre, ce qui cauſe des altes & des rumeurs dans la Troupe.

On doit tâcher d'éviter ces défilés la nuit; car vingt Fantaſſins y arrêteroient une colonne de Cavalerie. Si, en pareille ſituation, on tombe dans une embuſcade, qui ne peut être que d'Infanterie, le plus avan-

tageux eſt de ſe retirer ſitôt qu'on eſt averti du danger par l'avant-garde. Mais lorſqu'on ſe rencontre avec une Troupe de Cavalerie, la retraite eſt preſque toujours une déroute générale. Il vaut donc mieux charger, d'autant qu'on eſt certain de n'avoir affaire qu'à des gens de cheval, par la raiſon, qu'ils ne marcheroient pas en force devant l'Infanterie dans un chemin creux ou dans un bois.

Si de jour on ſe trouve en face d'une troupe de Cavalerie legere, bien ſupérieure à la ſienne, la ſeule manœuvre d'un Commandant, pour ſe garder d'une entiere défaite, eſt de choiſir promptement, dans tout ſon Détachement, une arriere-garde des Cavaliers les mieux mon-

tés, & de les mettre aussi-tôt en bataille sur un rang en avant, afin de cacher sa retraite, qu'il fait faire au gros de sa Troupe, pendant qu'il arrête les premiers coureurs des Ennemis, avec lesquels il escarmouche le plus long-tems qu'il peut, pour donner aux siens celui de gagner Païs legérement. Lorsqu'il se trouve trop engagé avec l'Ennemi, il se sert de la bonté & de la vîtesse de ses chevaux, pour se sauver avec sa petite Troupe, en faisant quelquefois volte-face, quand il a un peu d'avance, pour sécourir ceux de ses Cavaliers qui ont de la peine à suivre, & qui sont trop pressés; car quoique bien montés, on en perd toujours; mais on sauve, le plus souvent, par cette man-

œuvre, le corps de la Troupe, pour peu qu'il ait gagné l'avance.

Mille exemples ont démontré dans la derniere guerre, l'impossibilité de se retirer sain & sauve avec cinquante chevaux, devant cent ou cent cinquante Hussards; on peut même dire qu'ils ont souvent battu de nos Détachemens de Troupes legeres & d'autres, à nombre égal, & peut-être inférieur.

Il faut faire habituellement la guerre aux Hongrois, pour apprendre à la leur faire avec avantage. Ils ont sur nous, comme on a déja dit, celui de la force; un tempérammient dur, l'exactitude, des précautions, & des ruses infinies dans le métier. Ils attaquent avec une furie & un

fruit furprenant en venant croi-fer le fabre. Si vous penfez à la retraite, ils ne vous donnent pas le tems d'en faire le premier mouvement; ils vous chargent de tous côtés fur la croupe, fur le flanc, jufques dans vos rangs; & fi vous ne leur oppofez promptement une fermeté inébranlable, votre retraite devient une déroute générale. Mais lorfqu'on les prévient, en allant au-devant d'eux avec contenance & avec legéreté, leur ardeur s'évanouit. Ils n'attendent point le choc, & fe difperfent en efcarmouchant; c'eft alors qu'il faut les pouffer vivement, en débandant auffi après eux une partie de votre Troupe.

Notre Cavalerie Françoife peut fe reffouvenir qu'à l'affaire

de la Troía, proche Prague, les Huſſards de l'Armée du Prince Charles ſe faiſoient tuer à coups de piſtolet au milieu de nos Eſcadrons, en ſabrant Officiers & Cavaliers dans leurs rangs; & ſans la protection des piquets d'Infanterie, la Cavalerie de Mr le Maréchal de Broglio y auroit été battue par cette grande multitude de Hongrois. Cette Nation ne connoît que l'arme blanche, dont elle ſe ſert avantageuſement par ſa force & par ſon agilité. Elle ne fait uſage de mouſqueton & de piſtolets, que pour eſcarmoucher & pour harceler.

Pendant la campagne de 1745, le Régiment de Graſſin étant en marche pour aller ſur la chauſſée d'Aloſt à Gand, arri-

va au Village de Heſtrum, où il trouva trente Huſſards du Régiment de Caroli, pied à terre, dans le Cimetiere. La Cavalerie, qui faiſoit l'avant-garde, au lieu de tomber deſſus à l'inſtant, leur donna le tems de ſe reconnoître & de monter à cheval. Auſſi-tôt ils vinrent charger, comme des furieux, la tête du premier piquet de Cavalerie, engagé dans un chemin étroit; renverſerent, d'un coup de ſabre, le Capitaine, qui eut le bras caſſé, dont il mourut; & parvinrent, en culbutant tout ce Piquet, juſqu'à une Compagnie de Grenadiers, qui étoit accourue au ſecours, & qui leur fit en flanc une décharge à bout touchant, dont ils furent preſque tous tués ou bleſſés; le reſte

fut

fut pris en ſe ſauvant avec deux ou trois chevaux du Régiment de Graſſin. Ainſi ſans la Compagnie de Grenadiers, qui vint fort à propos, toute cette Cavalerie ſe ſeroit peut-être trouvée dans un grand deſordre, par la faute de la premiere Troupe de n'avoir pas prévenu l'Ennemi, ſur-tout ſe trouvant engagée dans un défilé.

Rien ne décide plutôt un combat à votre avantage, que de charger bruſquement, le ſabre à la main, parce qu'ordinairement l'une des deux Troupes n'attend point le coup de poitrail, & céde à la fougue de l'autre.

Toute Troupe qui reçoit la charge, le mouſqueton haut, ou le piſtolet à la main, eſt

toujours battue; parce qu'outre le desordre que son propre feu met parmi ses chevaux, elle n'est plus à tems de prévenir l'attaque de son Ennemi, qui connoît le peu d'effet du feu de la Cavalerie, souvent plus préjudiciable à votre Troupe, qu'à celle de votre Adversaire, par la confusion qu'un seul cheval de remonte peut y mettre, & même par la fumée qui vous empêche de voir dans le moment la manœuvre de l'Ennemi après votre décharge.

La Cavalerie des Troupes legeres a toujours un avantage sur ce que nous appellons en France grosse Cavalerie, & en Allemagne Cuirassiers, par la raison que cette premiere, après avoir bien harcélé & tenté en-

vain de disperser une Troupe de ces derniers, a sa retraite assurée dans la vîtesse de ses chevaux.

Un Escadron de Cuirassiers qui marche serré & avec fermeté, ne craint point le choc de notre Cavalerie legere; mais si par un faux mouvement, ou par une manœuvre trop lente, il s'ouvre ou prête la croupe, il est chargé vivement dans l'instant; d'où s'ensuit quelquefois un desordre qu'il est difficile de réparer devant un Ennemi qui le presse de tous côtés. On pourroit citer plusieurs exemples là-dessus de la part des Hussards de la Reine de Hongrie, contre quelques Troupes de Dragons & de Cavalerie dont nos Armées ont été témoins.

L'unique ressource de la Ca-

valerie legere contre la groſſe, eſt dans l'agilité avec laquelle elle mene & tourne ſes chevaux, qui ſont de trop petite taille pour ſe heurter de poitrail contre ceux de la Cavalerie ordinaire. La premiere n'a donc point d'autre manœuvre à faire contre celle-ci, que de ſe répandre autour d'elle, & de la harceler à coups de mouſqueton & de piſtolet; & lorſqu'elle la preſſe & l'oblige de faire volte-face, la Cavalerie legere ſe jette de droite & de gauche, toujours en eſcarmouchant ſur les flancs, pour éviter le feu de l'Eſcadron, qu'elle charge encore en croupe dans l'inſtant qu'il fait ſon mouvement pour continuer ſon chemin. Si la retraite de cet Eſcadron eſt longue, elle

lui devient pénible & dangéreuse, par le nombre des blessés & des tués qu'une chaude escarmouche occasionne dans une Troupe rassemblée, contre laquelle une autre éparpillée tire à coup sûr.

La derniere guerre nous a bien prouvé qu'il n'est point impossible qu'une Troupe de Cavalerie legere, en batte une de Cuirassiers en plaine à nombre égal, & cela par un faux mouvement, comme on vient de le dire.

Dans un chemin ou dans un terrein étroit, cette derniere passeroit sur le ventre à l'autre, fût-elle bien supérieure. Mais aussi il est bien rare que la grosse Cavalerie prenne des Hussards en plaine, si on en excepte celle d'Espagne.

Dans la campagne de 1741, Mr de Mortagne ayant été chargé de pousser un corps de quinze cens Hussards Rassiens, au-delà de St. Pottin en Autriche, avec deux mille chevaux, tant Cavaliers, Dragons, que Hussards, débanda trois Régimens de ces derniers, dont deux de Hussards, qui menerent battant les Ennemis, jusqu'à la vûë des fauxbourgs de Vienne, après les avoir forcé dans différens postes. Malgré la valeur & le zéle avec lesquels se comporterent nos Dragons dans cette affaire, tous les Prisonniers furent faits par nos Hussards; les Dragons n'en firent pas un seul, & cela, soit parce que leurs chevaux manquent de legéreté, soit parce qu'eux-mêmes ne sçavent pas

les manier avec autant d'adreſſe que les Hongrois. On peut dire de là qu'il faut des Troupes legeres pour faire la guerre aux Troupes legeres. Un Parti de Cavalerie qui cherche le moment favorable d'en battre un autre, n'oublie rien de tout ce qui peut lui cacher ſa marche. S'il peut être informé du lieu où le Parti qu'il ſuit doit paſſer la nuit, ou une partie du jour pour ſe raffraîchir, il s'embuſque à une demie lieuë de là, plus ou moins, ſelon que le terrein eſt propre pour ſe cacher ; enſuite il envoie un Eſpion ou deux par différens chemins, pour reconnoître la poſition de l'Ennemi, ſa vigilance ou ſa négligence. S'il apprend qu'il ſoit de jour dans un Village négligemment

pied-à-terre, les chevaux débridés, les Cavaliers répandus dans les maiſons pour boire, ou pour chercher du fourrage, & les Officiers raſſemblés buvant & mangeant chez le Curé, ou au Cabaret, il ſe gliſſe, par le chemin le plus couvert, afin de n'être point vû des Sentinelles du Clocher ou des autres endroits; & s'il rencontre une Patrouille, il la ſuit aſſez legérement pour arriver en même-tems qu'elle; mais il ſeroit bien mieux de l'enlever. En entrant dans le Village, le Commandant marche, en bon ordre, droit à la Place où ſont les chevaux, afin de tomber ſubitement ſur tout ce qui voudroit ſe réunir à l'alerte qu'auroient donné les coups de mouſqueton de la Patrouille

en se sauvant. Il charge un Maréchal-des-Logis & dix hommes d'aller à la Maison où sont les Officiers pour les prendre & les empêcher de joindre leur Troupe. Ensuite lorsqu'il a mis l'Ennemi dans une telle confusion qu'il ne peut plus se rallier, il détache un certain nombre de Cavaliers avec des Officiers, pour faire des Prisonniers, & rassembler leurs chevaux; sans cependant s'amuser à courir de côté & d'autre, pour attraper ceux des Ennemis qui se sauvent ou se cachent. Il est plus prudent, quand on a le meilleur de la prise, les Officiers & les chevaux, de gagner Païs promptement avec vos Prisonniers, sans armes, à la tête de votre Détachement, sur leurs

chevaux ſans bride, ayant chacun un de vos Cavaliers qui tienne leur cheval par la longe. Si votre retraite eſt trop longue pour la faire ſans raffraîchir, vous vous jettez, à l'entrée de la nuit, afin de n'être point vû, avec un Guide que vous prenez ſur les lieux, à droite ou à gauche de votre chemin, en un premier Village. Après vous être fait fournir les vivres qui vous ſont néceſſaires, vous allez vous raffraîchir plus loin, en raſſemblant dans un lieu vos Priſonniers, avec une bonne garde qui doit en répondre. Lorſque votre Troupe a eu le tems de ſe repoſer, vous continuez votre route par le chemin le plus court, ſans reprendre celui que vous avez quittez le ſoir, où

vous riſqueriez de trouver les Ennemis, ſi, ſur la nouvelle de la défaite d'un de leurs Détachemens, ils vous avoient ſuivis.

Si un Commandant, ſur le rapport de ſes Eſpions, ſe diſpoſe à attaquer une Troupe dont il eſt découvert, & qui a eu le tems de ſe mettre en état de le recevoir à la tête ou la ſortie du Village, il doit avoir pris ſes précautions d'avance pour en ſçavoir le nombre & la qualité, afin de prendre ſon parti, ſoit pour la retraite, ſoit pour l'attaque, ce qui dépend de ſa prévoyance & de ſa capacité; car s'il s'étoit une fois engagé, il ne ſeroit plus tems de reculer.

Lorſque vous avez ſuivi ou cotoyé une Troupe Ennemie durant tout le jour, à une diſ-

tance aſſez grande pour lui maſquer votre marche, elle ne peut s'arrêter dans un endroit pour y paſſer la nuit, que vous n'en ſoyiez bientôt informé, ainſi que de ſa poſition. Vous prenez, en conſéquence, vos dimenſions pour l'attaquer, ſoit dans un Village, ſoit dans un terrein enclos de haies, ſoit dans une plaine. Si elle eſt poſtée dans ce dernier endroit, ainſi que cela doit être pour une Troupe de Cavalerie, il eſt plus difficile de la ſurprendre, ſans rencontrer une Patrouille ou une Vedette. C'eſt pourquoi vous composez une avant-garde d'un tiers ou de la moitié de votre Troupe; vous lui donnez ordre, au premier *qui vive*, de pouſſer la Vedette ou la Patrouille aſſez

legérement, pour tomber à l'improviste sur l'Ennemi, avant qu'il ait le tems de brider ses chevaux, de monter dessus, & peut-être de s'éveiller. Elle lui lâche tout son feu en l'abordant, afin de mettre la confusion, comme il arrive toujours en pareille occasion. Les Cavaliers assoupis perdent la tête, sans sçavoir de quel côté tourner, ni même où sont leurs chevaux, qui, la plûpart épouventés par le feu, s'échapent à travers la campagne dans les ténébres, ainsi que leurs maîtres. Pendant cette charge de votre avant-garde, vous la suivez au grand trot & en bon ordre, avec le reste de la Troupe, pour achever de mettre en déroute les Cavaliers qui auroient eu le tems de monter à cheval & de se mettre en défense.

Presque toutes ces attaques nocturnes se font avec succès & sans beaucoup d'effort.

Dans la guerre de 1700, Mr Dumoulin ayant eu des nouvelles d'un Parti de Cavalerie qui rodoit dans le Païs, le surprit la nuit pied à terre dans un bled, faisant paître tous ses chevaux bridés. Comme ce Partisan marchoit à son avant-garde pour écouter, il entendit en s'approchant seul des Ennemis, deux ou trois Officiers qui causoient, & dont l'un disoit aux autres : *Si ce Diable de Dumoulin arrivoit dans ce moment, il auroit bon marché de nous.* A ce propos, Mr Dumoulin s'écria à haute voix : Le voilà ; à moi Dragons : & chargea si brusquement cette Troupe, qu'il la me-

na battant jusque dans les portes de Bruxelles, après voir fait beaucoup de Prisonniers, & avoir tué lui-même un des Officiers de la conversation, qui l'avoit manqué d'un coup de Pistolet. Mr Dumoulin, dans cette occasion, étoit bien inférieur en nombre aux Ennemis; mais il connoissoit; par expérience, l'avantage infini de ceux qui attaquent de nuit.

Si vous voulez enlever un Ennemi logé dans un Village ou dans un lieu fermé de haies, vous devez vous attendre à en trouver les entrées barricadées de chariots. C'est la moindre précaution de la Cavalerie pendant la nuit. Il faut donc avoir soin de bien faire reconnoître, par un Espion, les Jardins, les Ver-

gers, & les autres endroits couverts qui y aboutiſſent, & qui ſont pratiquables pour y faire paſſer la moitié de votre Cavalerie à pied, en ſe gliſſant, avec un grand ſilence, par les derrieres ; pendant que vous marchez d'un autre côté aux avenues du Village avec le reſte de votre Troupe à cheval. Vous laiſſez auparavant, à une certaine diſtance, vos chevaux de main, avec un Officier & le nombre de Cavaliers néceſſaires pour les tenir & pour les garder. Ils ſervent de point de ralliement, au moyen d'une Trompette qui ſe fait entendre, ou en mettant le feu à une mauvaiſe chaumiere, comme il a déja été dit. Enſuite votre Troupe à cheval commence à attaquer,

quer, avec un grand feu & un grand bruit, pour décider l'Ennemi à courir à ses chevaux, ou à venir défendre à pied l'entrée de son poste ; mais il se détermine rarement à ce dernier parti, parce qu'il ne sçait à qui il a affaire. Au premier coup de mousqueton des Patrouilles ou des Sentinelles Ennemis, votre Cavalerie à pied entre, soit par un jardin, soit en faisant promptement un passage à la haie, & va droit aux Ennemis, qui sont occupés à monter à cheval ou à s'opposer à votre Cavalerie, dont ils ignorent le nombre & le dessein. Et effectivement, ce n'est qu'une fausse attaque de la part de cette derniere, pour jetter l'allarme parmi eux, pendant qu'ils sont surpris & chargés d'un

autre côté par vos Cavaliers à pied, qui se portent en bon ordre par-tout où l'Ennemi veut se rassembler, & mettent le feu aux maisons où ils trouvent de la résistance. Votre Troupe à cheval tourne autour du poste pour tomber sur les Ennemis qui veulent s'échapper ou qui ont eu le tems de monter à cheval pour se rallier. Après les avoir dissipé entierement, vous vous rassemblez, avec votre capture, au lieu où vous avez laissé les chevaux de votre Troupe à pied, que vous faites monter promptement à cheval pour vous retirer.

Le succès de toutes ces surprises & de toutes ces attaques de jour & de nuit, entreprises sous les auspices les plus favo-

rables, n'eſt pourtant pas toujours infaillible. Le projet en eſt bien plus facile à former qu'à exécuter; un rien le fait manquer; une circonſtance de plus ou de moins dans les avis, trop de précipitation, trop de lenteur, un coup de fuſil tiré par hazard, la déſertion d'un Soldat, la rencontre d'une Patrouille, la découverte d'une Sentinelle, la trahiſon d'un Païſan, & enfin la prévoyance & la précaution de celui à qui vous voulez porter des coups; tout cela forme le plus ſouvent des difficultés inſurmontables à l'exécution des choſes les mieux concertées. Tous ces contretems ſont plus fréquens ſur le païs Ennemi, parce que tout eſt contre vous. Malgré cela,

il eſt toujours très-ſatisfaiſant pour un Chef malheureux dans ſes entrepriſes, de n'avoir rien à ſe reprocher du côté de la valeur, de la bonne conduite, & en un mot, du côté de la ſcience de ſon métier. S'il échouë dans une exécution par une réſiſtance trop opiniâtre de la part de ſon Ennemi, à laquelle il ne s'attendoit pas, toute ſa Troupe doit ſe rallier au lieu déſigné pour cela, auſſi-tôt que le Commandant fait ſonner la retraite par ſes Trompettes, ou par ſes Tambours; autrement il ſeroit à craindre, ſi le combat tiroit en longueur, que le feu & le bruit ne lui attiraſſent ſur les bras d'autres Ennemis des environs, qui ne manqueroient pas de venir au ſecours des leurs.

Il eſt extrêmement rare de voir la groſſe Cavalerie donner dans les embuſcades de la Cavalerie des Troupes legeres ; parce qu'elle eſt preſque toujours en poſte fixe, ſoit en grand-garde, ſoit dans un fourrage ou ailleurs, & qu'elle n'agit point ſans ordre, ſur-tout pour courir après un Parti qui vient tirer ſur ſes Vedettes. Elle ne peut donc être ſurpriſe que lorſqu'elle eſt détachée pour eſcorter. Il eſt bien plus facile d'atrirer dans une embuſcade la Cavalerie legere, qui eſt faite pour aſſurer le repos d'une Armée, d'une Garniſon ou d'un Poſte, en donnant la chaſſe aux Ennemis qui paroiſſent dans les environs pour butiner, ou pour faire des Priſonniers.

Les embuſcades de Cavalerie ſe dreſſent dans un Bois, derriere une Ferme, un Verger, un Rideau ou autres terreins couverts, ſur le bord d'un chemin, d'une plaine, ou à portée d'un Pont ou d'un défilé, afin de couper la retraite à l'Ennemi, s'il pourſuit trop chaudement la petite Troupe que vous avez envoyé pour l'attirer.

Lorſque vous attendez une Cavalerie ennemie ſupérieure à la vôtre, il eſt bon de vous partager en trois Troupes pour l'attaquer en tête, en flanc, & en queuë; non-ſeulement pour faire paroître votre Troupe plus nombreuſe, mais auſſi pour ôter à votre Adverſaire le tems de ſe reconnoître, & l'empêcher de ſe former. C'eſt la diſpoſition

que fit Mr Dumoulin dans la guerre de 1700, pour battre trois Escadrons des Gardes de la Reine d'Angleterre. Ayant eu avis, par les Gens du Païs, qui lui étoient tous dévoués, que ces trois Escadrons devoient passer dans un certain endroit pour aller dans leur quartier d'hyver, il fit une marche de quinze lieuës dans une nuit, avec sa Compagnie de Dragons, pour aller s'embusquer dans un bois, en partageant sa Troupe en trois. A peine avoit-elle eu le tems de se rafraîchir, qu'il découvrit le matin les Ennemis enveloppés dans leurs manteaux, & marchant dans la plus grande sécurité, persuadés qu'ils étoient à plus de vingt ou trente lieuës des

François. Mais quel fut leur étonnement lorſqu'ils s'en virent attaqués ſi bruſquement de tous côtés, qu'ils n'eurent pas le tems de ſe débarraſſer de leurs manteaux, & furent tous faits priſonniers de guerre, ſans rendre aucun combat. Mr Dumoulin s'étant préſenté au Caroſſe où étoit le Major qui commandoit ces trois Eſcadrons, lui cria de ſe rendre ; ce qu'ayant refuſé, & même voulant ſe mettre en défenſe, il lui caſſa la tête d'un coup de piſtolet. Enſuite ayant fait ôter les ſabres aux Priſonniers, les chiens de leurs mouſquetons & de leurs piſtolets, avec les brides de leurs chevaux, il ſe retira ſur la plus prochaine garniſon Françoiſe, qui, ayant reconnu de loin les

habits Anglois, lui envoya quelques volées de coups de canon, le prenant pour une Troupe ennemie. Le Roi accorda à Mr Dumoulin la permiſſion de porter dorénavant dans ſa Compagnie, les Etendarts & les Timballes de la Reine d'Angleterre qu'il prit dans cette affaire, & qu'il a retiré en 1743, lorſque ſon grand âge ne lui permettant plus de ſervir, ſa Compagnie paſſa à un autre.

Il faut remarquer que dans les guerres du Regne précédent, les Armées des Alliés n'ayant pas, comme aujourd'hui, des multitudes de Hongrois à pied & à cheval pour les couvrir dans leurs camps, dans leurs marches & dans leurs retraites, les Partiſans formoient des projets

qu'ils exécutoient avec plus de ſuccès & beaucoup moins de difficultés. Ils parcouroient quelquefois trente lieuës de Païs pour enlever un poſte, un Général, ou d'autres perſonnes de conſidération, ſans être découverts. Tout le monde ſçait qu'un Partiſan Autrichien fit un pareil chemin, & enleva M. le Premier près de Verſailles.

Il eſt infiniment plus aiſé d'amener les Hongrois dans une embuſcade, que toutes les autres Troupes, par le mouvement naturel qu'ils ont de donner au hazard ſur tout ce qu'ils rencontrent, principalement quand l'eſpoir du butin s'y trouve. On peut, pour cet effet, leur préſenter des appas, en envoyant autour de leurs poſtes des Ca-

valiers déguiſés en Domeſtiques, avec des chevaux de main, qui prennent la fuite comme des Gens égarés, auſſi tôt qu'ils ſe ſont faits voir; ou en prenant, à leur vûë, des Vivandiers ou des chevaux, & d'autres bêtes en pâture. Perſonne ne ſçait mieux qu'eux ſe ſervir de toutes ces ruſes, pour nous engager à les ſuivre; ce qui fait qu'ils ſe hazardent ſi communément à venir faire le coup de piſtolet, à la tête de nos camps, & à y enlever tout ce qui en eſt écarté. L'attention qu'ils ont eſt d'éviter les quartiers qu'occupent les Troupes légeres, afin de n'être point coupés dans leur retraite.

❀

CHAPITRE XV.

Des avantages réciproques de l'Infanterie & de la Cavalerie.

EN Général, l'Infanterie a preſque toujours l'avantage ſur la Cavalerie, par la raiſon que dans tous les Païs où eſt la guerre, il ſe trouve ordinairement plus de terrein coupé ou couvert que de plaines; ſi l'on en excepte certains Païs, comme la Hongrie. D'ailleurs, l'Infanterie peut ſe garantir des attaques de la Cavalerie par des marches de nuit; au lieu que celle-ci ne peut éviter, ſoit de jour, ſoit de nuit, de tomber dans les embuſcades de l'autre,

lorſqu'elle eſt obligée de faire néceſſairement des courſes, & de traverſer un Païs de chicane. Cependant la Cavalerie peut avoir auſſi ſa revanche, en guettant les momens de ſurprendre l'Infanterie en plaine ; ce qui arrive ſouvent par trop de confiance, ou par la précipitation imprudente d'un Chef, de marcher de jour.

On ſçait que la ſupériorité depuis long-tems, eſt un ſujet de conteſtation entre ces deux Corps ; celui à cheval ſe l'attribue entierement en plaine ; & celui à pied n'en veut point convenir. C'eſt donc à l'expérience à décider la queſtion. Il n'eſt guere poſſible qu'une Troupe de notre Cavalerie legere entame une campagnie de Grena-

diers, lorſqu'elle menagera ſon feu, & qu'elle conſervera le ſang froid néceſſaire pour ſe garantir de la confuſion. Le choc de nos petits chevaux ne peut avoir aſſez d'effet pour enfoncer un bataillon quarré hériſſé de bayonnettes, & composé de Gens aſſez forts pour en arrêter l'impétuoſité. On pourroit cependant citer beaucoup d'exemples dans la derniere guerre, de pluſieurs troupes d'Infanterie, même de Grenadiers, qui ont été taillés en piéce par les Huſſards Autrichiens; ce qu'on ne peut attribuer qu'à une fauſſe manœuvre, qui met le deſordre dans une Troupe, & lui fait tirer ſon feu tout à la fois, qui eſt ſuivi ordinairement d'une déroute générale, par le peu d'aſ-

ſurance qu'un Soldat a naturellement lorſqu'il n'a rien dans ſon fuſil. On a vû dans ces momens de confuſion, de gros corps d'Infanterie ſe rompre & ſe retirer en deſordre devant très-peu de Cavalerie, qui ſabroit péle-méle avec d'autant plus d'aſſurance, qu'elle n'avoit rien à craindre de gens qui montroient le dos, & ſe précipitoient les uns ſur les autres, pour éviter un Ennemi que la moindre contenance auroit arrêté.

Mr Jacob dans la guerre de 1733, avec quatre-vingt Dragons, fit mettre les armes bas à un Bataillon quarré de trois cens hommes d'un Régiment Allemand; mais ce fut l'effet de la timidité que l'attaque bruſque de ce fameux Partiſan inſ-

pira à l'Ennemi. Le Commandant fut mis au Conſeil de guerre pour ſon peu de fermeté.

Il n'en eſt pas de même de la groſſe Cavalerie, qui acquiert en plaine une ſupériorité inconteſtable contre l'Infanterie, par le choc violent de ſes chevaux.

Le Commandant d'une Troupe de cinquante chevaux faits au feu, bien déterminé à en attaquer une d'Infanterie à nombre égal, choiſit quinze ou vingt de ſes plus braves Cavaliers, qui partent au grand trop, & vont à l'approche du Bataillon quarré le heurter du poitrail à toute bride, pendant que le reſte de la Troupe les ſuit de près & en bon ordre. En ſuppoſant que le feu du front de ce Bataillon ait une direction aſſez juſte pour atteindre

atteindre tous les Cavaliers & tous les chevaux de cette avant-garde, la moitié, tout au plus, tombe ſous le coup ; & l'autre, animée par le feu & par le ſang, ſe rue avec furie & avec impétuoſité, ſur cette Infanterie. Le rampart de Bayonnettes qu'elle forme n'eſt point aſſez fort pour ſoutenir le poids des chevaux furieux. Les Cavaliers n'en ſont plus les maîtres ; ils ſe précipitent ſur les coups, & font aſſez de jour & de deſordre pour faciliter l'entrée au reſte de l'Eſcadron, qui culbute & renverſe ce Bataillon, qui ne peut oppoſer à cette ſecouſſe une manœuvre aſſez prompte & aſſez préciſe. Il ſe rencontre dans ces ſortes d'attaques de part & d'autre, plus ou moins de difficultés.

L'Infanterie ordinairement plus attentive à l'action de l'Ennemi, qu'au commandement de ſon Chef, ne fait point ſa décharge aſſez à propos, ou la fait avec tant de précipitation, qu'elle n'a nul effet. D'où s'enſuit la confuſion, avec la crainte que doit naturellement inſpirer à des gens de pieds le choc péſant & violent d'un corps de Cavalerie. On ſçait par expérience que la plûpart des chevaux bleſſés au poitrail de coups de fuſil ou de bayonnette, ſe jettent deſſus & vont avec plus de fureur au-devant. Nous avons vû un cheval de Huſſard en Baviere, ſe crever contre un cheval de friſe, qu'il renverſa. D'un autre côté, il faut peu de choſe pour rallentir ou pour arrêter un Eſca-

dron qui va charger une Troupe d'Infanterie. Quelques chevaux qui craignent le feu, ou qui ont de la répugnance à passer sur le corps des premiers qui sont tués, mettent ordinairement le desordre, qu'il est bien difficile de réparer sous le feu d'un Bataillon.

Attaquer un Bataillon par ses quatre faces, c'est lui donner moyen de faire usage de toute sa force, par le feu qui sort de toutes ses parties, contre celles de la Cavalerie, qui, se présentant en détail, va conséquemment à une défaite inévitable. Un Escadron peut encore heurter une troupe d'Infanterie, sans se faire précéder d'une pointe pour faire la trouée; mais il perd plus d'hommes & de chevaux:

ce que doit toujours éviter la Cavalerie, parce que n'ayant que des coups à gagner avec l'Infanterie, sa victoire lui est immanquablement chere, pour le peu qu'elle perde, & principalement dans les affaires particulieres, qui ne décident de rien pour l'un & pour l'autre Parti. Il est à craindre, en outre, que le premier rang de l'Escadron étant maltraité par le feu du Bataillon, ne se renverse sur le derriere, & ne l'entraîne dans une déroute.

Une Troupe d'Infanterie qui croit ne pouvoir soutenir le poids du choc des chevaux, peut aussi s'ouvrir à son approche, pour laisser passer l'Escadron, qui se trouve, par cette manœuvre, entre deux feux, en prêtant les

flancs & la croupe. Il eſt vrai que ce mouvement eſt dangéreux pour l'Infanterie, quelque bonne diſpoſition qu'elle puiſſe avoir faite d'avance ; parce qu'elle donne naturellement ouverture à la Cavalerie ; & ſi la préciſion & l'exécution ne ſont point auſſi exactes & auſſi promptes que le commandement, pour laiſſer paſſer l'impétuoſité des chevaux, & ſe refermer auſſi tôt, elle riſque d'être rompue dans le moment. Ce ſont des inconvéniens qu'un Chef peut difficilement parer, quoiqu'il les prévoie.

Ce n'eſt donc que dans la force & dans la taille avantageuſe des chevaux, que la Cavalerie trouve une ſupériorité contre l'Infanterie en plaine ; c'eſt pour-

quoi anciennement les Nations barbares de l'Aſie & de l'Affrique, ſe ſervoient de différens animaux fougueux, pour renverſer celle de leurs Ennemis, un jour de bataille. Les Carthaginois, dans pluſieurs occaſions, ſe ſont ſervis avantageuſement d'Elephans & de Tauraux, pour rompre l'ordonnance de l'Infanterie Romaine; & peut-être la bataille de Zama n'eût-elle pas décidé de la perte de leur Empire, ſi les Romains, par prévoyance, n'euſſent trouvé le moyen de tourner la fureur des Eléphans d'Annibal contre lui-même. Depuis ce tems, toutes les Nations de l'Europe ont eu des Hommes-d'armes montés ſur des chevaux de la plus grande taille, couverts de fer; ainſi

que leurs Cavaliers, devant lesquels aucune Infanterie ne tenoit. Et si à la bataille de Poitiers le Roi Jean n'avoit point engagé toute sa Gendarmerie à pied dans un chemin creux, contre l'Infanterie Angloise, ses Ennemis, bien inférieurs, n'auroient pas remporté une victoire aussi complette par la prise qu'ils firent de sa personne, & par la défaite de la fleur de la noblesse Françoise.

Il est certain que l'Infanterie qui se présente avec contenance, ne craint point les atteintes de la Cavalerie des Troupes legeres; celle-ci n'a d'autre conduite à tenir, lorsqu'elle rencontre l'autre en plaine, que de la tâter de tous côtés par de vives escarmouches, sans cepen-

dant donner trop de priſe à ſon feu, en ſe tenant raſſemblée; & ſi elle peut, par cette manœuvre l'engager à faire toute ſa décharge à la fois, elle ne lui donne pas le tems de recharger, & tombe deſſus à coups de piſtolet & de mouſqueton, ſi elle ne veut point ſe compromettre le ſabre à la main, contre les bayonnettes qui pourroient l'arrêter, pendant que les derniers rangs du Bataillon rechargeroient promptement leurs armes. C'eſt de cette façon que les Huſſards Autrichiens ſont venus à bout de battre pluſieurs de nos Détachemens d'Infanterie; & cela, parce qu'il arrive très-ſouvent que le feu du premier rang, ou du premier peloton, entraîne tout le reſte

ſans aucun effet, par la précipitation & par la vivacité des Soldats des derniers rangs, qui, ayant leurs fuſils haut, laiſſent partir leurs coups la plûpart du tems, ſans ſçavoir ni comment, ni pourquoi. On a mille exemples de cela, & un Commandant, avec tout le bon ordre poſſible, ne ſçauroit prévenir ni remédier à cet inconvénient.

La conduite la plus ſage que puiſſe tenir le Chef d'un Parti de Cavalerie, pour le bien du ſervice en général, eſt de ne point s'obſtiner à vouloir entamer une Troupe d'Infanterie, qui, par ſa fermeté & par ſon feu bien ménagé, lui tuë beaucoup d'hommes & de chevaux, dont il ne peut être dédommagé, même par la défaite de ſon En-

nemi ; à moins que ce ne ſoit par un ordre ſupérieur, ou pour quelque raiſon utile au ſervice, auquel cas on doit néceſſairement ſe ſacrifier. Ainſi lorſqu'on a ſommé, ſans ſuccès, une troupe d'Infanterie de ſe rendre, & qu'on l'a tâté de toutes les façons pour l'engager à faire quelque mauvaiſe manœuvre, il eſt beaucoup plus prudent à la Cavalerie de l'abandonner, que de ſe faire battre en détail, & principalement aux Troupes legeres, dont le choc des chevaux n'eſt point aſſez violent pour l'enfoncer.

Fin de la premiere Partie.

LA
PETITE GUERRE,
OU
TRAITÉ DU SERVICE
DES TROUPES LEGERES
EN CAMPAGNE.

LA

PETITE GUERRE,

OU

TRAITÉ DU SERVICE

DES TROUPES LEGERES

EN CAMPAGNE.

Par M. DE GRANDMAISON, *Capitaine, avec Commiſſion de Lieutenant-Colonel de Cavalerie au Corps des Volontaires de Flandre.*

SECONDE PARTIE.



M. DCC. LVI.



LA PETITE GUERRE.

CHAPITRE XVI.

Des Partis d'Infanterie, des attaques & des ſurpriſes de Poſtes.

LEs Détachemens d'Infanterie dénués de Cavalerie, doivent ſe gouverner à la guerre ſelon la nature du Païs où ils ſont en courſe; & c'eſt de leur prudence, de leur conduite & de leur attention à éviter de jour les plaines, qu'ils peuvent attendre un avantage ſur l'Ennemi.

Le Chef d'un Parti à pied, en formant un projet, doit bien examiner toutes les difficultés qui peuvent ſe rencontrer dans

l'exécution. S'il eſt obligé de traverſer un Païs découvert, ce qui ne ſe peut faire que dans les ténébres, il doit prendre ſes dimenſions de façon que ſon coup fait, il lui reſte aſſez de nuit pour faire ſa retraite & n'être point ſurpris de jour en plaine; autrement il ſe munit de chariots, s'il eſt poſſible, pour ſe retirer plus leſtement, & ſe couvrir contre la Cavalerie, s'il a une longue marche à faire. Il paſſe le jour dans un bois ou dans un bled, dans une Ferme ou dans une Grange à l'écart, avec toutes les précautions dont on a déja parlé, & ne va que la nuit. Dans un Païs de chicanne, il peut indifféremment aller de jour ou de nuit; à moins qu'il ne veuille abſolument cacher ſa

ne pas perdre le tems de faire ſa retraite avant le jour, le Chef dût-il plutôt abandonner quelques Soldats acharnés à piller, pour ſauver le reſte : car c'eſt ce qui rend, le plus ſouvent, le retour des expéditions malheureux. C'eſt pourquoi, lorſqu'un Commandant dans une affaire, a fait annoncer ſa retraite par le mot de ralliement, & par le ſon de la caiſſe, il vaut mieux perdre quelques Pillards, que de s'expoſer par un retard, à perdre une Troupe dont ſa prudence & ſa conduite doivent répondre. Ces ſortes de deſordres ſont preſque toujours inévitables dans des attaques & des ſupriſes de Villes ou de Villages. Un Colonel ne peut les punir avec trop de rigueur ; ſans quoi

les Soldats inſtruits que tel de leurs Camarades, a fait un bon butin, en abandonnant ſa Troupe, & n'a point été puni, en font de même à la premiere occaſion. Un Chef, ſoit en marche, ſoit dans une expédition, ſe trouve, par cette tolérance, abandonné de ſes Gens & à la merci de l'Ennemi; ce qui a fait dans les commencemens, le malheur de quantité de nos Détachemens. Mr de Graſſin qui en connoiſſoit les conſéquences par expérience, ne manquoit jamais de faire conduire au Grand-Prévôt, ou de faire paſſer par les armes, lorſqu'il étoit trop éloigné de l'Armée, les Soldats ou les Cavaliers qui quittoient leur Troupe dans une action ou dans une marche, pour

aller

aller butiner. Ces exemples de rigueur étoient très-néceſſaires dans nos premieres campagnes, pour établir la diſcipline dans un Corps, qui, par ſa compoſition & par ſa poſition en avant, ſe ſeroit livré aux brigandages les plus affreux.

Mr de la Morliere fut obligé d'en uſer de même dans l'Iſle de Cad-San, pour réprimer les deſordres où l'abondance de cette Iſle avoit jetté ſon Régiment. L'avidité du gain a encore produit le même effet les jours de bataille, malgré toutes les précautions des Commandans, ce qui nous a empêché de faire des coups brillans ſur les Ennemis pendant leurs retraites. Tous nos Cavaliers & tous nos Fantaſſins abandonnoient leurs pi-

quets pour ſe débander après le bagage ; tandis que les Officiers reſtoient ſeuls incapables de rien entreprendre : la ſuite d'un pareil deſordre, étoit qu'il nous falloit cinq ou ſix jours pour raſſembler les Régimens diſperſés : les uns étoient à boire au camp avec leurs Camarades ou leurs Parens. Les autres à vendre dans l'Armée ou dans les Villes & les Villages des environs, les effets qu'ils avoient pris. On ne peut donc oppoſer à ce manque de diſcipline, des punitions trop ſéveres ; le ſervice du Roi & l'honneur du Chef & du Corps y ſont trop intéreſſés. Mais cette réforme n'eſt point l'affaire d'une campagne, dans un nouveau Régiment levé à la hâte. Il faut pluſieurs

années pour le purger des Vagabons & des mauvais ſujets dont il s'eſt infecté néceſſairement pour être plutôt ſur pied.

Il n'y a point de projets hardis qu'un Parti d'Infanterie bien conduit ne puiſſe former & exécuter, & ſur-tout dans un Païs de bois. On ſçait avec combien de ruſes & de précautions Mr de la Croix fit une courſe très-longue avec une petite Troupe à pied, pour enlever un Prince d'Allemagne ſon Epouſe, ſon Fils, & ſes Equipages; ce qui lui réuſſit avec ſuccès, ainſi que ſa retraite. Mais ces ſortes d'exécutions lointaines ne ſont heureuſes qu'autant qu'elles ſont conduites avec un grand ſecret. C'eſt pourquoi lorſqu'un Chef veut entrer bien avant dans le

Païs ennemi, il ne ſçauroit trop apporter d'attention à ſe pourvoir de tout ce qui peut contribuer au ſuccès de ſon entrepriſe. Son Détachement doit être compoſé de Soldats forts & vigoureux, pour être en état de ſoutenir la fatigue de la marche, des veilles, & quelquefois la diſette des vivres. Il a ſoin de conſulter ſa Carte, & de remarquer ſa route, de concert avec ſes Guides, afin de ne point tomber dans l'inconvénient d'être trompé dans ſon calcul par une mauvaiſe ou par une ancienne Carte, qui place un Village, une Ferme, un Bois, un Pont, une Riviere où ils ne ſont point, & où peut-être ils étoient autrefois. On a trouvé quantité de ces erreurs dans la derniere

guerre. On ſçait de quelle conſéquence cela eſt pour un Parti qui doit avoir toutes ſes heures comptées, tant pour le moment de ſon exécution, que pour celui de ſon retour. Il faut être bien certain auſſi de la diſtance du chemin, afin de la partager également ſelon les endroits où l'on veut ſe repoſer le jour. Et lorſque les lieux, les ſituations & les diſtances marquées ſur la Carte ſe trouvent conformes aux connoiſſances & aux rapports des Guides, on ne riſque point de tomber dans des erreurs en réglant le pas de ſa marche ſelon que les lieuës ſont plus ou moins fortes, & ſelon la longueur des nuits. Tout ce détail eſt une affaire de calcul dans lequel il faut néceſſairement entrer; autre-

ment un retard, une avance; une méprise de lieu, de chemin, peut faire manquer une entreprise ; mais principalement le défaut de secret. Aussi un Chef doit-il, par une sage précaution, faire courir le bruit qu'il va d'un côté tout opposé à celui où il médite d'aller ; & effectivement il en prend le chemin, afin de tromper non-seulement les gens du Païs, mais même ceux de sa Troupe & ses Guides. Il ne consulte ces derniers, & ne leur dit son intention sur les endroits où il veut passer, que lorsqu'il est en marche, & assez éloigné pour leur ôter le moyen de parler à quelqu'un. Il les fait garder à vûë, sans cependant paroître se défier d'eux. Il faut même leur donner une part, ainsi

qu'aux Eſpions, dans toutes les priſes qu'on fait; c'eſt à quoi ne manquoient pas les anciens Partiſans des guerres du Regne précédent. Auſſi trouvoient-ils quantité de ces ſortes de gens qui leur faiſoient naître des projets, & leur en facilitoient l'exécution. Cela étoit devenu un métier pour les Flamands, les Liegeois, & les Habitans des bords du Rhin. La plûpart de ces Gens, après avoir conduit ſouvent des Partis, devenoient eux-mêmes très-bons Partiſans, & parvenoient dans la ſuite par leurs talens & par leurs actions, aux grades ſupérieurs.

Il eſt néceſſaire qu'un Détachement qui va à une expédition ſecrette, ſe muniſſe de pain, afin de ne point ſe faire décou-

vrir en allant en chercher dans les Villages. Mais comme il n'en peut porter aſſez dans une courſe de pluſieurs jours pour ſa ſubſiſtance, il uſe de toutes ſortes de précautions pour s'en procurer ſur les lieux. On détache ordinairement pour cela un Sergent ou même un Officier qui ſçait la langue du Païs, avec quelques Soldats de confiance, qui ont attention de ne point parler dans le Village, pour laiſſer ignorer de quel nation ils ſont; pendant que l'Officier ou le Sergent, tâche de faire croire aux Païſans, en parlant leur langue, qu'ils ſont de leurs Troupes. Autrefois même les Partiſans avoient toujours huit ou dix hommes déguiſés pour faire ces commiſſions, principalement lorſque

leurs habillemens étoient trop connus dans le Païs. Comme on a déja parlé de la maniere & des précautions dont on ſert pour tirer un raffraîchiſſement, il ſuffit de dire qu'il faut prendre garde que le Païſan, conducteur du chariot des vivres, ne parle avec les Guides, ni même avec les Soldats, afin qu'il ne ſoit point inſtruit de la route qu'on prend.

Rien ne tient contre une Troupe d'Infanterie qui ſurprend & attaque bruſquement ſon Ennemi, quelque ſupérieur qu'il ſoit, ſur-tout la nuit. Cent hommes peuvent donc tenter d'en battre, par ſurpriſe, deux ou trois cens. Il ne ſe rencontre, le plus ſouvent, dans ces entrepriſes, d'autres difficultés que

dans la retraite, qu'une Troupe à pied ne peut faire auſſi leſtement après une expédition que la Cavalerie.

On ne peut gueres ſe flatter d'enlever, à force ouverte, un poſte à la tête d'une Armée, quoique dans le voiſinage des vôtres, parce que certainement il a pourvu à ſa retraite ou à ſa ſûreté, par la vigilance, par la bonté du poſte, & par l'eſpérance d'un prompt ſecours; ſi ce n'eſt cependant dans les occaſions où l'on ſeroit bien informé de la négligence des Gardes & du Commandant; ou que l'on pourroit ſe faire introduire par des échelles ou des ſoutérains, en gagnant quelqu'un de la garde ou une Sentinelle, ou par le moyen des gens du Païs.

Un Général peut faire enlever des poſtes ennemis trop avancés, lorſqu'il eſt bien perſuadé que ſon Adverſaire ne les fera point ſoûtenir, par foibleſſe ou par d'autres raiſons qui l'obligent de ſe retrancher ſur la défenſive, & de ne rien engager.

Les poſtes en terre ſont plus ſuſceptibles d'enlevement que les Châteaux, Villes, Moulins, Tours, Ponts, &c. Auſſi voit-on ſouvent des Gardes avancées forcées & égorgées la nuit dans leurs redoutes; ce qui leur arrive rarement dans les endroits fermés de murs, ſi elles ne ſe laiſſent point ſurprendre: du moins ont-elles preſque toujours la vie ſauve, en ſe rendant, ſi elles ne ſont point ſécourues.

C'eſt ordinairement ſur les

poſtes établis pour la communication & éloignés des Armées, que le Chef d'un Parti d'Infanterie doit porter ſes coups, parce qu'ils ne ſont pas toujours ſur leurs gardes, & qu'il a le tems, après ſon exécution, de faire ſa retraite ſans craindre d'être ſuivi. Il a pour cet effet, la précaution d'arriver par un détour de quinze ou vingt lieuës, s'il le faut, en ſe muniſſant de pain, & en marchant toujours par la partie oppoſée à l'armée Ennemie. Lorſqu'il arrive à une lieuë ou deux du poſte qu'il médite d'enlever, ſoit petite Ville ou Bourg, ſoit Village ou Château, il envoie de jour un Eſpion reconnoître s'il n'y a point de bois, de jardin, de maiſon ou de foſſé, proche de la porte, ou de bre-

che à la muraille; de quel côté elle eſt plus baſſe, s'il y a de l'eau dans les foſſés, en quel endroit il y en a le moins, où ſont placés les Gardes, les Sentinelles; à quelle heure s'ouvrent les portes, de quelle façon & avec quelles précautions; ſi la Garniſon ne doit point ſortir bientôt pour eſcorter un convoi pour quelque lieu. Enfin c'eſt le métier de l'Eſpion de tirer toutes ces connoiſſances adroitement, ſans paroître trop ſuſpect, par la confiance que l'éloignement donne naturellement à l'Ennemi. Il ſeroit bon auſſi d'avoir quelqu'un de l'endroit, pour être encore plus ſûr de la ſituation de toutes ces choſes, qu'il faut même abſolument ſçavoir avant de marcher à l'entrepriſe.

Sur le rapport de votre Eſpion ; vous ſortez à l'entrée de la nuit du bois ou de tout autre lieu où vous étiez caché, pour venir vous embuſquer à une portée de fuſil du poſte ; avec l'attention, ſi vous rencontrez quelqu'un, de vous en ſaiſir & de le bien garder. Si vous vous décidez à eſcalader, vous placez votre Troupe dans une maiſon ou dans une Ferme à l'écart, d'où vous avez bien ſoin de ne laiſſer ſortir perſonne ; & vous ramaſſez toutes les échelles & les autres machines qui peuvent ſervir à monter, ſi vous n'avez eu la précaution d'avance d'en faire raſſembler dans un endroit ſecret, la quantité qu'il vous en faut. Il faut ſuppoſer que votre Eſpion ait bien jugé à vûe d'œil

de la hauteur du mur ou de la brêche ; car presque toutes les Escalades se manquent parce que les échelles se trouvent trop courtes ou trop foibles, lorsqu'on est au pied de la muraille. Mais vous vous informez aux gens de la maison de la situation de tout, de la distribution des Gardes, des Sentinelles, des momens des rondes & des patrouilles Ennemies, du logement du Commandant & de la Troupe. On peut même, de gré ou de force, se faire conduire par un Païsan jusqu'au lieu de l'escalade, une heure avant le jour. Vous laissez une petite Garde dans la Ferme, pour empêcher que personne n'en sorte, laquelle vient vous rejoindre après l'exécution. Ensuite vous

marchez, dans le plus grand ſilence, vos échelles à la tête. Ayez l'attention, ſi cela ſe peut, de vous préſenter à l'endroit du mur où il n'y a point de Sentinelle, afin de vous gliſſer le long juſqu'à la partie que vous voulez attaquer. Par ce moyen vous pouvez éviter d'être vû ou entendu, en ne paſſant pas le foſſé vis-à-vis de la Sentinelle. Et comme le coup de fuſil & l'alerte de cette derniere, pourroit attirer au lieu de votre attaque, la Garde de la porte la plus prochaine, ainſi que cela ſe fait ordinairement, vous faites faire une fauſſe attaque à cette porte, par une petite Troupe, pendant que vous eſcaladez; mais ſeulement dans le cas où vous feriez découvert. Auſſi-tôt que vous

êtes

êtes arrivé au pied de la muraille, vous plantez vos échelles, dont vous faites tenir le pied par des Soldats, pour les affermir d'avantage. Vous devez avoir destiné auparavant un certain nombre de Braves, avec un Officier ou un Sergent, pour monter les premiers; la bayonnette au bout du fusil dans une main, & de l'autre tenant l'échelle. Si vous êtes assez heureux pour que la Sentinelle soit endormie, ou qu'elle soit à se promener en dedans du rempart, de sorte qu'elle ne vous apperçoive que lorsque vous êtes sur le haut, vous en êtes quitte pour un coup de fusil, & la moitié de votre Troupe a le tems de monter, avant que les Gardes soient seulement éveil-

lées. Alors vous marchez à mesure que le reste de vos Gens monte. La plus grosse partie va au logement de la Troupe & du Commandant Ennemi ; le reste s'empare des Gardes & des Portes, que vous ouvrez à ceux que vous avez laissés pour faire la fausse attaque. Mais il faut toujours avoir plusieurs échelles pour monter plus de monde à la fois, afin d'être en état de repousser l'Ennemi, si vous étiez découvert par la sentinelle, avant d'être parvenu au pied du mur.

L'hyver de 1741, Mr le Comte de Saxe fit escalader la Ville de Prague, sans trouver d'Ennemis sur le rempart, qu'une Sentinelle, qui tira son coup de fusil, & cette grande Ville fut

emportée dans un moment.

Mais lorſqu'un foſſé plein d'eau environne & bat le pied de la muraille, elle eſt bien plus difficile à eſcalader, parce qu'il faut abſolument ſçavoir la quantité d'eau & de bouë qu'il y a dans ce foſſé, afin de ſe munir d'échelles aſſez longues, qu'on ne peut paſſer qu'avec bien de la peine, & ſans faire du bruit dans l'eau.

Un Parti des Troupes de la Reine de Hongrie pendant le dernier ſiége de Bruxelles, ſurprit la petite Ville de Wilvorde, en ſe gliſſant dans l'eau le long d'une Digue & d'un Pont; tua un Capitaine & quelques Soldats du Régiment de Graſſin, qui n'eurent pas le tems de gagner le Château où il y avoit

un Détachement de l'Armée. Il eſt vrai qu'un jeune Lieutenant de la Garniſon de ce Château ſe trouva endormi avec ſa Troupe, dans le moment que l'Ennemi eſcaladoit le mur qui étoit bas proche de la Porte où cet Officier étoit de garde.

On doit encore faire attention que la plûpart des murailles des petites Villes, Bourgs ou Châteaux, ſont ſéches, & par conſéquent, auſſi hautes en dedans qu'en dehors, & auſſi difficiles à deſcendre qu'à monter; ce qui fait que les Garniſons y font des échafaudages de diſtance en diſtance dans les angles & dans les Tours, pour y placer leurs Gardes & leurs Sentinelles, qui voyent par ce moyen, ſur les foſſés & dans les environs.

Lorſqu'il ſe rencontre trop de difficulté à eſcalader un Poſte, il faut tenter de le ſurprendre, en s'embuſquant dans un Bois, dans un Jardin, dans une Maiſon, ou derriere une Haye. A une portée de piſtolet de la Porte, vous placez encore une petite Troupe en avant, ventre à terre, qui ſe cache, autant qu'elle le peut, pour donner promptement dans cette Porte, auſſitôt qu'elle eſt ouverte, en tirant & en tuant tout ce qui veut ſe mettre en défenſe; pendant que le reſte de la Troupe arrive bien vîte, & s'empare de la Porte & du Poſte, en ſe mettant en bataille ſur la Place. Mais ſi vous étiez informé que l'Ennemi fit faire des découvertes le matin, avec toutes les précautions qui

s'obſervent dans une Place de guerre, c'eſt-à-dire, en fermant la Porte pendant qu'on baiſſe le Pont-levis, ou qu'on ouvre la Barriere, il faudroit vous embuſquer aſſez loin pour n'être point rencontré par les Soldats ou par les Cavaliers de découverte; avoir un Chariot chargé de paille ou de foin, avec un de vos Soldats déguiſé en Payſan, qui parle la langue ou le patois du Païs, pour le conduire. Vous pouvez cacher pluſieurs de vos plus braves Soldats avec leurs armes dans le Chariot, ou les faire ſuivre le Chartier, auſſi traveſtis en Payſans & en Payſannes, avec des panniers ou autres choſes dans leurs mains, pour faire croire qu'ils vont vendre des denrées, ayant leurs

épées nues ou bayonnettes ſous leurs habits. En arrivant ſur le Pont, ou ſous la Porte, le Chartier doit avoir attention de faire donner une de ſes rouës contre une borne ou contre la muraille, de façon que les chevaux ſoient arrêtés & ne puiſſent aller en avant. Alors vos Soldats déguiſés tombent ſubitement ſur les armes de la Garde, s'ils ont leur belle, en commençant d'abord par tuer la Sentinelle. Et ſi, au contraire, les Soldats de garde ſe trouvoient proche de leurs fuſils, ſoit à la Porte, ou dans le Corps-de-garde, les vôtres les ſurprennent en ſe jettant deſſus à coups d'épée & de bayonnette, & les égorgeant, s'ils réſiſtent; pendant que votre Troupe accourt promptement,

aussi-tôt qu'elle voit le Pont ou la Porte engagés par le Chariot. Ces sortes de surprises s'exécutent plus facilement un jour de Foire, dans le tems de la moisson, ou le matin dans un grand brouillard.

On dit que le vieux la Croix usa d'un plaisant stratagême pour surprendre une petite Ville où plusieurs Villages circonvoisins venoient en Procession un certain jour de l'année. Il déguisa ce jour-là un nombre de ses Soldats en Paysans & en Paysannes; trois avoient des Surplis & des Bonnets quarrés; un autre portoit la Banniere, & tous étoient armés de deux pistolets cachés sous leurs habits. Mr de la Croix embusqué proche de cette Ville, mit le matin

ſa proceſſion en marche, qui arriva en chantant à la Porte, ſe jetta ſur la Garde le piſtolet à la main, la diſperſa, s'empara de la porte & des armes. Mr de la Croix arriva auſſi-tôt qui prit le Poſte & la Garniſon ſans réſiſtance.

Les Villes ou les Châteaux où il n'y a qu'une ſimple Porte, ſans herſes ni barrieres, ou autres ouvrages avancés pour en défendre l'approche, peuvent être emportés facilement de vive force, par le moyen des haches ou d'un pétard. Il en eſt de même des murailles baſſes, qui ne ſont point flanquées de baſtions ou de tours.

Les Poſtes qui ſont en terre s'enlevent en les attaquant bruſquement de tous côtés, & en

faiſant pluſieurs fauſſes attaques pour faire réuſſir la véritable. Mais les Tours, les Moulins, les Clochers, ſont de ſi petite conſéquence, par le peu de monde qu'ils peuvent renfermer, qu'on ne penſe à les enlever que lorſqu'ils ſont ſur une communication, ou qu'ils incommodent un défilé ou un paſſage de vivres. Pour lors on les prend, ſoit par menaces, ſoit en mettant le feu la nuit à la porte avec de la paille, qui étouffe ceux qui ſont dedans, par la fumée, & les contraint de ſe rendre à diſcrétion. On peut encore l'Hyver, pendant les gêlées, enlever les Poſtes qui n'ont d'autres défenſes que l'eau; mais il faut bien ſçavoir avant ſi l'Ennemi n'a pas la pré-

caution de faire casser la glace tous les jours, à quoi il manque rarement.

Il est certain que l'enlevement de tous ces Postes est de très-grande conséquence pour l'établissement des contributions, pour la sûreté des Partis, & pour interrompre les communications qui couvrent les convois des Ennemis.

Un Officier qui va à la guerre ne doit point se rebuter d'avoir une grande riviere entre lui & le Païs où il veut faire des courses. Il ne s'agit que de bien prendre ses dimensions; pour y parvenir, après avoir bien consulté sa Carte, il envoie de l'autre côté des Espions pour sçavoir la position & la situation des Postes ennemis; leur dis-

tance à la riviere : car on sent bien qu'il n'entreprendroit pas de passer un fleuve en face d'une Armée ; mais seulement lorsqu'elle est au-dessus ou au-dessous obligée d'abandonner une partie de son Païs pour couvrir l'autre. Il a soin de faire reconnoître un passage commode, d'où il puisse entrer secretement dans le Païs par des sentiers couverts. Il ne faut point pour ces sortes de courses, de gros Détachemens ; cent ou cinquante hommes tout au plus suffisent, sans Cavalerie ; & comme on ne peut être plus de deux jours dans une pareille expédition, sans courir les risques d'être coupé dans sa retraite, chaque Soldat doit avoir du pain pour trois ou quatre jours, afin de

n'être point découvert en s'en faiſant donner dans le Païs.

Lorſque vous êtes convenu avec vos Eſpions, de l'endroit où vous devez paſſer le fleuve, vous vous y tranſportés la nuit, & le paſſez avec le plus grand ſilence, & le nombre de bâteaux ſuffiſant, pour que votre Troupe n'y ſoit point trop preſſée. Vous devez y avoir pourvu en en faiſant venir de pluſieurs endroits la nuit, au lieu marqué pour le paſſage; car dans le cas où vous ſeriez obligé de faire une retraite précipitée, il arrive le plus ſouvent, que vos Soldats, pouſſés trop vivement par l'Ennemi, ſe jettent tous pêle-mêle, & avec crainte, dans les mêmes bâteaux, qui coulent à fond par la trop grande

charge. Si, par prudence, vous ne vous ſervez point des Bateliers du Païs pour vous paſſer, vous ne pouvez néanmoins vous diſpenſer d'en prendre quelques uns pour connoître la riviere & guider les Soldats conducteurs des bateaux. Il eſt bon auſſi, par prévoyance, de laiſſer en deça de l'eau, un Sergent de confiance avec dix hommes, pour favoriſer votre retraite, & pour ſecourir, avec des bateaux & des Bateliers, qu'il a toujours prêts, ceux des vôtres qui ſeroient en danger de périr, & pour empêcher auſſi les Gens du Païs de paſſer & d'aller avertir les Ennemis de votre paſſage. En arrivant de l'autre côté du fleuve, il ne faut point aborder ſans préalablement mettre à ter-

re une Patrouille pour battre & fouiller, à une portée de fusil, tous les environs de votre descente, crainte de surprise & de trahison de la part de vos Espions. Après quoi, avant de partir pour entrer dans le Païs, vous laissés un Officier & trente ou quarante hommes, avec les Bateliers pour garder les bateaux, lesquels, par précaution, les attachent les uns à côté des autres, comme si l'on vouloit faire un pont, les pointes cependant tournées contre terre, afin que la Troupe revenant en confusion, puisse entrer dedans & communiquer plus promptement d'un bateau à l'autre. Comme le courant les jetteroit aisément à terre par le flanc, il faut affermir le premier opposé

au courant, avec des pieux & des cordes, de façon qu'il tienne les autres au-deſſous de lui en reſpect, préſentant les pointes au rivage : l'on ſuppoſe que le Commandant a fait reconnoître un lieu commode & caché pour ſa deſcente, & à couvert de la grande rapidité de l'eau. Il faudroit qu'une ſeule corde ou deux tout au plus, tinſſent tous les bateaux, afin de ſe laiſſer aller plus promptement à l'eau dans un cas preſſant. L'Officier reſté à leur garde, a toujours ſur terre une Sentinelle, ſoit ſur un arbre, ſoit ſur le rivage, s'il peut découvrir d'aſſez loin pour n'être point ſurpris. La nuit, s'il ne veut point hazarder des Patrouilles, il tient ſes bateaux à une diſtance convenable du

bord,

bord, pour ne point craindre l'Ennemi, tenant continuellement une partie de sa Troupe alerte, & les Bateliers distribués sur les bateaux à tout événement. S'il découvre ou qu'il apprenne par un Exprès ou par les coups de fusil, que la Troupe soit attaquée dans sa retraite, il se place de façon qu'il puisse par son feu la protéger, en montant sur les bateaux, qu'il fait avancer près du bord pour la recevoir. Enfin lorsque vous avez pris toutes vos précautions pour la retraite, vous vous faites conduire dans le Païs par vos Guides & par vos Espions, dans les chemins les plus couverts, en dirigeant votre marche sur l'objet à qui vous en voulez. S'il y a plusieurs postes établis pour la communica-

tion ou pour la garde de quelque Magazin, il faut toujours tenter d'enlever celui dont la perte peut porter plus de préjudice à l'Armée ennemie; parce que ces ſortes d'expéditions au-delà des rivieres, ne ſe recommencent pas ſouvent impunément. Vous faites un plan d'attaque, ſelon les avis que vous avez. Si c'eſt un poſte de Cavalerie qu'il faut enlever de préférence, parce qu'il y a plus à gagner, vous en avez bon marché s'il eſt dans un Village ouvert. Mais il faut être bien informé des Ecuries où ſont les chevaux, du logement des Officiers & des Cavaliers, & du lieu où ſont les Magazins, ſoit de foin, ſoit de paille. Alors en arrivant, vous commencez par

placer une partie de votre Troupe en bataille ſur le chemin par où l'Ennemi pourroit recevoir du ſecours, & pour arrêter les Fuyards ou ceux qui voudroient aller porter l'allarme aux autres quartiers. Vous envoyez un certain nombre de Soldats pour prendre les chevaux, pendant que vous entrez avec le reſte de votre Troupe, dans le Village & dans les logemens des Officiers & des Cavaliers, en ne tirant qu'autant que vous avez affaire à une Troupe nombreuſe, ou qu'elle veut ſe raſſembler & faire réſiſtance. Votre coup fait le plus promptement qu'il eſt poſſible, vous ramenez les Officiers, les chevaux, les bagages & les Cavaliers, que vous faites paſſer devant avec une bonne

escorte ; & préalablement un Exprès & un Guide à cheval, pour aller avertir l'Officier de Garde aux bateaux, de votre retour & de votre capture ; & de faire avancer à son bord par le Sergent, les bateaux les plus grands qu'il peut trouver de l'autre côté de la riviere, pour passer les chevaux. Ensuite après avoir rassemblé votre Troupe, vous mettez le feu aux magazins de fourrages, & suivez legerement votre prise, que vous faites embarquer aussi-tôt en arrivant. Mais si vous étiez suivi de l'Ennemi, & obligé de faire une retraite assez précipitée, pour n'avoir pas le tems d'embarquer vos chevaux, ou que vous n'eussiez pas de bateaux pour les transporter ; plutôt que

de les abandonner, vous faites deshabiller & monter trois ou quatre Nageurs de vos Soldats ſur les premiers, qu'ils font paſſer à la nage au-deſſous de vos bateaux, & les autres chevaux ſuivent d'eux-mêmes preſque toujours à la file. C'eſt une expérience reconnue par bien des Partiſans des anciennes guerres, qui ſe ſont ſervis utilement de cette façon pour repaſſer des rivieres avec leurs captures. Toutes ces entrepriſes formées au-delà des rivieres, ſont plus dangéreuſes dans la retraite que dans l'exécution ; parce que l'Ennemi étant éloigné de vous, & ayant une riviere devant lui, vit dans la ſécurité, & néglige toutes les précautions qui peuvent le garantir d'une ſurpriſe.

Dans la guerre de 1733, Mr de la Croix ayant paſſé le Rhin avec un Parti, fut ſuivi des Ennemis après ſon exécution, comme il ſe retiroit croyant gagner ſes bateaux, où il avoit laiſſé un Officier avec cinquante hommes. Cet Officier, pour plus grande ſûreté, ou par un mal-entendu, s'étoit rangé à l'autre rive du Rhin, ce qui fut cauſe du malheur de Mr de la Croix; car n'ayant pas trouvé ſes bateaux pour repaſſer, il fut fait priſonnier de guerre avec toute ſa Troupe, après s'être battu longtems.

On peut encore former & exécuter plus aiſément des projets contre l'Ennemi, lorſqu'il eſt ſéparé de vous par une riviere guéable en pluſieurs endroits,

comme la Meuſe & pluſieurs autres. Mais il faut être conduit par un bon Guide, & bien faire ſonder le gué à chaque pas; ſans quoi vous vous expoſez à faire périr votre Troupe, particulierement la nuit; on peut même, par précaution, quand le trajet eſt périlleux, faire ſuivre quelques bateaux au-deſſous, pour ſauver ceux qui s'écarteroient. Il faut auſſi néceſſairement laiſſer une Troupe à la tête du gué, qui ſe retranche le mieux qu'il eſt poſſible; ſans cependant maſquer l'entrée, pour favoriſer votre retraite; parce qu'il eſt certainement plus dangéreux de repaſſer de jour une riviere ſous le feu de l'Ennemi en défilant ſur un gué, qu'en ſe jettant dans des bateaux & en ſe laiſſant aller

au courant ; ces derniers, du moins, peuvent répondre, à coups de fusil, aux Ennemis, & avec autant d'avantage. Mais les premiers sont obligés de présenter le dos pour se retirer lentement, & tous leurs blessés sont noyés. Il faudroit donc faire porter par un bateau, ou par vos Soldats, une certaine quantité de fagots, pour faire, à la hâte, un retranchement à la tête de ce gué, qui vous protégeroit par son feu, jusqu'à ce que vous fussiez passés, ou qu'il fût forcé par l'Ennemi ; auquel cas la Garde en mettant le feu au retranchement, se jetteroit dans les bateaux pour se retirer.

Toutes ces précautions deviennent inutiles, lorsque vous faites votre retraite la nuit ; ce

qui doit être le plus grand objet d'attention d'un Chef, en faiſant uſage à propos du tems qu'il a pour ſon exécution & pour ſon retour. Lorſqu'il ſe trouve pluſieurs gués aſſez près les uns des autres, vous pouvez y faire paſſer & repaſſer votre Détachement par petites troupes, en leur donnant des inſtructions & un rendez-vous. Durant la campagne de 1747, les Pandours & les Huſſards de la Reine de Hongrie paſſerent la Meuſe dans une nuit au-deſſus de Liege par pluſieurs gués, attaquerent un de nos Régimens de Dragons, qui bordoit la côte, lui prirent pluſieurs hommes & pluſieurs chevaux; & après l'avoir mis dans le plus grand deſordre, ſe retirerent tranquillement par les mêmes chemins.

C'eſt l'occaſion qui doit faire naître des idées & des projets aux Officiers qui ſont à la guerre. La conduite & la valeur répondent le plus ſouvent du ſuccès. Il faut profiter des avis avec circonſpection, & ne point toujours enviſager les difficultés comme inſurmontables; autrement on reviendroit ſouvent de la guerre ſans avoir vû l'Ennemi; & il ſeroit inutile de demander au Chef d'un Corps des Détachemens pour aller en courſe avec carte blanche; cela ne ſerviroit qu'à ruiner le Païs & la Troupe. Pour avoir des avantures, il faut les chercher; on s'établit une réputation : ſi l'on n'eſt pas toujours heureux, on apprend à le devenir à force d'expérience. Le ſang froid dans

l'action, un esprit vif & fertile en ruses & en expédiens, sont des talens rares, mais bien essentiels pour ceux qui conduisent des Partis à la guerre.

Un Officier qui n'a d'autre objet particulier en allant en Parti, que de chercher les occasions de battre & d'incommoder les Ennemis, doit se regarder comme un Général à qui la Cour a donné carte blanche. Il a ses Espions, pour être instruit des différens mouvemens de l'Ennemi. Il cherche des positions avantageuses, tant pour la commodité de sa Troupe, que pour la mettre à couvert des surprises. Il fait éclairer ses marches, qui se font avec ordre & avec précaution. Il est lui-même son Intendant; il pourvoit à sa

ſubſiſtance; il tâche de ſurpren-dre ſon Ennemi, par des mar-ches, des contre-marches, des ruſes & des embuſcades. Il n'a pas beſoin d'ordre pour attaquer quand l'occaſion s'en préſente. Lorſqu'il remporte la victoire, il la rend complette, en pour-ſuivant vivement ſon Adverſaire qu'il acheve de ruiner. Il prend des Villes, des Châteaux, & même des Provinces entieres, qu'il n'abandonne que lorſqu'il eſt obligé de ſe retirer par les fatigues de la Campagne, ou par la crainte d'être coupé & atta-qué par un Ennemi ſupérieur. Enfin, c'eſt ſur lui ſeul que rou-lent tous les projets & toutes les opérations de ſa Campagne.

Les autres Partis qui vont à la guerre, ont ordinairement pour

objet, l'exécution des ordres & des projets du Colonel. Ils se conduisent selon leurs instructions, avec la réserve cependant de prendre sur eux tout ce qui peut aider au succès de leur expédition; parce qu'un Chef ne peut prévoir dans ses instructions tous les contre-tems & toutes les difficultés qui se rencontrent dans les entreprises même les mieux concertées. Il y auroit donc de la mauvaise volonté, ou bien peu de capacité dans un Officier qui suivroit une instruction à la lettre, & si strictement, que la besogne & le service en souffriroient. D'ailleurs, un Colonel peut avoir de faux avis sur le nombre, sur la marche, sur la position & la situation des Ennemis; c'est à

cet Officier à être ſur ſes gardes, en s'informant dans le Païs de toutes ces choſes.

Un Chef qui médite d'enlever un Poſte de Cavalerie ou d'Infanterie, ſoit dans un Village, ſoit ſur un chemin ou ſur le paſſage d'une petite riviere ou d'une gorge, ne ſçauroit avoir trop de connoiſſance du Païs, principalement des environs du terrein qu'occupent les Ennemis, de leurs retranchemens, de leur vigilance ou de leur négligence, des endroits & des ſentiers où vont ordinairement leurs Patrouilles; & enfin de toutes les précautions qu'ils prennent pour ſe garder. Pour cet effet, après avoir entendu tous les rapports & tous les avis de ſes Eſpions, il fait des de-

mandes exorbitantes de fourrage ou d'autres denrées, aux Communautés ou autres lieux circonvoiſins de ce Poſte, qui envoyent auſſi-tôt leurs Bourguemeſtres, Mayeurs ou Echevins, pour s'excuſer de les fournir, par l'impoſſibilité d'en trouver, ou de les conduire, à cauſe du voiſinage des Ennemis, qui ne le leur permettroient pas. Lorſque vous tenez ces Gens-là, vous les interrogez ſans affectation, en les menaçant toujours beaucoup d'exécution militaire, s'ils ne fourniſſent pas. Si quelqu'un d'eux vous paroît plus intelligent & plus inſtruit que les autres, vous le prenez à part, & tirez de lui, par écrit, toutes les inſtructions néceſſaires pour votre expédition, en lui pro-

mettant de remettre à ſa Communauté les demandes que vous lui avez faites, ſi tout ce qu'il vous a dit eſt vrai ; & au contraire, de le faire pendre, s'il n'a pas dit la vérité. Dans le cas même où vous auriez encore beſoin de quelques particularités pour votre entrepriſe, vous pourriez vous ſervir de cet homme, ſi vous aviez aſſez de confiance en lui, en le menaçant de brûler ſa Maiſon, ſon Village, & de faire pendre ſes Camarades, que vous gardez, s'il vous trahit. Il peut exécuter ſa commiſſion, ſans paroître ſuſpect, comme étant du Païs, en revenant pour rendre réponſe à ſa Communauté des demandes qu'on lui fait, pendant que ſes Camarades reſtent en ôtage chez vous.

vous. Enfin, vous voyez ſi tous les propos de ce Païſan ſe trouvent conformes aux rapports de vos Eſpions ; car il ne faut pas toujours entreprendre ſur les ſimples avis de ces derniers, qui, le plus ſouvent, ne ſçavent ce qui ſe paſſe chez les Ennemis qu'indirectement, en queſtionnant les Gens du Païs, ſans oſer voir par eux-mêmes ; parce que tout l'or du monde ne peut les aveugler ſur les riſques qu'ils courent continuellement, principalement les nôtres. Car il ſuffit qu'un homme de mauvaiſe mine & ſans aveu, parle François dans un camp Autrichien ou Anglois, pour être pendu ſur le champ, ſans aucune autre information. C'eſt pourquoi les Liégeois n'oſoient aller vendre

leurs denrées au camp des Ennemis, sans avoir une bonne attestation de leur Curé & des Mayeurs, de leurs vie & mœurs. Il n'en est pas de même de nous, qui surprenons impunément tous les jours, dans nos postes & dans le camp, quantité d'Espions. Lorsqu'on en reconnoit quelqu'un, ils en sont quittes pour rester quelque-tems entre les mains du Prévôt; un rien les fait relâcher. Il m'est arrivé d'en arrêter un en Baviere jusqu'à cinq fois, faisant ses fonctions, & qui a toujours été renvoyé des prisons du Général.

Les Sauves-Gardes servent encore d'Espions lorsqu'on les souffre trop près de ses postes: Une des nôtres fit enlever un Parti de Hussards Ennemis

en 1746, dans une Ferme où elle avoit été un certain tems.

Lorſqu'un Colonel a bien pris toutes ſes dimenſions avec ſes Officiers, ſes Eſpions & autres, pour faire réuſſir l'entrepriſe qu'il a projettée contre le poſte Ennemi, il fait partir en différens momens, par différens chemins, & en différens jours, pluſieurs Détachemens d'Infanterie & de Cavalerie, ſelon le terrein & la Troupe à qui il a affaire; en donnant une inſtruction par écrit au Commandant de chaque Troupe, pour leurs beſognes & pour leur réunion. Il ôte, par cette manœuvre, aux Ennemis, le ſoupçon que pourroit leur donner la marche d'un gros Détachement, s'ils en étoient informés. Il a ſoin prin-

cipalement de faire partir devant, la Troupe destinée à s'embusquer sur le chemin de la retraite des Ennemis; car elle doit être postée une heure au moins avant l'attaque. Il est de l'honneur & de l'intérêt d'un Colonel de ne point échouer dans ses premieres entreprises, pour donner le bon ton & la réputation à son Corps, qui acquiert certainement une supériorité sur l'Ennemi, par les premiers avantages qu'il emporte sur lui.

Il faut attaquer en force pour ne point manquer son coup, & surtout l'embuscade doit être assez forte pour arrêter tous les efforts que les Ennemis tenteroient de faire pour s'ouvrir un passage. Si c'est par la plaine, vous leur opposez une nombreuse Cava-

lerie; ſi c'eſt par un bois, un pont, ou un autre défilé, il eſt bien plus facile de leur fermer la retraite avec une bonne Troupe d'Infanterie placée à propos & avantageuſement. Il ne s'agit que de ſçavoir, lorſqu'il y a pluſieurs chemins, par lequel l'Ennemi ſe retirera ; c'eſt l'affaire de vos Courreurs. Le premier de vos Détachemens arrivé au rendez-vous général attend les autres ; & lorſqu'ils ſont tous raſſemblés dans la nuit, le Commandant du tout fait ſes diſpoſitions pour attaquer le poſte, ſelon la connoiſſance qu'il a de ſa ſituation, au petit point du jour ; mais il a attention préalablement, de calculer le tems qu'il faut à la Troupe qui doit s'embuſquer, pour arriver & pour ſe

placer à sa destination ; on doit même lui supposer quelque contre-tems qui peut lui occasionner du retard dans sa marche ; ce qui arrive ordinairement, & principalement la nuit. C'est pourquoi il faut lui laisser assez de tems pour prévenir ces inconvéniens ; car trop de précipitation feroit tout manquer. C'est ce qui arriva à Mr de Grassin durant la Campagne de 1744. Il avoit pris les dimensions les plus justes pour enlever un poste de Hussards à deux cens pas de la barriere de Tournay ; mais il manqua son coup, parce que la Troupe destinée à venir se placer entre la barriere & les Hussards pour leur couper la retraite, arriva trop tard, par quelque contre-tems, quoiqu'elle fût

partie bien avant les autres Troupes, ou parce que Mr de Graſſin marcha trop legérement à la tête de ſa Cavalerie, avec laquelle il chargea bruſquement les Huſſards ſur la chauſſée, qui ſe retirerent dans les ténébres ſur la Ville ſans aucun mal. Ce n'eſt qu'en coupant la retraite à un poſte, qu'on peut eſpérer de l'enlever entierement. Ainſi lorſque vous jugez que la Troupe commandée pour cet effet a eu le tems plus que ſuffiſant d'arriver & de ſe poſter, vous attaquez l'Ennemi avec toutes les précautions dont on a déja parlé, & vous le ſuivez aſſez vivement dans ſa retraite, pour le joindre au moment qu'il donne dans votre embuſcade. S'il s'obſtinoit, par l'eſpérance d'un prompt ſe-

cours, à se défendre dans son poste, ce qui n'arrive presque jamais, la troupe embusquée viendroit le prendre par derriere, & le mettroit entre deux feux; ce qui le détermineroit ou à mettre les armes bas, ou à se sauver comme il pourroit, dans le plus grand desordre & dans la plus grande confusion. Le Colonel doit avoir eu la précaution, après le départ des Troupes destinées pour son exécution, d'envoyer plusieurs Détachemens dans le Païs, pour donner de l'inquiétude aux autres postes Ennemis, qui auroient envie de venir secourir celui qui est enlevé, & pour marcher tous aux coups de fusil, si les premiers étoient attaqués dans leur retraite après l'expédition. S'il

étoit même bien informé que toutes ſes Troupes raſſemblées fuſſent ſuivies en force par les Ennemis, il ſe porteroit promptement au-devant avec tout ſon Régiment, en ne laiſſant dans ſon quartier qu'une garde pour les équipages, & en donnant avis au Général de ſa ſituation, qui pourroit lui envoyer quelques Compagnies de Grenadiers ou des Piquets de l'Armée.

CHAPITRE XVII.

Des occasions où les Troupes legeres peuvent faire des coups brillants, des enlevemens d'Equipages.

LES batailles, les marches, les fourrages & les convois, sont les occasions où le Chef d'un corps de Troupes legeres de douze ou quinze cens hommes peut faire des coups brillans; mais il faut pour cela que le Général de l'Armée le laisse maître de toutes ses actions & de sa conduite, & ne l'affoiblisse point par des Détachemens; auquel cas, lorsqu'il prévoit que les deux Armées, en

présence l'une de l'autre, ne tarderont pas à se choquer, il reconnoît sur sa Carte la position du camp ennemi, dont il s'instruit par le rapport des Prisonniers, des Espions & des Déserteurs, qu'il questionne beaucoup à ce sujet, principalement pour sçavoir si le gros des Hussards ennemis est à la droite ou à la gauche de leur camp. Il prie même son Général & les Officiers-Majors de l'Armée, de lui donner des connoissances sur tout ce qu'il veut sçavoir ; & en conséquence, il projette une irruption pendant la bataille, sur le bagage & sur le camp ennemi. Mais comme ces sortes d'entreprises ne s'exécutent qu'avec beaucoup de vivacité, il faut avoir pour cet effet une nom-

breuſe Cavalerie, afin de paſſer ſur le ventre aux premieres Gardes qui voudroient ſe raſſembler. Après avoir fait reconnoître les environs du côté du camp par lequel vous voulez entrer, & où il y a moins de Troupes legeres, vous allez la nuit qui précéde la bataille, par un long circuit, vous embuſquer à portée du bagage du camp des Ennemis, dans un bois ou autre lieu couvert, où vous laiſſez de l'Infanterie pour protéger la retraite de votre Cavalerie. Vous faites proviſion, avant tout, de matieres combuſtibles propres à mettre le feu promptement. Vous les faites diſtribuer à une partie de vos Cavaliers qui doivent attaquer les premiers. Comme ces ſortes d'expéditions vives

& hazardeuſes n'ont d'autre objet que de mettre l'allarme & de faire du mal à l'Ennemi, autant que le tems le permet, on ne doit point s'amuſer à butiner, parce que vous vous perdriez avec toute votre Troupe, ſans porter aucun préjudice aux Ennemis. Il faut contenir vos Cavaliers, en menaçant de faire pendre tous ceux qui auront pillé; car vous devez bien vous attendre à avoir la Cavalerie ennemie à vos trouſſes; ce qui fait qu'on tente & qu'on réuſſit rarement dans ces ſortes d'entrepriſes, depuis que les Armées de part & d'autre, ſont gardées par des milliers de Troupes legeres. Il n'eſt pas poſſible d'entreprendre pareille commiſſion avec de l'Infanterie, parce que

l'on ſent bien que le ſuccès n'eſt certain qu'autant que vous tombez dans un camp comme la foudre, & que vous vous retirez de même.

En 1745 on a vû à la bataille de Keſſeldorff, les Huſſards Pruſſiens ſe jetter dans le camp des Saxons, pendant qu'ils étoient aux mains avec l'Armée du Roi de Pruſſe, & s'emparer de leurs batteries placées dans le Village de Keſſeldorff, avec leſquelles ils tirerent ſur le flanc de l'Infanterie Saxone.

Il faudroit au moins deux mille chevaux de Cavalerie legere pour faire ces irruptions, afin de pénétrer & d'attirer l'attention de l'Armée Ennemie; ſur-tout on doit faire enſorte de profiter d'un rideau, d'une gor-

ge, d'un chemin creux, ou d'un bois, pour arriver sans être apperçu. En entrant dans le camp, vous débandez une partie de votre Cavalerie, qui se répand de tous côtés, en portant le feu dans les tantes, les magazins, les caissons, les équipages & les baraques de Vivandiers, & se retire légerement au premier son de la Trompette. Pendant ce tems-là, vous envoyez une petite Troupe du côté où les Armées sont aux mains, afin d'être averti des mouvemens que les Ennemis voudroient faire pour vous couper ou vous tomber sur les bras; ensuite vous vous avancez, toujours en bonne contenance, avec le reste de la Troupe, pour soutenir la premiere, & la retirer lorsqu'il est

tems. Vous pouvez, par cette manœuvre, mettre une partie du camp Ennemi en feu & en une confusion qui se communique à l'Armée par la fuite des Valets, des Vivandiers, & par les flammes qui s'apperçoivent de loin, & inspirent souvent le desordre & la terreur aux Soldats, non-seulement par la crainte de perdre ce qu'ils ont, mais parce qu'ils croyent avoir l'Ennemi à dos : il y a mille exemples de cela. Aussi-tôt que vous voyez des Troupes, soit du camp, soit de l'armée, se rassembler pour vous charger, vous sonnez la retraite, que vous faites lestement sur votre Infanterie, principalement si vous avez affaire à des Hussards, en laissant des Troupes fraîches pour faire votre

tre

tre arriere-garde. Ces expéditions doivent ſe faire dans une demie heure, ou point du tout, par les obſtacles & les difficultés multipliées qui s'y rencontrent. Il n'y a même que le Général qui puiſſe les faire réuſſir, en y jettant la Cavalerie des Troupes legeres de ſon Armée; auſſi-bien elle ne lui ſert à rien un jour de bataille, puiſqu'elle ne peut entrer en ligne avec la groſſe Cavalerie, pour heurter les Eſcadrons ennemis, par la foibleſſe de ſes chevaux; à moins qu'elle ne ſoit en reſerve pour oppoſer aux Huſſars ennemis, s'ils vouloient auſſi tente une expédition ſur votre bagage & dans votre camp.

Dans la campagne de 1745 en Bohême, pendant le combat

de Sohr qui ſe donna entre les Armées combinées de la Reine de Hongrie & de Saxe, & celle du Roi de Pruſſe, le Colonel Eſterhaſy, avec quatre cens Huſſards & un Régiment de Ulans, entra dans le camp Pruſſien, prit les équipages du Roi, ſa Chancellerie, beaucoup de bagages & de priſonniers, & brula le camp d'un bout à l'autre; de ſorte que le Roi de Pruſſe fut obligé de loger ſes Troupes dans les Villages & ſous des baraques pendant dix jours.

Lorſque l'Ennemi, par précaution, renvoie ſon bagage ſur ſes derrieres avec une foible eſcorte, pour ne point s'affoiblir, on doit tenir la même conduite pour l'enlever; c'eſt-à-dire, battre d'abord l'eſcorte, ſi vous

êtes assez fort ; renverser & culbuter tout ce que vous ne pouvez pas emporter, qui devient la proie des Païsans ; ou autrement, détourner la tête de la colomne, & lui faite prendre tel chemin qu'on veut ; mais il faut avoir l'attention d'envoyer de petites Troupes pour empêcher les Valets de dételer & de se sauver ; parce qu'une seule voiture arrêteroit toute la file. Il est encore possible, quand on connoît le Païs, d'attaquer la nuit une colomne d'équipages, en se jettant sur ses parties les plus foibles & les plus éloignées du gros de l'escorte ; pendant que vos petites Troupes emmenent par des chemins à elles connus, autant de voitures qu'elles peuvent en détacher,

à la file les unes des autres.

Il eſt arrivé auſſi quelquefois que les équipages d'une Armée s'étant égarés dans une marche de nuit, par la faute des Guides & de l'Officier Commandant de l'eſcorte, ſe ſont trouvés au milieu de leurs Ennemis à la pointe du jour.

Les Anglois perdirent de cette façon une partie des leurs dans la campagne de 1743 ſur le Mein, en ſuivant, par mépriſe, un détachement du Régiment de Berchiny, qui, à la faveur de la langue & des ténébres, s'étoit introduit parmi l'eſcorte, & avoit fait prendre aux Conducteurs un chemin tout différent de celui qu'ils devoient tenir; ſans un contre-tems, qu'il eſt preſque impoſſible d'éviter

en pareille occaſion, même avec la plus grande circonſpection, nos Huſſards, par leur tromperie, auroient conduit toute la colomne des équipages de l'Ennemi à notre Armée.

Une Armée battue, ou qui ſe retire en deſordre devant une autre bien ſupérieure, eſt ordinairement plus occupée de ſa conſervation, que de celle de ſon bagage, qu'elle fait ſouvent marcher ſous une foible eſcorte, devant ou ſur les flancs, ou même derriere, dans un cas bien preſſant. C'eſt-là le moment où les Troupes legeres peuvent porter un grand préjudice aux Ennemis, & faire des priſes conſidérables, en attaquant des gens à qui leur défaite n'inſpire que la fuite, la confuſion & la

terreur ; qui vous livrent souvent des Corps entiers, sans aucune résistance.

Enfin, il y a quantité de coups importans à faire à la suite d'une Armée en déroute ; il ne s'agit que d'en chercher les occasions & de les saisir : il ne faut point de ruses ni de grands efforts d'imagination pour les trouver ; mais seulement beaucoup de conduite & d'attentiou à retenir sa Troupe, afin qu'elle ne se débande pas pour piller ; sans quoi vous vous trouveriez vous-même fort embarrassé & hors d'état de rien entreprendre. Il en seroit de même si vous laissiez aller tout votre Régiment en détail à la suite des Ennemis, ainsi qu'il est arrivé dans la derniere guerre après les batailles en flandres ;

parce que ces petites Troupes que vous envoyez ſéparément & ſucceſſivement les unes après les autres ne ſont occupées, dans ces circonſtances, qu'à faire leur butin particulier, ne pouvant rien faire de plus par leur foibleſſe.

Lorſque l'Ennemi, pour éviter l'embarras dans une marche ou dans une poſition hazardeuſe, envoye bien loin ſur ſes derrieres le ſuperflu de ſon bagage & ſes éclopés, il faut entreprendre de l'enlever, en faiſant reconnoître, par vos Eſpions, la ſituation du lieu où il eſt, les chemins par où vous pouvez y aller le plus à couvert, ſans rencontrer de poſtes; la force de la garde, ſa vg ilance ou ſa négligence. Comme une Ville ne

peut contenir dans ſes murs tous ces équipages & ces éclopés, ils ſont ordinairement dans les environs diſperſés le plus ſouvent ça & là, pour leurs commodités, ſous des tentes, dans des maiſons ou des granges de Païſans, & même dans les Villages les plus proches, ſe confiant dans l'éloignement des Ennemis, & dans la poſition de leur Armée qui les couvre. Le Chef de l'entrepriſe doit être bien inſtruit de toutes ces choſes, afin de ſçavoir où donner en arrivant. Il faut faire ces expéditions avec des Troupes à cheval, à cauſe de tous les riſques qui ſe rencontrent dans la retraite, qu'on ne ſçauroit faire aſſez legerement avec de l'Infanterie; excepté cependant dans

les cas où il faudroit forcer des retranchemens, des barrieres ou de mauvaifes murailles d'un enclos où feroit raffemblé le bagage des Ennemis. Pour lors fi votre expédition réuffit, vous ramenez vos gens de pied fur les chevaux de prife, afin de faire plus grande diligence. Vos Cavaliers ou vos Soldats ont foin, dans ces occafions, de fe munir de haches, pour brifer les fourgons & les coffres, & principalement pour rompre tous les obftacles qui pourroient fe rencontrer dans l'attaque. Alors vous vous mettez en marche à l'entrée de la nuit, avec de bons Guides, & toutes les précautions néceffaires pour cacher votre projet, & éviter la rencontre de quelques Détache-

mens ou de quelques Patrouilles des Ennemis : car votre coup ſeroit manqué, s'il vous falloit deux ou trois nuits pour arriver. Vous devez ſçavoir les lieux les plus cachés où vous paſſerez les jours, & faire prendre à votre Troupe du pain, de l'avoine & du foin ficelé, pour le tems que vous reſterez dehors. Vous pouvez encore, par une ſage précaution, faire partir devant vous un Eſpion, pour reconnoître les lieux de votre paſſage, & venir vous avertir, dans votre marche, en convenant d'un ſignal, s'il trouvoit un Parti ou un Poſte ennemi, que vous pouvez de cette façon éviter, en vous détournant & en prenant un autre chemin. Si, malgré tout, vous étiez aſſez malheureux pour aller

donner du nez contre, il seroit beaucoup plus prudent de faire ensorte de l'enlever & de vous retirer, que de s'obstiner à la poursuite d'un projet qui feroit infailliblement votre perte; ce qui arriveroit encore s'il vous désertoit quelque Cavalier, qui iroit informer les Ennemis de la force de votre Détachement, & du chemin que vous tenez. Une attention que vous ne devez point oublier, est de partager vos marches de façon que la derniere se trouve assez petite pour que votre Troupe ne soit point fatiguée pour attaquer, & puisse se retirer aussi-tôt son exécution faite. La derniere nuit que vous arrivez à une distance assez proche de l'Ennemi pour le surprendre, vous pouvez, si

vous avez aſſez de tems; envoyer encore reconnoître ſa ſituation, afin de ſçavoir plus ſûrement où porter vos coups. Enſuite vous partagez votre Détachement en pluſieurs Troupes, pour donner au petit point du jour, dans tous les endroits où eſt le bagage ennemi, en leur ordonnant de ſe retirer avec leurs priſes, au premier ſon de la Trompette, ſur le gros de la Troupe, qui doit être en bonne contenance vis-à-vis de la porte de la Ville, par laquelle pourroient ſortir les Troupes de la garniſon; ce qu'elles ſont rarement, parce qu'elles ignorent le nombre de leurs Ennemis, & que ſouvent l'exécution eſt preſque faite avant qu'elles ſoient raſſemblées pour ſortir. Du reſte

les Gardes du dehors aux équipages ſont ordinairement trop foibles pour vous arrêter, vous devez vous poſter de façon à paroître beaucoup plus nombreux que vous n'êtes, afin d'en impoſer à la garniſon, ſans cependant vous expoſer au canon de la place, s'il y en a, & être en même-tems à portée de tomber, avec votre corps de réſerve, ſur tout ce qui voudroit s'oppoſer à votre expédition. Pour n'être point ſurpris, vous envoyez de petites patrouilles à toutes les autres portes de la Ville, pour voir ce qui en ſort. S'il ſe trouve de la réſiſtance dans quelque maiſon ou dans quelque ferme où ſeroient retirés des gardes ou des éclopés, il faut tâcher d'éviter d'y mettre

le feu, afin de ne point répandre tout d'un coup l'allarme dans les environs, ce qui vous attireroit tout le Païs sur les bras, & toutes les Troupes qui pourroient s'y trouver. Votre principal objet doit être de prendre autant de chevaux que vous pouvez, & d'empêcher vos Cavaliers de trop s'échauffer à piller des hardes, par la difficulté de les faire cesser. Ce genre de butin ayant plus d'appas pour eux, ils se jettent bien plutôt sur les coffres & sur les valises que sur les chevaux; & il arrive de-là qu'ils écrasent les leurs à force de les charger d'effets, & ne sont plus en état de manœuvrer, ni de se retirer, s'ils sont attaqués dans leur retraite.

Lorsque vous jugez avoir eu

un tems plus que ſuffiſant pour faire votre capture, vous faites ſonner la retraite à tous vos Trompettes, en vous retirant effectivement par le chemin oppoſé à celui que vous avez deſſein de prendre, afin de tromper l'Ennemi, & en laiſſant un Officier avec une arriere-garde, pour attendre les moins diligens. Sitôt que vous êtes hors de la vûe de la Ville, vous reprenez votre chemin, avec l'attention auparavant de placer toute votre priſe au milieu de vous, & de voir s'il vous manque quelqu'un, ſans ralentir pour cela votre marche.

Comme vous ne devez plus être occupé dans votre retraite que de regagner promptement païs, il faut tâcher, s'il eſt poſ-

ſible, de faire legerement en un jour, le chemin que vous avez été obligé de faire, par précaution, en deux ou trois nuits; parce que l'Armée ennemie ne peut avoir eu aſſez-tôt avis de votre expédition, pour envoyer des Troupes aſſez promptement vous couper le paſſage. On ne peut mettre à vos trouſſes que de la Cavalerie; c'eſt pourquoi il faut toujours gagner les plaines du côté oppoſé à l'Ennemi, s'il y en a, afin de voir de loin, & de ne point tomber dans les embuſcades. Au reſte, ſi vous étiez atteint par une Troupe bien ſupérieure à la vôtre, vous avez la même reſſource qu'elle dans les jambes de vos chevaux. Vous faites gagner le devant à la vôtre avec les chevaux de priſe,

prise, pendant que vous restez avec une bonne arriere-garde, composée des chevaux vigoureux, pour arrêter les Ennemis les plus échauffés à vous suivre, & pour vous retirer lestement sitôt que leur gros est prêt à vous joindre. Vous faites faire souvent volte-face aux Cavaliers les mieux montés, afin de ralentir l'ardeur de ceux qui vous talonnent de trop près, & de conserver votre avance; car il est à présumer que vous devez avoir apperçu l'Ennemi d'assez loin pour avoir le tems de faire souvent cette manœuvre devant lui, avant qu'il puisse vous joindre en force. L'Officier qui conduit la Troupe avec la prise doit avoir l'attention, ainsi que son Guide, de chercher à met-

tre une riviere ou un ruiſſeau impratiquable entre lui & les Ennemis. Après avoir paſſé le pont, il aura la précaution d'y laiſſer une Troupe pied à terre, & d'envoyer un Maréchal-des-Logis ou un Brigadier, en avertir le Commandant de l'arriere-garde, afin qu'il ſe retire aſſez vîte pour n'être point ſerré ni culbuté dans l'eau par les Ennemis en paſſant ce pont, qu'il faut faire rompre ſur le champ à coups de haches, ou brûler ſi l'on en a le tems & les moyens, par les Cavaliers à pied. Cependant, vous partagez votre arriere-garde à droite & à gauche, pour faire un feu continuel ſur ceux des Ennemis qui ſe préſentent pour paſſer ou pour interrompre votre travail; après quoi

lorſque la Troupe eſt remontée à cheval, vous reſtez encore là quelque-tems pour amuſer l'Ennemi, l'empêcher de refaire le Pont, & donner le tems à votre priſe de gagner païs. Mais ſi le Pont étoit de pierre, & qu'il ſe trouvât tout proche une maiſon, ainſi qu'il arrive ſouvent, la Troupe à pied en tire vîte tout ce qui lui tombe ſous la main, principalement de la paille, qu'elle jette à l'entrée du Pont, en y mettant le feu auſſitôt que l'arriere-garde eſt paſſée, & l'entretenant le plus long-tems qu'elle peut, avec tout ce qu'elle trouve de combuſtible. Au défaut de cette reſſource, dont on n'a preſque jamais le loiſir de faire uſage, il faut néceſſairement faire tête

en deça du Pont, en y traînant vîtement un chariot, s'il y en a, ou en y tuant quelques hommes & quelques chevaux aux Ennemis, afin d'arrêter les autres, par la répugnance que la plûpart des chevaux ont naturellement à paſſer ſur les corps morts, principalement de leurs ſemblables & dans un défilé. Vous pouvez, par cette manœuvre, ſuſpendre un peu la courſe de l'Ennemi, & vous retirer grand train lorſqu'il paſſe en force. Enfin il n'y a pas de regles plus certaines pour faire une retraite devant une Cavalerie bien ſupérieure, parce que du moins vous ſauvez toujours une partie de la vôtre, & quelquefois le tout. Au lieu que ſi vous attendez l'Ennemi avec contenance

& avec fermeté, il vous accable tout d'un coup par ſon grand nombre, quelque prodige de valeur que vous puiſſiez faire. C'eſt le plus ou le moins de diligence qui rend les expeditions heureuſes ou malheureuſes.

Durant la campagne de 1742, un Corps de Huſſards Autrichiens, parti du camp de Prague, vint ſubitement, par une marche extrêmement rapide, piller & enlever tous nos bagages & nos éclopés, campés ſous les murs de Furth en Baviere, où il y avoit des Troupes commandées par un Officier Général; & la retraite de ces Huſſards fut auſſi heureuſe que leur exécution, par la célérité avec laquelle ils la firent.

Quand vous ſçavez que les équipages que vous voulez enlever, ſont parqués ſous le canon d'une Ville de guerre, & dans un Païs couvert, il faut, pour réuſſir, les attaquer avec de l'Infanterie, à onze heures ou à minuit; la raiſon en eſt que vous n'avez rien à craindre du canon ni de la Garniſon qui eſt couchée, & qui de plus ne feroit pas aſſez impudente d'ouvrir ſes portes la nuit pour ſortir. D'ailleurs, il eſt abſolument néceſſaire que votre coup ſoit fait avant le jour, afin de vous retirer ſans être vû de l'Ennemi : car quoique l'Infanterie puiſſe ſe porter à une expédition lointaine auſſi aiſément que la Cavalerie, il n'en eſt pas de même de la retraite.

Si vous voulez tomber ſur le bagage des Ennemis à l'heure que nous venons de dire, il faut aller vous embuſquer la nuit qui précéde celle de votre exécution, à une lieue ou deux, tout au plus, de la Ville. Vous ſortez de votre embuſcadeà dix heures du ſoir le lendemain, avec la précaution de bien vous aſſurer des Païſans que vous pourrez rencontrer chemin faiſant, pour n'être pas découvert. Lorſque vous arrivez au moment de l'expédition, vous avez grand ſoin de recommander aux Soldats de ſe retirer promptement au premier ſignal de la retraite, ſous peine d'être abandonnés; & pour leur indiquer un point de ralliement, vous laiſſez une Troupe à une certaine diſtance

de la Ville, qui allume un feu; où ils se retirent à mesure qu'ils ont fait leur capture.

Les Officiers, conducteurs des Troupes qui doivent attaquer, se portent, avec un grand silence, aux endroits où sont les Gardes & les chevaux de caisson & autres, comme les seuls objets de votre entreprise. Vous en postez d'autres à portée de les soûtenir. Une attention que vous ne devez jamais oublier, c'est d'avoir promis à votre Détachement que tout le butin de quelque espéce qu'il soit, seroit rassemblé bien exactement, ensuite vendu, & le produit partagé également entre les Soldats ou les Cavaliers; faute de quoi toutes vos Troupes se débanderoient dans les ténébres, pour

avoir part au butin, ſans pouvoir les contenir; & vous reſteriez ſeul avec vos Officiers.

A meſure que les chevaux de priſe arrivent, vous les faites ranger de côté, afin d'éviter la confuſion; & comme vous n'ignorez pas le tems & les difficultés qu'il y a à arracher une Troupe du pillage, vous annoncez un peu plutôt votre retraite par un grand bruit de tambour, qui vous attire de la place quelques volées de coups de canon au hazard; mais il n'eſt pas poſſible de ſe faire entendre autrement aux Soldats en pareille occaſion, parce qu'ils ne feroient point d'attention aux ſignaux. Quand vous avez attendu quelque-tems pour raſſembler votre monde, & faire

monter vos Soldats ſur les chevaux pris, vous vous retirez par la partie du Païs la plus oppoſée à l'Armée des Ennemis, & la plus à couvert de leur Cavalerie ; car vous n'avez preſque rien à craindre de leur Infanterie, par l'avance & par les détours que vous prenez. Il faut ſeulement vous défier des plaines que vous êtes obligé de paſſer.

Il eſt encore poſſible d'enlever des équipages derriere une riviere, ſoit au moyen d'un gué qu'on a reconnu, ſoit avec des bateaux, en faiſant paſſer les chevaux de priſe à la nage, ainſi qu'il a été dit.

Un Chef a auſſi des coups à faire ſur les flancs d'une Armée qui marche, en jettant de dif-

tance en diſtance le long des colonnes, des troupes de Cavalerie, qui en ont d'autres petites qui ſe gliſſent le long des haies, des ruiſſeaux, dans les chemins creux, & derriere les rideaux les plus près des Ennemis, ſans ſe faire voir. Elles tombent ſubitement ſur tout ce qui s'écarte de la colonne, comme Officiers-Généraux & autres, Patrouilles, Eclopés, Valets, Vivandiers & Maraudeurs, principalement quand il ſe rencontre des Villages à côté du chemin où paſſe l'Armée, elles vont ſe cacher à l'entrée pour ſurprendre ceux qui y viennent pour reconnoître, ou par curioſité, ou pour boire, pour achepter, pour marauder, ainſi qu'il arrive toujours. La nuit,

lorſque l'Ennemi entre dans ſon camp, & qu'il ſe débande pour aller au bois, à la paille, & à l'eau, ou que quelques Officiers & d'autres perſonnes ſans tente, ou par un mauvais tems, ſe mettent dans les maiſons ou dans les Villages à l'écart pour leur commodité, vos Troupes ne doivent point manquer d'être embuſquées d'avance dans les environs, pour profiter du moment favorable de faire capture d'hommes, de chevaux & d'équipages. Mais il faut remarquer que nous n'avons pas auſſi ſouvent de ces petits avantages, que les Huſſards ennemis, par le bon ordre & la diſcipline qui regnent dans les camps des Troupes Allemandes, & qui ne s'obſervent pas auſſi exactement

parmi les François, les Anglois, & les Hollandois. Une chose dans laquelle git encore la science & la ruse des petits Détamens qui voltigent de jour sur les aîles d'une Armée ennemie, est de ne point se retirer directement sur leurs Troupes lorsqu'ils sont poursuivis; mais d'attirer l'Ennemi assez loin pour qu'il puisse être coupé par les vôtres lorsqu'il veut regagner sa colonne. En effet, dans la derniere guerre nous avons perdu plusieurs fois, de cette façon, des piquets de Cavalerie trop échauffés à donner la chasse aux Hussards ennemis, qui venoient sans cesse inquiéter nos colonnes.

Les autres circonstances où vos petites Troupes peuvent faire des prises, c'est lorsque les

Valets indociles, ou les Vivandiers, veulent devancer la tête de l'Armée, pour arriver plutôt au camp, donnent dans leurs embuſcades; ou quand ils reſtent après l'arriere-garde pour boire dans un Village ou pour retirer une voiture embourbée ou caſſée.

S'il ſe trouve quelque grande Ville à portée du camp Ennemi, il fait bon le premier jour s'embuſquer ſur la communication, parce qu'il y a certainement une grande quantité d'Officiers, de Valets, de Vivandiers, qui vont en arrivant à la proviſion ou à leurs affaires particulieres. S'il y a un camp-volant à quelque diſtance de l'Armée, on ſe place pareillement ſur la communication de l'un à l'autre, pour in-

tercepter de petits convois ou des Couriers, dont les dépêches sont souvent interressantes pour votre Général. Ces enlevemens sur des communications éloignées de votre Armée, se font ordinairement par de petits Partis abandonnés à eux-mêmes, qui se rendent invisibles dans le Païs, en ne paroissant que pour faire leur coup. Ils passent le jour avec une Sentinelle sur un arbre, cachée à une certaine distance du chemin, pour découvrir & n'être point découvert. A l'entrée de la nuit, quand ils n'ont rien fait, ils sortent de leur embuscade pour se jetter dans une autre partie, où ils puissent faire capture. Lorsqu'ils sont obligés de passer dans un Village pour prendre des vivres,

il n'y entre que deux hommes en tâtonant, dont un, qui doit ſçavoir la langue du Païs, frappe à la porte du Bourguemeſtre ou du Mayeur, qui leur fait délivrer ce qui leur eſt néceſſaire, pour eux & pour leurs chevaux. Tout cela ne fait pas beaucoup de bruit, parce qu'une maiſon ou deux, tout au plus, ſuffiſent pour fournir un ſi petit rafraîchiſſement. Ils doivent ſeulement avoir l'attention de ne point parler leur langue, afin que les Païſans n'imaginent pas que c'eſt un Parti Ennemi ſi éloigné de ſon Armée. Quand ils marchent, ils ont toujours deux hommes en avant aux écoutes, afin d'éviter la rencontre de quelque Troupe, en ſe jettant de droite ou de gauche.

che. A la pointe du jour, il s'embusquent, ainsi qu'il a été dit, sur les passages les plus fréquentés pour arriver à l'Armée ennemie, avec la précaution auparavant de faire manger l'avoine à leurs chevaux, & de les faire boire ; ce qu'ils ne peuvent pendant le jour. S'il se présente une capture, comme un Officier-Général, ou un Courier avec une petite escorte, ou des équipages & d'autres choses, il faut tomber dessus si brusquement, que personne n'ait le tems de se mettre en défense, ni même de se sauver, si cela se peut ; & la prise faite & désarmée, se retirer le plus vîte qu'il est possible, jusqu'à la nuit, qu'on fait raffraîchir sa Troupe une heure ou deux dans un bois ou dans

un terrein éloigné du chemin. Enſuite on continue ſa marche legérement le reſte de la nuit, pour arriver à ſon Armée, avec la précaution de tenir les chevaux des Priſonniers par la longe ſans bride, & de faire donner à l'Officier ſa parole d'honneur de ne point s'échapper, & d'en empêcher les ſiens.

L'hyver de 1746 à 1747, un petit parti de Huſſards Autrichiens embuſqué ſur la chauſſée de Namur à Bruxelles enleva, de cette façon, Mr le Comte de B....., Lieutenant-Général des Armées du Roi, qui avoit renvoyé ſon eſcorte, croyant n'avoir rien à craindre dans cette partie.

On peut auſſi jetter de petits Partis d'Infanterie dans un Païs

de chicanne, qui ſe gardent par leurs précautions & par leur bonne conduite. Ils forment leurs embuſcades dans des chemins ſerrés, dans les bois, près d'un mauvais paſſage, ſur les bords d'une riviere navigable, pour arrêter les bateaux chargés d'effets & de munitions pour l'Armée ennemie, & même les barques publiques, où il y a ſouvent des Officiers & des équipages. Ils ne marchent auſſi que la nuit, & ne paroiſſent jamais deux fois de ſuite dans les mêmes endroits. Lorſqu'ils ſont ſuivis dans la retraite avec leur capture, ils prennent mille détours & mille faux-fuyans, pour faire perdre à l'Ennemi leurs traces & l'envie de les ſuivre.

Un Général ou un Colonel

en envoyant ainſi de petites Troupes à la guerre, a ordinairement pour objet l'enlevement d'un Bourguemeſtre, d'un Curé, d'une perſonne notable, d'un Courier ou d'un Eſpion; d'avoir des nouvelles des Ennemis, de faire brûler quelques Magazins derriere une riviere, un canal, ou enfin d'interrompre les communications de l'Armée ennemie au commencement & à la fin d'une campagne.

C'eſt communément un Maréchal-des-Logis ou un Officier intelligent, avec dix Cavaliers & un Guide bien montés, qu'on charge d'aller enlever un Bourguemeſtre, un Mayeur, & autres perſonnes ſemblables. Il prend des vivres pour le tems qu'il doit reſter dehors; &, par

précaution un cheval de main, pour amener promptement ſon priſonnier, & n'être point obligé de faire du bruit pour en trouver un ſur les lieux. Il a ſoin auſſi d'avoir des Cavaliers dans ſa petite Troupe, qui parlent la langue ou le patois de l'endroit. Il ne va que la nuit, par des ſentiers détournés, qui ne ſont connus que des gens du Païs ; & il reſte bien caché le jour. Si malheureuſement il rencontre quelqu'un, il ſe fait paſſer pour ce qu'il n'eſt pas, à la faveur des ténébres & du langage. Il doit avoir néceſſairement connoiſſance, avant de partir, de tous les poſtes ennemis par où il doit paſſer, afin de s'en éloigner & d'éviter leurs Patrouilles. En arrivant au lieu où il a deſſein d'al-

ler ſur les onze heures ou minuit, il fait d'abord reconnoître s'il n'y a point de Troupe dans le Village; & reſtant à l'entrée, il envoie les Cavaliers qui parlent la langue, demander le Bourguemeſtre, ſous prétexte d'avoir un Guide qui connoiſſe les chemins; & ſitôt qu'il le tient, il le fait mettre à cheval, & ſe retire bien vîte, avec les mêmes précautions dont il a uſé pour venir.

Les autres enlevemens ſe font lorſque le Chef de l'Armée, le Gouverneur d'une Place, ou même le Colonel d'un Régiment de Troupes legeres, eſt bien informé par ſes Eſpions ou par ſes correſpondances ſecrettes, qu'il doit arriver aux Ennemis, dans un certain tems, un

Courier chargé de dépêches importantes, ou qu'un de leurs Généraux, ou quelqu'autre personne de considération, doit partir, un jour marqué, du camp, ou y arriver, ou passer d'une Ville à une autre; on envoie en conséquence, un parti à quinze ou vingt lieues derriere l'Armée ennemie, si le Païs n'est point coupé par quelque grande riviere; car il est à remarquer que ces sortes de commissions s'exécutent avec moins de danger & de difficulté bien avant sur les terres des Ennemis, qu'à portée de leur Armée; parce qu'on n'a rien à craindre que des Garnisons, qu'on évite en ne marchant que la nuit, & avec un grand secret. Il faut que le Parti soit assez fort pour battre l'Escorte,

qui eſt ordinairement compoſée de dix ou de douze Cavaliers, fournis par les Garniſons, leſquels ſouvent ont bien de la peine à ſuivre ce Général ou ce Courier en poſte. Quant à ce dernier, il ſeroit bon d'avoir ſon nom & ſon ſignalement, ou quelqu'un qui le connût, lorſqu'on ne ſçait pas poſitivement le jour de ſon paſſage, afin de pouvoir le reconnoître dans le nombre des Couriers & des Poſtillons qui paſſent continuellement ſur un grand chemin; autrement vous vous feriez découvrir, en prenant l'un pour l'autre; ce qu'il eſt eſſentiel d'éviter. Celui qui projette de faire faire ces enlevemens, doit être bien informé de toutes ces choſes, juſques dans leur moindre

circonſtance, afin de pouvoir donner une inſtruction exacte & détaillée au Commandant du Parti, qui va s'embuſquer ſur le chemin où il veut faire ſa priſe. Il doit y arriver plutôt que plutard, pour ne pas manquer ſon coup. Il partage ſa petite Troupe en deux, afin d'envelopper ceux qu'il attend, de façon qu'il ne s'échappe perſonne. La nuit ſurtout, il ne ſçauroit être trop ſur ſes gardes, parce qu'il n'y voit pas aſſez pour les diſtinguer aiſément; c'eſt pourquoi il peut, pour éviter tout inconvénient, s'embuſquer à une portée de fuſil de la Poſte aux chevaux, la plus iſolée dans la campagne, & envoyer deux Cavaliers intelligens qui ſçachent la langue, roder autour, pour examiner ce

qui ſe paſſe. S'ils voyent arriver quelqu'un pour changer de chevaux, avec une Eſcorte, ils viennent promptement lui en donner avis. S'il n'y a qu'un Courier ſeul, qu'ils ne puiſſent reconnoître ſelon ſon ſignalement, à cauſe des ténébres, ils lui demandent ſur le chemin, comme paſſans, des nouvelles d'un tel Courier, venant de tel endroit. Si c'eſt lui, ou qu'il y ait un air de myſtère dans ſa réponſe, ils l'arrêtent & le menent à l'Officier, qui lui ôte ſes dépêches. Si ce n'eſt pas celui qui eſt attendu, on le fait garder ſoigneuſement. Si ce l'eſt, après l'avoir bien fouillé & s'être emparé de ſes papiers, on l'emmene. Lorſque ce Courier marche avec une eſcorte, la Troupe

embuſquée l'attaque par devant & par derriere, pour tout envelopper; avec l'attention de ne point perdre de vûe l'objet principal. Il en eſt de même de l'enlevement d'un Général qu'elle attend ſur un paſſage; mais comme dans ces ſortes d'occaſions il s'évade toujours quelqu'un de l'eſcorte, il eſt bon de gagner très-promptement Païs par la partie la moins voiſine de l'Armée ennemie, en rentrant, s'il eſt poſſible, chez ſoi par une autre Province, plutôt que de riſquer de perdre ſa proie. Si le Général eſt dans une voiture, il faut le mettre ſur un bon cheval, afin de le faire aller auſſi vîte que la Troupe.

Dans le commencement de la guerre de 1700, un de nos

Gouverneurs de Flandres ayant eu un avis certain que le Général Anglois Milord Marlborough partoit, un jour, de Masstreick sur un Yach, pour descendre en Hollande par la Meuse, envoya un Parti d'Infanterie, muni de grenades, s'embusquer sur le passage le plus étroit de la riviere; il y attendit la Barque, la somma de se rendre; mais n'ayant eu pour toute réponse que des coups de fusil de la part de l'escorte, il jetta ses grenades avec tant d'effet, que le Yach arriva aussi-tôt à bord; mais le Partisan manqua son coup par son peu de capacité & d'intelligence: car Mr de Marlborough lui ayant présenté un vieux passeport de France, qui avoit autrefois servi à son Frere,

il prit cela pour argent comptant, & laiſſa ce Général continuer ſa route tranquillement, ſans faire réflexion que l'eſcorte ne ſe ſeroit pas miſe en défenſe, ſi ſon paſſeport avoit été bon ; & qu'en outre, il n'auroit jamais été blamé d'enlever une perſonne qui faiſoit l'objet de ſa commiſſion & de ſa courſe.

Un Parti qui eſt à la guerre pour apprendre des nouvelles de l'Armée ennemie, ne ceſſe de rôder toutes les nuits autour de ſon camp ; il queſtionne les Païſans, les Déſerteurs, & même les Maraudeurs qu'il peut prendre, ſans ſe faire connoître. Il tâche de ſçavoir d'eux ſi leur Armée ne décampera pas bientôt pour prendre une autre poſition. S'il n'eſt pas ſorti, ou s'il

ne doit point ſortir quelques gros Détachemens du camp. Enfin, il s'informe de toutes les nouvelles qui ſe débitent dans un camp. Le jour il ſe tient caché à une certaine diſtance des Ennemis, dans un lieu à l'écart & peu fréquenté, cependant à portée de voir du haut d'un arbre tous leurs différens mouvemens. Il fait enſorte de reconnoître leurs poſtes & leurs ſituations; après quoi il revient rendre compte de ſa courſe & de tout ce qu'il a vû & entendu.

Dans la campagne de 1744, Mr le Maréchal de Saxe envoya un gros Détachement de ſon Armée, ſous les ordres de Mr le Prince de Pont, juſques aux portes de Gand & de Bruges, pour donner de la jalouſie

aux Ennemis qui étoient dans la Châtellenie de Lille, & s'embloient menacer cette Ville. Un Parti de trente Huſſards Autrichiens ſorti de Gand, obſerva tous les différens mouvemens de ce Détachement. Il étoit tantôt à notre avant-garde, tantôt ſur nos flancs, & quelquefois embuſqué ſur nos derrieres, où il enlevoit nos Ordonnances, nos Valets, nos Eclopés, & nos Vivandiers.

Lorſque l'Ennemi a des Magazins de fourrage, derriere une riviere ou derriere un canal, que vous voulez tenter de brûler, il faut être avant bien inſtruit de leurs ſituations, de la force des Gardes, de leur vigilance, & des précautions qu'elles obſervent pour leur ſûreté. Ils ſont

ordinairement ſous le canon d'une Place, & aſſez éloignés du bord de l'eau pour ne point craindre qu'on puiſſe y mettre le feu de l'autre bord, par le moyen des Nageurs ou des barques. Ces expéditions ſe font le plus ſouvent par une ſeule perſonne gagnée à force d'argent, & principalement quand les magazins ſont dans la Ville ou dans les Ouvrages. Mais ſi vous êtes bien informé par vos Eſpions que l'Ennemi ſe confiant dans la protection de la Ville & de la riviere qui le couvre, n'a qu'une foible garde qui n'eſt point alerte, & que ſon Magazin n'eſt point couvert par de bons retranchemens ou de bonnes paliſſades éloignées de la portée du fuſil, pour en défendre

dre les approches, vous prenez toutes vos dimentions pour y mettre le feu. Il faut d'abord être sûr d'une partie de la riviere, soit au-dessus, soit au-dessous du Magazin, qui ne soit point gardée. Pour cela vous envoyez découvrir un passage à la sortie duquel une troupe d'Infanterie puisse entrer dans un terrein couvert, sans s'exposer à rencontrer des Patrouilles, en ne marchant point le long de l'eau, mais bien avant dans les terres. Vous devez juger du tems qu'il faut à votre Détachement pour son expédition, par la distance qu'il y a de son passage au lieu où est le Magazin des Ennemis; car il doit être de retour à ses bateaux avant le jour, crainte d'être coupé par la Garnison de

la Ville. Si une nuit ne ſuffit pas, il en prend deux; la premiere il vient ſe cacher à une lieue de ſon objet, où il paſſe le jour, pendant lequel les bateaux, avec leur garde, ſe retirent à leur bord, en ſe diſperſant, pour ne point donner de ſoupçon s'ils reſtoient à celui des Ennemis, où ils retournent la nuit de l'exécution. Une partie des Soldats doit être munie de matieres combuſtibles, comme de fuſées préparées pour mettre dans un fuſil, & envoyer ſur les meules de foin & de paille, avec l'attention de la part des Officiers & des Sergens, de les voir mettre dans le canon pardeſſus la poudre, pour être plus ſûr de leur fait.

Comme toutes ces entrepri-

ſes délicates ne s'exécutent que ſous la conduite & l'inſtruction de l'Eſpion, qui a tout bien reconnu, le Commandant de la Troupe peut, lorſqu'il veut ſçavoir encore quelque circonſtance, l'envoyer le jour qu'il reſte embuſqué, reconnoître ſi tout eſt bien tranquille, & toujours dans la même ſituation, pour revenir à l'entrée de la nuit lui en rendre compte. En conſéquence, il ſe met en marche pour arriver à onze heures ou à minuit, au plutard, au lieu où il veut faire ſon coup. Il fait ſes diſpoſitions de façon qu'il attaque, par pluſieurs endroits, ſi le Magazin eſt étendu, & en prenant le deſſus du vent, afin que les flammes ſe répandent ſur toutes les meules. Chaque

Officier doit contenir ſa Troupe, & ne la laiſſer tirer, pour ainſi dire, qu'à bout touchant, pour ne pas manquer ſon coup, parce que ces expéditions ne ſe tentent pas pluſieurs fois impunément dans une guerre. Les Soldats deſtinés à mettre le feu, marchent à côté des Troupes qui doivent attaquer les Gardes ennemies, avec la préſence d'eſprit de ne point laiſſer aller leur feu avec celui des autres. Le Commandant reſte à une certaine diſtance avec ſes Tambours & une Troupe, pour ſervir de point de ralliement à ſon Détachement, dont une partie, au premier *qui vive*, marche vîte & avec grand ſilence, à ſon but pour ſurprendre les Gardes; pendant que l'autre fait tous ſes

efforts pour pénétrer jusqu'au Magazin, sur lequel elle tire son feu à propos, & se retire aussi-tôt que l'embrassement est bien formé. Alors le Chef fait battre la retraite, & chacun doit s'éloigner promptement, afin d'éviter le canon de la Place, qui, à la lueur du feu, incommoderoit beaucoup. Ensuite, il regagne lestement ses bateaux avant le jour, s'il est possible, par le chemin le plus court. On fait encore exécuter ces entreprises avec un parti de Cavalerie, lorsqu'il y a des gués sur la riviere qui ne sont pas gardés, & que le Païs est découvert.

Les petits Partis ont aussi des coups à faire sur les Places, & principalement quand ils en sont assez éloignés pour leur ôter

toute défiance. Par exemple ; lorſqu'on a quelques correſpondances ſecrettes dans la Ville, pour être averti qu'un certain jour, le Gouverneur, ou une partie des Officiers principaux de la Garniſon, doivent aller à une Fête, dîner chez quelque Seigneur des environs, à une Foire célébre qui ſe tient ſur les glacis ou auprès ; que les bœufs ou les autres beſtiaux pour la ſubſiſtance de la Garniſon, ſont en pâtures hors de la Place ; ou enfin, lorſqu'on eſt bien inſtruit des chemins que prennent les Troupes qui vont à la découverte le matin, & des lieux où l'on pourroit s'embuſquer pour les enlever. Ce n'eſt donc qu'en conſéquence de tous ces avis, qu'on doit former des projets ;

car autrement, ſi l'on ſe montroit devant une Ville ſans avoir aucun objet, l'alerte ſe mettroit de ſorte qu'elle ſeroit continuellement ſur ſes gardes, pour ſe préſerver des ſurpriſes du dehors.

Les enlevemens d'une Troupe qui va à la découverte, ſe font par de petits Partis de Cavalerie, qui s'embuſquent avant le jour, derriere une maiſon, une Chapelle, ou un jardin proche de la Ville, ſans en être vû; avec l'attention de ne tomber ſur la Troupe de découverte, que lorſqu'elle eſt engagée bien avant, afin de la couper. Pour ce qui eſt d'un Gouverneur ou des autres perſonnes de conſidération qu'on veut enlever hors de leur Place,

il faut être bien caché dès la nuit, à un quart de lieue de l'endroit où l'on veut faire son coup; & à l'heure la plus favorable, comme celle du dîner, on vient subitement interrompre le repas, en mettant aussitôt les Prisonniers sur des chevaux, & en se retirant promptement.

Dans la campagne de 1745, Mr de Grassin étant, avec son Régiment, à S. Amant, sur l'Escaut, pendant le siége de Dendermonde, apprit que plusieurs Officiers Anglois avoient passé le Pont de Willebrok pour occuper, pendant le jour, une maison de l'autre côté du canal: il y envoya vingt Cavaliers, qui les auroient tous enlevés, sans un Païsan qui prit le plus court

par des vergers, pour aller les avertir ; & effectivement, la Troupe arriva comme ils repaſſoient le Pont bien vîte, avec leurs effets dans leurs mains. Il s'avança en même-tems une Garde de leur camp à la tête du Pont pour les ſécourir & repouſſer l'Ennemi, qui manqua ſon coup par ce contre-tems.

Les enlevemens de chevaux ou d'autres beſtiaux en pâture proche d'une Ville ou d'un camp, doivent ſe faire avec plus de circonſpection, parce que la lenteur naturelle aux bœufs, aux vaches, & même aux chevaux d'Artillerie & de Caiſſons, vous empêche de faire une retraite aſſez prompte pour éviter les Troupes de Cavalerie que l'Ennemi envoie à vos trouſ-

ſes ; c'eſt pourquoi il faut néceſſairement, pour aſſurer le ſuccès de pareilles expéditions, faire ſoûtenir le petit Parti de Cavalerie deſtiné à l'exécution. Vous faites partir dans la nuit pluſieurs Détachemens d'Infanterie, par des chemins de chicanne, qui ſe placent & s'embuſquent en échellon, à une portée de canon de la Ville. A midi, heure où la Garniſon eſt à dîner, vos Cavaliers fondent dans les pâtures, & font marcher, à coups de ſabre, les beſtiaux devant eux, le plus vîte qu'ils peuvent, pour gagner le chemin où eſt l'Infanterie. Celle-çi laiſſe paſſer la priſe devant, & fait l'arriere-garde, ne laiſſant ſeulement que deux Cavaliers à deux cens pas derriere elle, pour être avertie

promptement de ce qui pourroit ſortir de la Ville & la ſuivre. Elle a ſoin de marcher toujours leſtement, afin de conſerver l'avance ſur l'Infanterie ennemie, ſi l'on en mettoit après elle. Il faut ſurtout éviter de paſſer par des plaines, parce qu'il pourroit arriver que la Cavalerie ennemie fût venue par un autre chemin vous y attendre. Mais lorſque vous ne pouvez aller à ces expéditions que par un Païs découvert, il faut envoyer beaucoup de Cavalerie pour oppoſer à celle des Ennemis, & la faire donner dans une embuſcade, ainſi qu'il arrive preſque toujours quand elle pourſuit trop chaudement.

Il ſeroit très-imprudent de ne pas faire ſoutenir les Partis char-

gés de faire ces enlevemens, & ſur-tout de beſtiaux; car ils tomberoient dans le cas d'un petit Détachement de Huſſards de la Reine de Hongrie, qui pendant le blocus d'Ingolſtadt en Baviere en 1743, vint à midi enlever toutes les vaches de la Place, qui pâturoient proche du glacis. Mr de Grandville, Gouverneur, envoya auſſi-tôt après eux une Troupe de Dragons des Compagnies Franches de Dumoulin & de la Croix, qui atteignirent les Ennemis à deux lieues de la Ville, les firent tous priſonniers, & ramenerent les beſtiaux tranquillement.

Le tems le plus favorable pour inquiéter & pour incommoder votre Ennemi, eſt le commencement & la fin de la

campagne, lors de la séparation & de la réunion des Armées, où beaucoup d'Officiers & d'équipages arrivent ou s'en vont seuls sans escorte. Il faut donc, dans ces momens, répandre dans le Païs & sur les grands chemins, derriere & à côté de leur Armée, plusieurs petits Partis qui s'y embusquent, & qui ne se montrent que pour faire une bonne prise, qu'ils conduisent aussi-tôt à leur quartier, sans s'amuser à en attendre d'autres, & à arrêter tous les Passans, comme font presque tous les Hussards ennemis, pour avoir la dépouille de quelques misérables; par-là ils se perdent, en se faisant découvrir. Un Chef ne doit confier ces petits Détachemens, qu'à des Of-

ficiers, Maréchaux-des-Logis; ou Sergens, d'une conduite & d'une expérience éprouvée; car enfin ce ſont tous ces petits Partis qui déſolent une Armée, & non les gros, qui, ne pouvant marcher avec autant de ſecret, ſe font battre & tombent dans les embuſcades. Un vieux Caporal Hongrois, avec dix ou douze Huſſards comme lui, fera plus de mal à une Armée dans une campagne, que tous les forts Détachemens enſemble, parce qu'il eſt toujours effrontement au milieu de vous, ſur vos derrieres & ſur vos flancs, avec beaucoup de ruſes & de précautions; & pour une fois qu'il ſera pris, il fera cent captures de toutes eſpéces.

Nos Troupes legeres en Fran-

ce, n'ofent pas trop pouffer leurs Partis loin, crainte de les perdre & de ruiner les Capitaines; nous nous contentons d'effleurer les premiers Poftes ennemis, & de ramener quelques Patrouilles ou quelques Détachemens que la Fortune nous fait rencontrer & battre. C'eft pourquoi il faudroit que les Chefs trouvaffent quelques moyens pour remédier à cet inconvénient, en faifant dédommager les Capitaines, lorfqu'ils auroient perdus des Cavaliers ou des Soldats à la guerre; comme, par exemple, fi le Roi payoit tous les chevaux pris ou tués dans une campagne, ou en faifoit donner d'autres; & fournir à l'Infanterie des armes de fes Arfenaux, pour rempla-

cer celles qui feroient perdues dans les affaires. D'autre côté, pour que l'intérêt du Roi ne souffrît point de cet arrangement, on pourroit retenir à chaque Capitaine de Cavalerie, les cent pistoles accordées pour la remonte pendant la guerre, aux Compagnies de cinquante hommes des Régimens de Troupes legeres. Au défaut de cet arrangement, que la Cour pourroit croire susceptible d'abus, on pourroit encore convenir que le Colonel feroit mettre en masse un dixiéme, plus ou moins, de toutes les prises qui feroient faites dans une campagne, pour en faire la répartition à tous les Capitaines, à proportion de leurs pertes, en entrant en quartier d'hyver. Une

bonne

bonne capture ou deux pourroit de cette façon les indemniser, en apportant beaucoup de soin & de justice dans la vente des effets & dans la manutention des espéces. Il faut veiller principalement à ce que les Soldats & les Cavaliers après une action, ne fassent point vendre le butin au camp & ailleurs, ainsi que cela arrive ordinairement, pour en tirer davantage; parce que le Corps se trouveroit privé par ce desordre, de la plus grande partie de la prise: il est aisé d'y remédier, en menaçant de faire pendre tous Soldats & Cavaliers qui auroient abandonné leurs piquets pendant ou après une affaire; & en effectuant la menace sur le premier qui tomberoit dans le cas,

afin de faire un exemple.

Il semble que ce dédommagement, de la maniere dont il est proposé, seroit équitable; il y auroit plus souvent des Partis à la guerre; ils seroient plus entreprenans, & il se formeroit des Sujets si excellens dans cette partie, qu'ils répondroient, pour ainsi dire, de l'événement de leurs projets. Mais il faudroit que chaque Corps de Troupes legeres Nationales, entretînt, pendant la paix, un Maître de langue Allemande, comme celle qui passe par tout dans les Armées ennemies; car il est certain qu'un Officier, avec des talens supérieurs pour la petite Guerre, échouera dans bien des entreprises, s'il ignore cette langue. C'est pourquoi il seroit très-

néceſſaire que tous ces Corps fuſſent toujours en garniſon & en quartier dans nos provinces Allemandes, pour en apprendre la langue dans le Païs, ce qui eſt la meilleure façon, à cauſe de l'accent & de la prononciation qu'un Maître ne peut donner.

CHAPITRE XVIII.

Des enlevemens de Convois.

L'Avantage des enlevemens de Convois, conſiſte à faire du mal aux Ennemis, en leur ôtant les vivres & les autres munitions de guerre qui leur arrivent. Il n'y a que des chevaux à prendre qui reſtent à celui qui les enleve, & ſouvent ne ſont-

ils pas de bonne priſe, parce qu'ils appartiennent aux Païſans des Villages circonvoiſins, auxquels on les a pris de force ; ainſi que cela ſe pratique chez les Allemands & chez les autres Nations. Mais l'unique objet qui doit faire agir un Chef dans ces occaſions, eſt ſon devoir & le ſervice du Roi ; c'eſt pourquoi quand il eſt informé que l'Armée ennemie doit recevoir un Convoi de ſes derrieres, ou qu'il doit en paſſer un d'un camp à l'autre, ou d'une Ville à une autre aſſiégée, il compoſe ſes Détachemens ſelon la force de l'eſcorte, ſa qualité & la nature du terrein où il veut dreſſer ſon embuſcade. Il fait autant de marches de nuit qu'il en faut pour ſe porter ſecretement au

lieu le plus commode pour attaquer l'Ennemi avec avantage, & pour faire sa retraite avec plus de sûreté. C'est dans les défilés qu'on doit toujours attaquer les Convois, autant qu'il est possible ; lorsqu'ils y sont une fois enfournés, ils n'en peuvent plus sortir. Le meilleur moyen en ces occasions, c'est de dételer ou de tuer les chevaux des premiers chariots, auxquels il faut encore mettre le feu pour augmenter la confusion & le desordre. Vous n'avez besoin dans ces opérations, que d'Infanterie, qui doit être bien cachée, afin de n'être point découverte avant que le Convoi soit engagé dans le défilé. Vous chargez l'Escorte, par la tête, par la queue, & par les flancs, avec l'attention de ne

point laisser débander le gros de l'embuscade, pour être toujours en état de soutenir vos Troupes, si l'Ennemi vouloit se rassembler pour les repousser. Lorsque l'Escorte est entierement battue & en déroute, & que vous avez fait prendre tous les chevaux des voitures, vous mettez le feu au Convoi, s'il est de fourrage, ou d'autres choses susceptibles d'être brûlées; & vous brisez & vous renversez les chariots, autant que le tems le permet, s'ils sont chargés de farine, de poudre, & d'autres choses semblables, en ouvrant les sacs. Après quoi vous prenez la partie la plus favorable du Païs pour vous retirer. On a parlé, dans le Chapitre des Embuscades, des précautions à prendre en pareil cas.

Si l'on attend un Convoi dans une plaine, il faut être embusqué bien avant qu'il arrive, avec une Troupe de Cavalerie, soit dans un bois clair, soit derriere un rideau, & assez loin pour que les petites Troupes que l'Ennemi envoie fouiller sur ses flancs, ne vous découvrent pas. Lorsque le Convoi est bien avancé dans la plaine, vous sortez brusquement de votre embuscade en plusieurs Corps; les gros vont attaquer l'escorte, pendant que les petits détélent promptement & se retirent avec la capture des chevaux, après avoir fait tout le mal possible au Convoi.

En 1748, au mois de Février, les Ennemis tenterent d'enlever un de nos Convois destiné pour

Berg-op-zoom. Ils dreſſerent pour cet effet, trois embuſcades, l'une de trois cens Pandours dans les Dunes, à la vûë de la Ville, pour attaquer la tête de l'eſcorte; l'autre de cent Huſſards de Franchipany, pour donner ſur notre flanc par la plaine; & la troiſiéme encore de Pandours dans des brouſſailles pour charger la queue. La premiere attaqua d'abord la tête du Convoi, dont les Troupes furent miſes en fuite, par le nombre ſupérieur des Ennemis, qui commençoient déja à mettre le feu aux voitures, lorſque cent chevaux du Régiment de Graſſin deſtinés à couvrir les flancs, arrivant & trouvant les Pandours éparpillés, les chargerent, le ſabre à la main, dans les Dunes,

& les mirent en déroute, après en avoir tué plusieurs, & même leur Commandant, pendant cette charge, qui fut soutenue par deux piquets d'Infanterie, l'un Irlandois & l'autre François, qui donnerent vivement pêle-mêle avec notre Cavalerie. Nos premieres Troupes battues revinrent, en bon ordre, avec celles-ci, pour chasser entierement les Ennemis qui se rassembloient dans un petit bois sur une bûte. D'un autre côté, ils furent aussi repoussés & mis en fuite à la queue du Convoi par l'escorte. Les Hussards de Franchipany furent si mal reçus au centre, qu'ils se retirerent promptement; ainsi le Convoi entra dans Berg-op-zoom avec perte seulement de quelques

chevaux des premiers chariots.

Le dessein de l'Ennemi, dans cette occasion, n'étoit apparemment que d'interrompre seulement la marche du Convoi, & d'enlever quelques chevaux aux parties les plus foibles; car il n'étoit point assez en force pour battre l'Escorte; & sur-tout il manquoit de Cavalerie pour attaquer notre flanc droit, que nous prêtions aux Dunes. Ils auroient dû en avoir assez pour charger la nôtre, & pour soutenir les manœuvres de leur Infanterie.

Lorsqu'il se trouve une riviere entre vous & le Convoi que vous méditez d'attaquer, vous pouvez, si elle n'est point gardée, faire passer la nuit un Corps d'Infanterie sur des ba-

teaux. Cette Troupe s'embusque dans un lieu favorable à portée du chemin du Convoi, & se retire promptement après son coup fait. Si la riviere se trouve guéable, vous faites passer de la Cavalerie, qui se cache vis-à-vis d'une plaine où doit nécessairement passer l'Ennemi.

Le jour que Mr le Maréchal de Broglio sortit de Prague pour aller par la Saxe joindre l'Armée de Mr le Maréchal de Maillebois, un Parti de cent Hussards Autrichiens traversa le Moldau à gué à la pointe du jour, & surprit, dans un grand brouillard, un de nos Convois, entre Leutmerick & Melnick, dont l'Escorte de cinquante hommes de Cavalerie, & autant d'Infanterie, fut taillée en

piéces. Une partie de ces Husſards ayant été enſuite rencontrée & chargée dans ſa retraite, par un Détachement de nos Compagnies Franches, & n'ayant pas eu le tems de regagner le gué, ſe jetta à la nage avec les chevaux de priſe en main; & de cette façon, malgré tous les coups de fuſil, repaſſa la riviere, en s'enfonçant dans l'eau juſqu'au col, pour donner moins de priſe, & ſoulager les chevaux; car il faut remarquer que plus un Cavalier à la nage eſt avant dans l'eau, moins il charge ſon cheval; & au contraire, plus il a le corps dehors, & plus il peſe; par la raiſon que l'eau, par ſa force, partage avec le cheval le poids de l'homme, dont les parties

qui ſont dehors, n'étant point ſoutenues par l'eau, font une plus grande charge pour le cheval, c'eſt pourquoi il faut que le Cavalier ſe courbe en deux ſur ſa ſelle, & faſſe un mouvement de main en rendant la bride à ſon cheval pour l'aider.

CHAPITRE XIX.

Des enlevemens de Fourrageurs.

ON enleve des Fourrageurs de deux façons, l'une à force ouverte, en battant les Troupes qui les couvrent; & l'autre en jettant de petits Partis le long de la chaîne: Cette derniere eſt la beſogne des Troupes legeres & la moins dangéreuſe.

Un Colonel qui a des avis certains que les Ennemis font un fourrage général, doit absolument connoître la partie du Païs où il se fait pour faire ses dispositions en conséquence. Si elle est couverte, il fait partir la veille, dans la nuit, plusieurs détachemens d'Infanterie, entremêlés de petites troupes de Cavalerie de quinze ou vingt hommes chacune. Ils se cachent à une portée de fusil des Villages, des Cabarets, & des Granges les plus proches de la chaîne, pour n'être point découverts par les Patrouilles que l'Ennemi envoie avant d'établir ses postes. Il ne faut jamais oublier de s'embusquer toujours du côté où fourragent les Nations les moins disciplinées & les moins

dociles, comme les Anglois, les Hollandois & les Flamands. Rien ne peut les empêcher, ainsi que les François, de forcer la chaîne, & de se répandre dans les Fermes & dans les Villages circonvoisins pour marauder, sur-tout lorsqu'ils sont sur terres Ennemies. Si l'on avoit eu des Troupes legeres dans Lille, Valenciennes & Douay, durant la campagne de 1744, que les Alliés étoient dans la Châtellenie de Lille; il est certain qu'on leur auroit porté un préjudice inconcevable, par le peu de retenue & par le desordre qu'il y avoit dans leurs Troupes, principalement les jours de fourrages, où dix hommes en auroient pû prendre cent, avec leurs chevaux, à une demie lieue & plus

de la chaîne. Il faut abſolument éviter de ſe placer ſur le bord des chemins, parce qu'il n'eſt guerres poſſible de ſe garantir de la rencontre de quelques patrouilles. Lorſque le fourrage eſt commencé, vous faites monter un homme ſur un arbre pour voir, ſi cela ſe peut, ce qui ſe paſſe dans le Village; ſinon vous faites couler une petite Troupe, ventre à terre, à travers du bois ou des haies, qui ſe tient cachée à cent pas dans l'endroit le plus couvert. Autrement il vaudroit mieux encore avoir un Eſpion, qui examinât bien tout, & vînt vous avertir quand il y auroit beaucoup de Fourrageurs avec leurs chevaux dans le Village. Car il eſt eſſentiel de bien prévenir ceux que vous poſtés

pour

pour reconnoître, de ne point vous donner d'avis qu'il n'y ait un bon coup à faire ; parce que quelques Maraudeurs ne vaudroient pas la peine de vous déplacer de votre embuſcade, & de manquer une capture. Au reſte, vous pouvez entendre par vous-même quand les Fourrageurs arrivent dans un endroit, par le bruit & le deſordre qu'ils font. Alors, ſi vous avez le tems, vous leur coupez la retraite, afin qu'il ne s'en échappe aucun, pendant que vous envoyez devant vous la petite troupe de Cavalerie, qui tombe ſubitement dans le Village le ſabre à la main, ſur tous ceux qui veulent ſe mettre en défenſe ou monter à cheval pour ſe ſauver. Vous faites ſuivre

aussi-tôt un piquet d'Infanterie pour soutenir & pour prendre les chevaux, en lui recommandant bien de ne pas tirer de coups de fusil qu'à l'extrémité, pour ne point donner l'alerte aux postes Ennemis qui couvrent le fourrage ; & dans le tems qu'il prend & rassemble tous les chevaux, vous restez toujours en bataille avec le gros de la Troupe, à l'entrée du Village, pour assurer votre prise, que vous faites partir promptement devant vous, en faisant l'arriere-garde du tout. Si vous étiez attaqué, ce qui ne seroit pas par les Troupes de la chaîne, qui n'abandonnent jamais leur poste pour sécourir les Maraudeurs, le Colonel doit y avoir pourvû, en plaçant, de distance

en distance, des Détachemens pour se porter aux coups de fusil. Lorsqu'un fourrage ne finit que la nuit, on peut encore tenter d'enlever à la brune quelques chevaux, par de petits Partis qui se glissent, avec un grand silence, entre les postes Ennemis, & qui surprennent les Fourrageurs les plus paresseux, avant qu'ils ayent le tems d'être secourus.

Dans les fourrages qui se font en païs découvert, vous placez des Troupes de Cavalerie derriere un rideau, ou derriere un bosquet; & à ce défaut, derriere les endroits les plus propres à attirer l'avidité des Fourrageurs, que vous enlevez, sans bruit, à mesure qu'ils arrivent. Il faut pour cela être embusqué

assez loin pour que l'Ennemi en établissant sa chaîne, ne fasse point fouiller le bois, le village, ou tout autre lieu suspect où vous seriez caché; c'est pourquoi il fait bon proche des fermes & des hameaux, couverts de la vûe des Ennemis, par quelque bois ou par quelque hauteur. Le tems le plus favorable pour ces enlevemens, est l'arriere-saison, où les Cavaliers s'amusent à battre du grain dans les granges, & tiennent tous leurs chevaux rassemblés.

CHAPITRE XX.

Des enlevemens de Grand-Gardes.

RArement on enleve une Garde du camp tout-à-fait, à moins qu'elle ne ſe laiſſe ſurprendre par derriere ; mais ſouvent on peut l'attaquer & la battre. Celles d'Infanterie ſont moins ſuſceptibles de l'être ; par le peu d'avantage qu'il en reſulte, & par la difficulté qu'il y a à leur couper la retraite ; ſi ce n'eſt dans le cas où l'on a une connoiſſance parfaite de la ſituation du terrein, & de la négligence de l'Officier & de la Garde ; ce qu'on exécute, avec

vivacité, au petit point du jour; en se coulant, le plus secrettement qu'il est possible, sur ses flancs, pour l'attaquer par les endroits les plus foibles, pendant qu'on l'attaque en même-tems, par sa tête. On prend pour cela le tems de l'intervale de deux patrouilles.

Pendant la campagne de 1741, au camp de S. Pottin en Autriche, un petit Parti de Russiens embusqué à portée de notre Armée, fondit, de jour, dans le camp du Régiment de Navarre; tandis qu'il étoit occupé à transporter ses bagages pour changer de position. Mais il fut si mal reçu par les Gardes, qu'il se retira bien vîte, avec quelque perte.

Comme les Gardes de Cava-

lerie ſe retirent le ſoir derriere celles d'Infanterie, on ne peut les attaquer que le jour, ſoit en prenant poſte le matin, lorſqu'elles ſe trouvent proche d'un bois, d'un rideau, ou d'un ravin, que celui chargé de la découverte n'aura pas bien fouillé par négligence, ou ſoit à midi qu'elles ſont fatiguées, par la grande chaleur du jour, & que les Officiers ſont à dîner, & la plûpart des Cavaliers pied à terre, pour faire manger leurs chevaux. Rien n'eſt ſi ordinaire que ce manque de vigilance parmi les Grand-Gardes, qui facilite le moyen de les ſurprendre en allant s'embuſquer la nuit à portée du poſte, dans un lieu le moins ſuſpect, où le jour, après la découverte. Quand vous

pouvez vous gliſſer, ſans être vû; vous tombez deſſus à toute bride, & dans le tems qu'elle eſt occupée à ſe mettre en état de vous recevoir, ou à faire ſes mouvemens pour ſe retirer en bon ordre. Vous l'attaquez par la croupe, par la tête, & par ſes flancs, afin de la rompre avant qu'elle ſoit ſecourue : ceci eſt arrivé à deux des nôtres, l'une au camp de Courtray, & l'autre à celui de Tongre, pendant les campagnes de 1744 & de 1747, malgré leur bonne contenance & leur fermeté.

Lorſqu'on veut tâter une Garde, à laquelle on ne peut aller qu'à découvert, il faut eſſayer de trouver dans le Commandant de quoi le faire battre, par ſa préſomption & par ſon trop de

confiance, qui lui occasionne souvent, assez mal-à-propos, du mépris pour une Troupe de Cavalerie legere qui vient à lui. Cependant combien de fois dans cette guerre derniere, les Hussards Autrichiens nous ont-ils corrigés de ce mépris pour eux? La prudence veut, dans ces occasions, qu'une Garde se replie sur le champ, & n'attende point le choc d'un Ennemi supérieur.

Mr le Comte de Saxe, commandant un Détachement de six cens Dragons & Hussards, durant la campagne de 1741, arriva au Bourg d'Amstiten en Autriche. Il apprit qu'il y avoit de l'autre côté, sur le chemin de Meleck, une Garde avancée des Ennemis, composée de Dragons du Régiment du Prince

Eugene, de Cuiraſſiers, & de quelques Raſciens, faiſant en tout ſoixante ou quatre-vingts hommes. Il envoya après un piquet du Régiment de Rasky, & la Compagnie Franche de Dragons de Jacob de trente hommes. Le Commandant ennemi voulut faire ferme ſur la chauſſée ; mais il fut dans le moment renverſé, ſa Troupe rompue & menée battant juſqu'à Melek : la moitié reſta priſonniere de guerre.

L'imprudence de ce Commandant ennemi fut d'autant plus grande, qu'il n'ignoroit pas l'arrivée d'un corps de Troupes Françoiſes, qui n'auroit pas manqué de ſoutenir les ſiens, s'ils avoient été repouſſés.

CHAPITRE XXI.

Du ſervice des Troupes legeres dans une Place ou dans un Poſte.

UN Général eſt quelquefois obligé de laiſſer une certaine quantité de Troupes legeres dans une Ville de Guerre iſolée, & trop expoſée aux courſes des Ennemis. Le Commandant de la Place s'en ſert pour eſcorter ſes Convois, garantir le Païs des Partis ennemis ; & enfin pour faire ſes découvertes: ou bien il les poſte dans le Païs, pour aſſurer les communications pendant une campagne.

Comme un Gouverneur eſt

à tout les momens dans le cas d'avoir besoin de ces Troupes pour le service extérieur de sa Place, il peut les exempter de celui de l'intérieur, lorsque sa Garnison n'est point trop fatiguée ; & faire sortir, toutes les nuits, des Partis, pour en couvrir les environs, être informé de tous les mouvemens des Ennemis, auxquels il porte des coups quand l'occasion s'en présente ; & enfin, pour favoriser & protéger les Gens de la campagne qui viennent vendre leurs denrées à la Garnison. *S*'il craint d'être assiégé, il a continuellement des Détachemens en campagne, pour approvisionner sa Place de tout ; examiner la contenance & les marches de l'Ennemi, & ramener quelques Pri-

ſonniers. On dit que le Capitaine d'une Compagnie Franche, nommé Damiens, dans la guerre de 1700, étant ſorti de Weiſſembourg, par ordre du Gouverneur, pour reconnoître un Corps d'Armée des Alliés qui venoit faire le ſiége de cette Ville, s'embuſqua ſur ſon paſſage dans un vieux chemin creux ruiné & impraticable, avec quarante hommes, pour reconnoître de plus près les Ennemis, qui marchoient, dans une nuit très-obſcure, ſur deux colomnes, ſéparées par le vieux chemin creux. Ce Partiſan ayant obſervé cette diſpoſition, conçut, dans le moment, l'idée de les mettre aux mains. Pour cet effet, il s'aviſa de faire tirer deſſus à droite & à gauche, en par-

tageant sa Troupe ; ce qui obligea l'une des colomnes à faire face à l'embuscade, & à lui faire une décharge, qui donna sur l'autre colomne, qui répondit de tout son feu ; & insensiblement, elles en vinrent aux mains. Damiens voyant l'affaire bien engagée, se retira, en se coulant toujours dans son chemin creux, dont il sortit par où il étoit entré. A la pointe du jour, l'Ennemi ayant reconnu son erreur & sa perte considérable, fit sa retraite. Lorsqu'un Colonel, est en poste fixe avec son Régiment, dans une petite Ville, pour couvrir un Païs, protéger les communications, escorter les Convois, il doit, en y entrant, commencer par reconnoître l'état des murs, des

portes, des fossés, & des dehors. Si l'endroit est trop grand & trop mauvais à garder, & qu'il y ait un Château ou un réduit, par le moyen de quelque bon fossé, ou de quelque riviere qui le partage, il s'y retire avec le corps de sa Troupe; & ne laisse, pour garder le reste, que de petits postes, avec des Sentinelles, & des Patrouilles continuelles. Mr Dumoulin escalada Louvain en 1710, fit un fort grand butin, & prit un Détachement de l'Armée des Alliés, qui n'étoit pas assez nombreux pour se garder dans cette grande Ville, où il faudroit une Armée.

S'il y a trop de portes dans une Ville, on fait murer ou barricader celles du côté de l'Ennemi;

& si les autres ne sont pas couvertes par des barrieres ou des ouvrages avancés, on en fait faire à la tête de chaque pont, avec de grosses piéces de bois enfoncées en terre ; couvertes en dehors par des fossés larges & profonds ; & en dedans revêtus en terre à hauteur d'appui. Si le fossé est susceptible d'être rempli d'eau par quelque riviere, ou par quelque ruisseau, il faut y en mettre, & faire des digues, s'il est nécessaire, pour la retenir. Lorsque la muraille de la Ville est séche, & qu'il n'y a point de galleries dessus pour en faire le tour, on ne peut se dispenser d'y faire construire, & principalement dans les angles, des échaffaudages, pour y établir des postes & des Sentinelles,

tinelles qui découvrent de loin, ſur-tout aux endroits les plus foibles de la muraille; ſans quoi on ne peut ſe défendre d'une eſcalade. Quand le foſſé eſt ſec, la meilleure précaution eſt de faire deſcendre des Patrouilles la nuit avec des échelles de cordes, attachées au haut du mur, qu'on retire à ſoi quand les Patrouilles ſont en bas. Il faut auparavant être convenu avec elles d'un ſignal quelconque, comme de frapper un certain nombre de coups ſur le porte-cartouche, ou ſur la croſſe du fuſil, afin qu'elles ſe faſſent reconnoître des Sentinelles & du Poſte. Lorſqu'elles ont fini leurs rondes, & qu'elles ſe préſentent pour remonter, & encore en arrivant ſur la muraille, la Garde doit les rece-

voir & se faire donner le mot, en leur présentant les armes, crainte de surprise. Il est bon d'avoir une Sentinelle au clocher pendant le jour : avec des murs bas & revêtus en terre, on se garde par des rondes consécutives & par des patrouilles en dehors. Une attention que doit avoir le Commandant, est de faire faire une recherche exacte de tous les souterreins & de tous les acqueducs qui communiquent de la Ville à la campagne. Il fait ordonner à tous les Bourgeois que ceux qui en ont dans leurs maisons ou dans leurs caves, viennent les déclarer, sous peine d'être punis rigoureusement; & promet une récompense à ceux qui lui en feront découvrir. Mille exemples,

comme celui de Crémone, prouvent l'utilité de cette précaution.

La diſtribution des Gardes aux portes & à la muraille, ſe fait ſelon les endroits où il y a plus ou moins de danger, & ſur-tout à ceux qui flanquent ſur le foſſé, qu'il faut faire ſonder lorſqu'il eſt aquatique, afin d'en connoître les parties les plus guéables & de les faire garder.

Outre la garde des portes, il eſt néceſſaire d'avoir à chaque barriére, un petit poſte qui la tienne toujours fermée, avec une Sentinelle en dehors, pour voir dans tous les chemins; mais il faut, à tout événement, que la garde ſoit en état de le ſoutenir par un feu bien fourni, en ſe portant à la muraille au premier coup de fuſil, au-deſſus de

la porte, qu'on a eu ſoin avant de bien faire percer, ſi elle eſt ſéche.

Enfin quand vous avez bien pris toutes les précautions poſſibles pour vous garantir de ſurpriſe, vous établiſſez ſur la Place de la Ville deux piquets, l'un d'Infanterie & l'autre de Cavalerie ; celui-ci pour faire les découvertes & les patrouilles du dehors le jour, & la nuit pour ſe porter, à pied, avec celui d'Infanterie, aux alertes & aux coups de fuſil. Vous logez toute votre Troupe par Compagnie, & par deux, ſi cela ſe peut, dans les maiſons les plus proches de la muraille, avec une Sentinelle devant chaque maiſon, pour avertir les Compagnies en cas d'allarme. La fermeture de vos

portes & de vos barrieres, doit ſe faire avant la nuit cloſe. Vous vous en faites apporter les clefs, après que l'Officier de garde a vû, par lui-même, ſi elles ſont bien fermées. Votre petit poſte reſte dans l'ouvrage avancé, avec la précaution d'avoir toujours deux Sentinelles à dix pas de la barriere en dehors, que le Sergent fait relever de demie heure en demie heure, par un Caporal, qui profite de ce tems pour faire des patrouilles autour du poſte dans les lieux les plus ſuſpects. Il rentre par le moyen d'une petite échelle qu'on lui tend par-deſſus la barriere, & qu'on retire quand il ſort. En cas d'attaque, il faut tâcher de diſcerner la vraie d'avec la fauſſe; défiez-vous de celle où il ſe fait

moins de bruit. Vous devez avoir marqué à toutes les Compagnies de votre Troupe, les différens lieux de la muraille où elles doivent se porter à l'alerte; & en outre, vous avez toujours un corps de réserve pour marcher à l'attaque la plus sérieuse. Les portes ne s'ouvrent qu'au grand jour, & l'une après l'autre; vos piquets de la Place s'y portent, afin de renforcer les gardes à tout événement. Si les environs sont couverts, soit par des maisons, des faubourgs ou des jardins, vous faites sortir une découverte d'Infanterie, qui ne rentre qu'après avoir bien fouillé par tout. En attendant, toutes les Troupes sont sur leurs gardes; tandis qu'on ouvre la barriere, elles referment la porte;

& lorſque cette découverte eſt rentrée, vous en envoyez une autre de Cavalerie pour battre au loin. Alors vous laiſſez la porte ouverte, & la barriere fermée, avec une ſeule Sentinelle, & une autre dehors, à laquelle il faut conſigner de ne point laiſſer approcher pluſieurs Païſans à la fois; mais de les faire entrer les uns après les autres. S'ils n'ont point de connoiſſance dans la Ville, & qu'ils ſoient étrangers, ſans paſſeport, on les en fait ſortir tout auſſitôt, avec une eſcorte; ou l'on les arrête, s'ils ſont ſuſpects. S'il ſe préſente une voiture pour paſſer, la Sentinelle de la barriere en avertit celle de la porte; & celle-ci l'Officier ou le Sergent de garde, qui ſe précau-

tionnent en conséquence ; en ne laissant point engager cette voiture dans la porte, ni même dans la barriere, qu'elle ne soit visitée, & en refermant promptement la barriere, lorsqu'elle passe sous la porte.

Lorsque le terrein est découvert, vous faites faire vos découvertes par la Cavalerie ; & de plus, vous jettez dans le Païs plusieurs petits Partis de jour ou de nuit, selon que vous craignez d'être attaqué en force, pour apprendre des nouvelles des Ennemis ; car il est essentiel de ne point vous laisser surprendre dans votre poste, au point que vous n'ayiez pas le tems d'en sortir ; à moins que vous ne soyiez munis d'un ordre supérieur par écrit, d'y attendre l'Ennemi,

ſur l'aſſurance d'un prompt ſecours: mais, de façon ou d'autre, il faut toujours avoir pluſieurs Eſpions en Campagne, afin d'être inſtruit aſſez à tems de la marche d'un gros corps de Troupes, pour avoir celui de faire ſa retraite, ou d'en donner avis au Général. C'eſt en pareille poſition qu'on doit bien payer les bons avis, le ſalut de tout un Régiment en dépend, & la tranquillité de la communication. Au reſte, le Roi tient compte de cette dépenſe aux Chefs, en fourniſſant leur mémoire à la fin de chaque campagne.

Comme l'objet de cette poſition eſt la ſûreté des Convois, il pourroit arriver que le deſſein de l'Ennemi, en venant dans

votre partie, fût d'attaquer un des vôtres; c'eſt pourquoi vos petits Partis, & vos Eſpions ne doivent point le perdre de vûe, autant qu'il eſt poſſible, juſqu'à ce qu'il ſoit retiré, ou que vous puiſſiez ſçavoir ſon nombre, afin de vous tenir ſur vos gardes, & ne point expoſer le Convoi, en le mettant en marche. Si même il n'étoit point encore arrivé dans votre poſte, il faudroit envoyer promptement avertir le Commandant du lieu de ſon départ, de ne point le laiſſer partir, en lui donnant avis de vos nouvelles par pluſieurs Exprès, pour ne point tomber dans l'inconvénient, qu'un ſeul fût pris par les Ennemis, qui feroient uſage de votre Lettre, au détriment du Convoi. On ſe ſert ordinai-

rement pour cela de Païſans de confiance. Mais ſi l'Ennemi n'étoit point en aſſez grand nombre dans vos cantons pour vous empêcher de conduire le Convoi à ſa deſtination, vous compoſez votre Eſcorte ſelon la nature du Païs où vous marchez, & ſelon que vous avez plus ou moins à craindre de la part de votre Adverſaire.

Soit que vous paſſiez dans des lieux couverts, ou dans une plaine, l'Infanterie vous eſt toujours d'une très-grande utilité; parce que les voitures lui ſervent naturellement de retranchement. Le Commandant de l'Eſcorte ne doit point ignorer la ſituation de tous les chemins où il veut paſſer, afin de changer à propos, pour ſa ſûreté,

l'ordre de ſa marche, qui eſt toujours le même dans un Convoi ; c'eſt-à-dire, d'avoir une Troupe à la tête, une au centre, une à la queue, pluſieurs petites entrelaſſées tout le long des voitures, pour faire marcher & pour empêcher de dételer dans une attaque ; & un Corps de réſerve qui eſt toujours ſur les aîles, pour ſe porter aux endroits qui ont le plus beſoin de ſecours. Toutes ces Troupes ſont fortes à proportion que l'eſt le gros de l'eſcorte. En Païs couvert, elles ont continuellement ſur leurs flancs de petits détachemens à pied, qui fouillent juſqu'à deux cens pas en avant, afin d'éventer les embuſcades. La Cavalerie y nuit plus qu'elle n'y ſert, il n'en faut abſolument que pour

faire une petite avant-garde & une petite arriere-garde, pour porter des ordres d'un bout du Convoi à l'autre, & pour envoyer reconnoître promptement en avant, dans les chemins de droite & de gauche, ou dans quelque endroit découvert. La Cavalerie ne peut être nécessaire que dans les cas où il se trouveroit sur votre chemin des plaines, qu'il ne faut passer qu'après en avoir bien fait visiter les environs, & en prenant une précaution qu'on devroit regarder comme une maxime constante; sçavoir, de ne jamais exposer, danger ou non, un Convoi en plaine, que sur deux colomnes, qui se forment à la sortie d'un défilé, en faisant doubler & marcher lentement les

voitures, principalement les premieres, pour donner le tems aux dernieres de ſuivre. Cette manœuvre ne doit point retarder la marche, & met naturellement votre Infanterie entre deux retranchemens, & même la Cavalerie, qui, dans un preſſant beſoin, met pied à terre. Si vous êtes attaqué aſſez vivement de tous côtés, pour ne pas pouvoir continuer votre route, vous faites barrer, par les premiers & par les derniers chariots, les deux entrées de votre Convoi; vous vous trouvez, par ce moyen, enfermés entierement, & en état de ne point craindre les atteintes de la Cavalerie Ennemie, à qui vous faites eſſuyer de bonnes décharges lorſqu'elle approche des voi-

tures. On peut, dans cette diſpoſition, attendre du ſecours, ou obliger les Aſſaillans de ſe retirer par une vigoureuſe déſenſe.

Un petit nombre d'Infanterie parqué au Convoi de Berg-op-zoom du quinze Mars 1748, obligea, par ſa belle réſiſtance, le Général Hadiſch & deux ou trois mille hommes, de ſe retirer avec perte, quoiqu'il eût déja battu la plus grande partie de l'eſcorte Françoiſe.

Il eſt à remarquer que tous les Convois attaqués en plaine, ſont preſque toujours enlevés, parce qu'ils n'ont point le tems de parquer; au lieu qu'en marchant ſur deux colomnes, non-ſeulement vous êtes continuellement en garde contre les at-

taques brusques & imprévûes ; mais même, le plus souvent, elles ne vous empêchent pas de continuer votre marche, par l'impossibilité où est la Cavalerie ennemie, de venir heurter des chariots bordés d'Infanterie ; principalement quand elle n'a point, ou que très-peu, de gens de pied, ainsi qu'il arrive ordinairement en Païs découvert. Lorsque vous avez traversé la plaine, vous faites marcher vos voitures une à une de chaque colomne, pour entrer dans le défilé ; avec l'attention de faire toujours avancer les dernieres, pour reprendre la place des premieres, afin de ne point laisser de vuide, & de renforcer votre arriere-garde, pour soutenir les derniers efforts que voudroient faire

faire les Ennemis à la queue de votre Convoi. Mais si vous êtes attaqué dans le défilé, au premier coup de fusil, toute l'escorte passe du côté opposé à l'embuscade, pour se faire un retranchement des chariots, derriere lesquels elle reçoit l'Ennemi vigoureusement. Lorsque, malgré sa résistance, elle est obligée de céder au grand nombre, elle se rassemble toute en un corps, pour tâcher d'attaquer & de battre en détail les Assaillans avant qu'ils soient réunis ; ou dans le tems qu'ils seroient occupés à renverser les fourgons & les caissons. Si enfin par la bonne conduite, & par l'exacte prévoyance de votre Adversaire, vous êtes obligé de vous retirer, il faut le faire le

moins mal qu'il eſt poſſible ; pendant que l'Ennemi n'eſt occupé qu'à conſerver ſa priſe.

Mais une précaution que doit avoir le Commandant de l'eſcorte, à la premiere rencontre de l'Ennemi, eſt d'envoyer un Officier, avec cinq ou ſix Cavaliers, au grand galop, avertir aux premiers poſtes de l'Armée, ou aux prochaines Garniſons, que le Convoi eſt attaqué, afin de pouvoir eſpérer ſur un ſecours, pendant qu'il eſt aux mains avec les Ennemis.

Si vous conduiſez votre Convoi heureuſement à ſa deſtination, vous revenez par un autre chemin, pour ne point tomber dans les embuſcades que l'Ennemi pourroit vous dreſſer à votre retour. Il y a quelque-

fois autant de confuſion & de deſordre dans la Troupe qui attaque un Convoi la nuit, que dans celle qui le défend. La derniere doit éviter les marches nocturnes, parce qu'elle peut être battue par une Troupe bien inférieure à la ſienne, avec l'aide de la ſurpriſe & des ténébres, qui ſont favorables, pour l'ordinaire, à l'attaquant. C'eſt pourquoi un Chef d'eſcorte ne doit rien oublier de tout ce qui peut le garantir de donner du nez dans les embuſcades, qui ſont toujours placées la nuit près du chemin. Car ſi elles ne ſont point découvertes par les petites Troupes qui fouillent, l'eſcorte n'a pas le tems, le plus ſouvent, de ſe jetter de l'autre côté des voitures, & elle eſt en déroute

par la charge ſubite & imprévûe de l'Ennemi. C'eſt ce qui arriva à un de nos Convois de Berg-op-zoom, qui eſſuya la nuit, à bout touchant, le feu d'une embuſcade de Pandours qui n'avoit pas été découverte, ſoit parce que l'eſcorte n'avoit pas fait fouiller exactement, ou qu'on avoit fouillé trop loin, & non ſur le bord du chemin. Ce Convoi arriva dans le plus grand deſordre à Berg-op-zoom, avec perte de pluſieurs bœufs & moutons pour la ſubſiſtance de cette Place. Enfin un Colonel de Troupes legeres placé dans un poſte fixe, pour aſſurer une communication, en eſt, pour ainſi dire, reſponſable; ce qui doit le rendre attentif à prévenir tous les deſſeins des Enne-

mis ; soit dans ses Convois, soit dans ses Détachemens, soit dans la sûreté de son poste. S'il fournit deux cens hommes pour l'escorte d'un Convoi, il en jette cent autres dans le Païs pour observer & se porter où il est besoin en cas d'attaque : c'est ce qui décide du succès, par l'épouvante que cause à l'Ennemi l'arrivée d'un secours ; mais il faut que le Commandant de l'escorte en soit prévenu avant de partir.

Lorsque la communication est interrompue, il fait partir des Détachemens la nuit, qui vont s'embusquer sur les passages les plus fréquentés, & où les partis Ennemis paroissent le plus souvent, afin de les surprendre ou de leur donner la chasse. On doit prendre la posi-

tion la plus ſecrette & la plus favorable pour cotoyer le grand chemin, ſur lequel on ne doit jamais paroître que pour faire ſon expédition, afin de n'être pas vû par l'Ennemi ou par ſes Eſpions. On envoie le jour quatre ou cinq chariots ſur la chauſſée, avec quinze ou vingt hommes d'eſcorte, qu'on cotoye toujours à vûe dans un bois, derriere un rideau, ou dans un chemin creux. Si les Partis Ennemis ſont dans les environs, ils ne manquent pas de tomber ſur ce petit Convoi, qu'ils croyent bien meilleur à cauſe de ſon eſcorte; mais, dans le moment qu'ils viennent pour l'attaquer, les quinze ou vingt Cavaliers ſe retirent du côté de l'embuſcade, où ils ſont à l'inſtant pourſuivis

vivement par une partie de la Troupe ennemie; pendant que l'autre ſe jette ſur les voitures, croyant y butiner. Alors on débande après elle autant de monde qu'il en faut, & ſur-tout les Cavaliers les mieux montés, pour qu'elle n'échappe point; & on les ſuit en bon ordre, avec le reſte du Détachement, afin d'être en état de faire face aux Ennemis, s'il en paroiſſoit un plus grand nombre pour ſoutenir les premiers.

Sur la fin de la Campagne de 1747, Mr de Graſſin étoit à Nivelle avec ſon Régiment, pour protéger la communication de Bruxelles à Namur, qui étoit ſi infeſtée des Partis Ennemis, que tous les allans & venans étoient dépouillés, par-

ticulierement les Officiers qui alloient en femeftre. Il envoya un Détachement de Cavalerie pour leur donner la chaffe. Ce Détachement roda pendant deux ou trois jours dans les bois & dans les autres lieux couverts à portée de la chauffée, où il joignit & battit les Ennemis en deux rencontres, les fit prefque tous prifonniers avec un Officier, & la fûreté de la communication fut rétablie.

Il arrive quelquefois qu'un Chef eft obligé d'occuper un Village ouvert de tous côtés, parce qu'il ne s'en trouve pas fur la communication qui foit fermé de murailles, de foffés, ou muni d'un Château. Comme ces fituations font fort hazardeufes, il doit tirer de fon in-

dustrie & de sa capacité, tous les moyens de se couvrir contre les attaques & contre les surprises. Il ne le peut faire d'abord qu'avec beaucoup de vigilance, en disposant ses Gardes à propos, & en fermant toutes les rues avec des chariots. Ensuite si tout le Village n'est point susceptible d'être retranché, à cause de sa grandeur, il en choisit la partie du terrein la plus avantageuse, soit par son élévation, soit par l'eau, soit par un chemin creux qui l'environne, soit par un assemblage de maisons non couvertes de paille & éloignées des autres, principalement de l'Eglise & du Clocher, pour n'être point exposé à un feu plongé dans une attaque, à moins qu'ils ne fassent partie du

lieu qu'il veut occuper ; auquel cas il fait une place d'armes du Cimetiere, s'il n'eſt pas commandé par les maiſons d'alentour. Auſſi-tôt que la ſituation eſt reconnue telle qu'il peut la deſirer, & que le plan du retranchement eſt tracé, il fait venir les Habitans des Villages circonvoiſins, qu'il met à l'ouvrage avec des Officiers & des Sergens entendus, pour avoir inſpection ſur le travail & le faire avancer & perfectionner le plus diligemment qu'il eſt poſſible. Il faut donner beaucoup de profondeur & de largeur aux foſſés, & y faire venir l'eau, ſi cela ſe peut. Si la Troupe eſt logée dans des maiſons couvertes de paille, il faut pouſſer les retranchemens aſſez loin pour éviter d'être

brûlé par le feu des Ennemis dans une attaque, & pour avoir un eſpace de terrein entre, capable de contenir toutes vos Troupes en bataille ſans confuſion.

L'hyver de 1747 à 1748, les Ennemis voulant faire un poſte avancé de la petite Ville d'Herenſtats, y placerent leurs Compagnies Franches. Elles s'y retrancherent dans une partie, par des ouvrages paliſſadés, & abandonnerent l'autre trop difficile à garder, à cauſe de ſon étendue & de la défectuoſité des murailles. Mr de Graſſin en fit de même en 1746 au Village de Wetherem ſur la Dyle, qu'il couvrit de bons retranchemens de terre, dans leſquels il plaça toute ſon Infanterie, & il laiſſa

ſa Cavalerie en deça de la riviere.

Toutes ces précautions aſſurent non-ſeulement la tranquillité dans un poſte ; mais même dans l'eſprit des Soldats & des Officiers, qui ſont toujours en l'air, quand ils ne voyent rien qui puiſſe les mettre à couvert d'une ſurpriſe.



CHAPITRE XXII.

Des autres services que le Général peut tirer des Troupes legeres.

OUtre les Détachemens & les courses continuelles que fait un corps de Troupes legeres, il y a souvent des occasions où le Général l'emploie, comme à l'avant-garde & à l'arriere-garde de l'Armée, à l'attaque des petits postes qui se trouvent sur son passage, à reconnoître les mouvemens de l'Ennemi, & à garder un bois ou un défilé pendant une bataille, & enfin à la poursuite d'une Armée battue & en déroute,

Un Colonel, avec ſon Régiment, qui fait l'avant-garde d'une Armée, qui change ſimplement de poſition, n'a d'autre beſogne à faire que de jetter des petits Détachemens en avant, à droite ou à gauche, pour éclairer la marche des colomnes, & donner la chaſſe aux Partis qui viennent voltiger ſur les aîles pour butiner. Mais lorſque cette Armée ſuit celle des Ennemis pour l'atteindre, il ne ceſſe d'harceler ſon arriere-garde, en jettant après elle une partie de ſon Corps, qui donne deſſus avec d'autant plus de hardieſſe, qu'elle ſçait que l'Ennemi ne veut point s'engager en retardant ſa marche, pour faire face aux Aſſaillans. On harcele la queue d'une arriere-garde en

allant continuellement ſur les flancs ſe ſaiſir à propos des lieux de difficile accès qui forment un défilé, comme des bois, des montagnes, des marais, des canaux, entre leſquels l'Ennemi eſt obligé de marcher, & de recevoir des coups ſans pouvoir y répondre, parce qu'il ne voit pas d'où ils partent, & qu'il ne peut aller attaquer des gens cachés & diſperſés de côté & d'autre, dans des endroits impraticables. C'eſt ce qui a rendu nos marches & nos retraites ſi pénibles en Bohême & en Piedmont.

Mais lorſque, ſoutenu de votre Armée, vous ſuivez une arriere-garde en plaine, vous débandez à ſes trouſſes, la moitié de votre Cavalerie, qui ne

cesse de l'inquiéter par de vives escarmouches. Si l'Ennemi fait volte-face pour la charger, elle tâche de l'engager en se retirant, toujours faisant le coup de pistolet & de mousqueton, pendant que vous marchez en bonne contenance, avec le gros de la Troupe, pour la soutenir & charger l'Ennemi à son tour, quand il s'est porté trop avant pour être protégé du Corps de son arriere-garde, qui ne retarde point sa marche, pour éviter de se compromettre avec l'avant-garde de votre Armée, qui le talonne toujours, afin de l'attirer à une action générale. Il ne faut cependant pas trop s'abandonner à la poursuite en ces occasions; car il arrive souvent que vous êtes ramenés plus vîte que

vous n'avez été. C'eſt pourquoi, dans toutes les actions, petites ou grandes, un Commandant de Troupes legeres doit toujours conſerver un Corps raſſemblé pour ſoutenir les Troupes diſperſées, & leur ſervir de protection pour ſe rallier lorſqu'elles ſont pouſſées vivement ; faute de quoi les premiers Cavaliers chargés, renverſent & entraînent tous les autres dans une déroute générale, ſans regarder derriere eux, & quelquefois ſans ſçavoir à qui ils ont affaire. Ce deſordre eſt très-dangereux dans un défilé ; on ne peut éviter d'être culbuté, qu'en ſe jettant promptement de droit ou de gauche, pour laiſſer un paſſage libre aux Fuyards, qui doivent ſe reformer derriere

vous, & en prévenant & chargeant l'Ennemi à votre tour.

Une Troupe qui attaque en désordre, donne avec beaucoup plus de confiance, lorſqu'elle ſe ſent ſoutenue par un Corps de réſerve, ſur lequel elle peut ſe retirer en cas d'échec.

C'eſt une commiſſion pénible & dangéreuſe, de faire l'arriere-garde d'une Armée qui fait un mouvement en préſence de ſon Ennemi, ou qui a été battue. Le Général y place toujours ſes Troupes legeres, qui doivent avoir pour unique attention, de manœuvrer avec tant de prudence & de circonſpection, qu'elles ne ſe compromettent point & n'engagent rien; parce qu'elles ſeroient abandonnées, pour ne point retarder la mar-

che du reste de l'arriere-garde.

Elles doivent encore marcher de façon qu'elles puissent se secourir mutuellement, en faisant face souvent à l'Ennemi, pour protéger les derniers piquets, lorsqu'ils sont trop pressés par les coureurs Ennemis; auxquels on peut donner un coup de patte, quand ils sont assez éloignés de leur gros, pour qu'on ait le tems de leur dresser une embuscade, ou de les charger vivement avant qu'ils puissent être secourus.

S'il se rencontre un défilé, on le fait garder de droite ou de gauche par les premieres Troupes, pour favoriser le passage des dernieres; mais surtout il vaut mieux se refuser la satisfaction de tailler en piéces

une Troupe Ennemie avancée, que de rien engager; c'est où gît la science des retraites, & le salut d'une arriere-garde vis-à-vis d'un Ennemi supérieur.

Ces retraites décident de l'habilité d'un Général, comme de celle d'un Officîer particulier; car un Jeune-homme, sans expérience, peut bien aller en avant, & attaquer, avec toute la vivacité de son âge; mais il n'aura pas la conduite & la prudence nécessaires pour faire une retraite en présence d'un Ennemi supérieur.

Notre Armée, en 1746, ayant quitté le camp des cinq Etoiles, pour prendre une autre position, fut attaquée à son arriere-garde, dans la plaine de Ramillies, par toutes les Troupes legeres des

Alliés, qui donnerent ſur le Régiment de Graſſin en queue & en flanc. Celui-ci ſe préſenta toujours en ſi bonne contenance, que non-ſeulement il ne reçut point d'échec ; mais au contraire, qu'il chargea vivement, le ſabre à la main, les Troupes de Huſſards trop avancées, ſans rien engager. Cette belle manœuvre, dont toute l'Armée fut témoin, fit un honneur infini à ce Régiment, qui perdit beaucoup d'hommes & de chevaux par le canon & par la mouſqueterie des Ennemis.

Lorſqu'un Général entre dans un Païs coupé, & gardé par des poſtes Ennemis, il les fait ordinairement attaquer & enlever par ſes Troupes legeres; ce qui ſe fait par ſurpriſe, ou à

force ouverte, avec une piéce de canon ou deux, quand l'endroit n'est pas susceptible d'être emporté l'épée à la main. C'est ce qu'exécuta le Régiment de la Morliere, avec beaucoup de valeur & de conduite, dans l'Isle de Cadsan, la campagne de 1746. Il contraignit, en peu de tems, les Ennemis d'abandonner le Païs jusqu'à la mer, après avoir fait des prises immenses d'hommes & de chevaux.

Enfin, outre le service qui est propre aux Troupes legeres, il se présente mille autres occasions où le Général peut s'en servir. M. le Maréchal de Saxe, par exemple, ayant été informé à la bataille de Fontenoy, qu'il paroissoit une tête d'Ennemis

ſur la chauſſée de Tournay à Leuſe, y jetta, ainſi que dans le bois de Bary, tout le Régiment de Graſſin, qui couvrit non-ſeulement toute cette partie ; mais encore qui fut aux mains avec l'Ennemi pendant toute l'action.

A la bataille de Rocou, les Régimens de Graſſin & de la Morliere, formerent la pointe de l'attaque du Village d'Hans du côté de Liége, & y entrerent les premiers. Ils étoient en même poſition à la droite de l'Armée, ſous les ordres de Mr le Comte d'Etrées, à la bataille de Lauffeld, où ils furent renverſés & terraſſés par la Cavalerie Angloiſe.

CHAPITRE XXIII.

De la subsistance des Troupes legeres.

LA position hazardeuse d'un corps de Troupes legeres, & l'interruption des communications, lui ôtent presque toujours la facilité de tirer sa subsistance de l'Armée. Il faut donc que le Colonel y pourvoie par par le moyen de ses Détachemens, en faisanr acheter dans les lieux circonvoisins, des grains & des bestiaux, qu'il fait distribuer à sa Troupe : il fait faire du pain par ses Boulangers, & tuer des bœufs ou des vaches par ses bouchers, qui vendent aux Sol-

dats & aux Cavaliers à un prix raisonnable. On doit commettre pour cette distribution, un Sergent, & même un Officier, afin qu'elle se fasse en regle. D'ailleurs, un Chef trouve encore une partie de la subsistance de son Régiment, dans le grand nombre des Détachemens qu'il a en course, & qui vivent dans tous les Païs où ils passent, en se faisant fournir des rafraîchissemens gratis; sans quoi il seroit impossible d'envoyer des Partis à la guerre, s'ils étoient obligés d'y vivre avec leur solde, ou si l'on leur faisoit la retenue des denrées qu'ils exigeroient des Communautés, ainsi qu'il en fut question dans les dernieres campagnes de 1747 & de 1748. La paye d'un Soldat qui est en

détachement pour huit ou dix jours, ſuffit à peine pour l'entretenir de ſouliers, ſans parler des culottes, des guêtres, & du reſte, qui ruinent les Capitaines, à cauſe du délabrement occaſionné par les fatigues : il eſt ſi grand dans une Compagnie d'Infanterie de cent hommes, que la plus grande attention des Officiers ne peut y remédier. C'eſt pourquoi il ſeroit beaucoup plus avantageux, pour le bien du ſervice, que le Roi entretînt quatre ou cinq Capitaines en pied de plus dans chaque Régiment de Troupes legeres, & mît les Compagnies d'Infanterie à cinquante. Elles ſeroient bien mieux entretenues, par la raiſon qu'il eſt beaucoup plus aiſé de veiller

au foin de cinquante Soldats, qu'à celui de cent. Le détail en eſt bien moins grand, & la dépenſe ne feroit guere plus conſidérable pour le Roi, qui eſt obligé d'entretenir de plus, un Capitaine & un Lieutenant en ſecond dans les Compagnies de cent hommes, qui n'ont pas le même intérêt & les mêmes attentions pour la Troupe, que le Capitaine en pied, qui la regarde comme un bien, dont le produit dépend totalement de ſes ſoins.



CHAPITRE XXIV.

De l'Equipage des Officiers de Troupes legeres.

LE superflu dans les équipages d'une Armée, entraîne après lui mille inconvéniens, soit dans les marches, soit dans les retraites précipitées, soit même dans un jour de bataille, lorsqu'il partage trop ou trop peu, l'attention du Général. La position du bagage de l'Armée de France à la bataille de Ramillies, contribua beaucoup à la victoire que remporterent les Alliés, selon Mr de Feuquiere.

Dans un Régiment de Trou-

pes legeres posté en avant; ces inconvéniens deviennent susceptibles de grands malheurs, par l'embarras & par la confusion que le trop de bagage occasionne dans un quartier surpris & attaqué brusquement la nuit, & dans une marche dangereuse & pénible. En pareille situation, beaucoup d'Officiers au lieu de courir à la tête de leur Compagnie, ne sont occupés qu'à faire atteler leurs voitures, ou charger leurs chevaux, pour sauver promptement leur équipage; pendant que les Soldats se dispersent de côté & d'autre, faute d'avoir des Commandans pour les rassembler & pour faire tête à l'Ennemi. Ce desordre cause ordinairement la perte d'une Troupe.

Il eſt donc du devoir d'un Colonel, pour le bien du ſervice, & même pour celui de ſa Troupe en Général, de ne point ſouffrir de gros équipages à la ſuite de ſon Régiment, & encore moins de ſes Détachemens. Lui, le Lieutenant-Colonel & le Major, peuvent avoir un chariot ou une chaiſe, qu'ils laiſſent toujours au gros de la Troupe, pour tranſporter, dans un beſoin, les Officiers bleſſés au quartier général, & pour porter les vivres qui leur ſont néceſſaires. Lorſqu'il y a des Soldats bleſſés ou malades, on prend des chariots de Païſans pour les conduire à l'Hôpital. Cette attention de la part d'un Chef, opere deux biens, l'un d'éviter l'embarras & la confu-

ſion dont on vient de parler, & l'autre d'empêcher la ruine des Officiers, par la perte d'une quantité ſuperflue d'effets qu'ils portent avec eux.

La petite guerre eſt un métier de fatigue; le plus ſouvent, on la fait avec toute la dureté & la frugalité Lacédemonienne; & dans de certains momens, avec une abondance qui va à la prodigalité; cela dépend des poſitions où l'on ſe trouve.

Un arbre, un trou dans la terre, ou une barraque conſtruite à la hâte, ſont preſque toujours le couvert des Troupes legeres, excepté de celles qui campent. Un manteau, une peau d'ours, compoſent tout le lit de l'Officier aiſé; les autres, n'ont, tout au plus, que le man-

teau, le reſte de leurs équipages eſt tout auſſi ſimple. C'eſt cette vie dure, & les fréquentes occaſions de ce ſervice, qui développent immanquablement l'intelligence des Sujets, & les forment à l'épreuve du froid, du chaud, des veilles, des marches, & des autres fatigues. Enfin c'eſt à la petite guerre où preſque tous les jeunes Seigneurs apprenoient autrefois, par gradation, l'art de commander de gros Détachemens, & enſuite les Armées. Ils commençoient à aller en Parti, comme Volontaires, ſous des Chefs expérimentés. Après quoi le Général leur confioit des Détachemens de Cavalerie & d'Infanterie de l'Armée. Il n'y avoit point de Troupes legeres en

France

France dans ces tems-là. Lorſqu'il ſe préſentoit une expédition, une eſcarmouche, ou quelques-autres occaſions de faire le coup de piſtolet, il ſortoit de l'Armée une quantité de Volontaires de la premiere qualité; c'eſt ce qu'on appelloit faire le Carabin. Auſſi lorſqu'ils étoient dans une poſition hazardeuſe avec leur Régiment, ils ne ſe trouvoient point embarraſſés, ſoit pour aſſurer la tranquillité de leur poſte, soit pour faire une exécution, ou une retraite dangéreuſe.

Fin de la ſeconde Partie.

AVIS.

L'Auteur étant à ſa Terre, lors de l'impreſſion de l'Ouvrage, il s'y eſt gliſſé bien des fautes: On aura attention à l'Errata ſuivant.

ERRATA.

PREMIERE PARTIE.

Au commencement à la Table des Chapitres, ligne 19, lisez 266, au lieu de 226.

Page suivante, ligne 14, effacez *Table des Chapitres*.

Page 77 lig. 20 *cas pressant*, lis. *cas pressant*, ce qui.
Page 84 lig. 3 1701, lis. 1741.
Page 104 lig. 18 *soufferte*, lis. *soufferts*.
Page 136 lig. 8 *Pharkirehn*, lis. *Pharkirchn*,
Page 140 lig. 4 *bridés*, lis. *bridée*.
Page 158 lig. 1 *fruit*, lis. *bruit*.
Page 160 lig. 1 *Hestrum*, lis. *Westrem*.
Page 166 lig. 4 *Rassiens*, lis. *Rasciens*.
Même pag. lig. 5 *Pottin*, lis. *Polten*.
Page 176 lig. 17 *d'une*, lis. *d'un*.

SECONDE PARTIE.

Page 358 lig. 11 *Pottin*, lis. *Polten*.
—*Idem* lig. suiv. *Russiens*, lis. *Rasciens*.
Page 362 lig. 13 *Melek*, lis. *Melck*.
Page 364 lig. 1 *tout*, lis. *tous*.
Page 398 lig. 7 *ou*, lis. *&*.

APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, un Ouvrage qui a pour titre, *La Petite Guerre*, ou *Traité du Service des Troupes Légeres*. Les principes dont il eſt rempli, m'ont paru le prix des réflexions ſages & multipliées que l'expérience ſuggere à un Officier appliqué, & j'ai cru que l'impreſſion en ſeroit agréable au Public. Fait à Paris, le 7. Décembre 1756.

LIEBAULT.

